Presented to
the Library of the Department of [illegible]
of University College

3

AUJOURD'HUI

ET

DEMAIN



DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

UNE TACHE D'ENCRE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) . . . . 1 vol.
LES NOELLET. . . . . 1 —
A L'AVENTURE (croquis italiens). . . . . 1 —
MA TANTE GIRON . . . . 1 —
LA SARCELLE BLEUE . . . . 1 —
SICILE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*). 1 —
MADAME CORENTINE. . . . . 1 —
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI . . . . 1 —
TERRE D'ESPAGNE. . . . . 1 —
EN PROVINCE. . . . . 1 —
DE TOUTE SON AME. . . . . 1 —
LA TERRE QUI MEURT. . . . . 1 —
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT. . . . . 1 —
LES OBERLÉ . . . . 1 —
DONATIENNE. . . . . 1 —
PAGES CHOISIES. . . . . 1 —
RÉCITS DE LA PLAINE ET DE LA MONTAGNE . 1 —
LE GUIDE DE L'EMPEREUR . . . . 1 —
CONTES DE BONNE PERRETTE . . . . 1 —
L'ISOLÉE. . . . . 1 —
QUESTIONS LITTÉRAIRES ET SOCIALES. . . . . 1 —
MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE. . . . . 1 —
LE MARIAGE DE MADEMOISELLE GIMEL, DACTYLOGRAPHE . . . . 1 —
LA BARRIÈRE. . . . . 1 —
DAVIDÉE BIROT. . . . . 1 —
NORD-SUD . . . . 1 —
GINGOLPH L'ABANDONNÉ. . . . . 1 —
RÉCITS DU TEMPS DE LA GUERRE . . . . . . 1 —

LIBRAIRIE ALFRED MAME ET FILS

STÉPHANETTE . . . . 1 vol.
PAGES RELIGIEUSES. . . . . 1 —

LIBRAIRIE J. DE GIGORD

LA DOUCE FRANCE. . . . . 1 vol.

287-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 7-16.

5

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AUJOURD'HUI

ET

DEMAIN

Pensées du Temps de la Guerre



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE,

tous numérotés.



AUJOURD'HUI
ET DEMAIN

CHOSES DE LA MAISON

18 Novembre 1914[1].

Soldats qui vous battez pour la France, compagnons de mes fils, je vois les champs d'où plusieurs d'entre vous sont venus, et je puis vous donner des nouvelles de chez vous : car les familles se rassemblent aujourd'hui beaucoup plus que dans la paix.

D'abord, tous les travaux nécessaires ont été faits : la moisson, le battage du froment, de l'avoine et de l'orge, les vendanges aussi, qui viennent de finir. Vous me direz : « Comment donc ont-elles fait? » Vous avez raison de

1. *Bulletin des armées de la République.*

mettre le féminin : ce sont les mères, les femmes, les sœurs qui ont commandé l'ouvrage. Elles y ont pris leur grande part. Des voisins ont aidé, de vieux domestiques aussi, dont on se demandait si on ne diminuerait pas les gages, au printemps dernier, et que les fermes se disputent à prix d'or, maintenant que vous êtes aux frontières, vous, les jeunes. En ce moment, les labours sont en train. La terre est suffisamment fraîche : ne vous inquiétez pas, et vous retrouverez, quand vous reviendrez, des blés déjà tout drus, des seigles, des avoines que, contre l'habitude, vous n'aurez pas d'abord tenus en semence dans votre main et répandus à la volée.

La campagne entière, depuis que vous êtes partis, est devenue silencieuse. C'est qu'il n'y a pas que vous qui soyez à la guerre : les chevaux aussi ont été pris par la conscription. Donc, plus de carrioles ni de charrettes sur les routes, plus ce bruit de trot ou de galop qui sonne si bien dans les journées d'automne; plus de plainte des essieux dans les fondrières, ou presque plus. Il semble qu'on ait cessé de héler, par-dessus les haies, pour prévenir les

absents qu'il est temps de rentrer. La campagne, à certaines heures, a l'air d'un désert. Elle n'est pas ravagée cependant, pas maraudée, pas inquiète : elle ne manque que de vous. Elle n'a pas peur des Prussiens, parce que vous êtes en avant. Elle voit moins de maraudeurs, croqueurs de poules et de lapins, gauleurs de châtaignes, arracheurs de pommes de terre, vendangeurs de vin de lune, que dans les années de paix.

Le plus dur de la vie, à ce moment du monde et de l'année, c'est le soir. On n'est pas distrait par le travail. J'ai vu le père, les sœurs, le journalier de hasard, rentrer dans la salle commune de la ferme et s'asseoir des deux côtés de la table où fume la soupe que la mère a trempée. « Eh bien! a-t-il écrit? » Les bons jours sont ceux où il a écrit. On reprend la lettre que la mère a lue la première et qui repose, en évidence, sur le coin du buffet de noyer ciré; c'est la fille aînée qui fera la lecture, et qui reste debout, le papier tremblant un peu dans ses mains et approché de la lampe, tandis que le père, attentif comme à un marché, le visage soucieux, remuant parfois les lèvres, écoute et tâche de surprendre

quelque détail, quelque expression de lassitude après un combat ou une marche qui lui permette de se plaindre à son tour et de dire : « Notre pauvre gars, tout de même? » Car la plainte est dans notre nature et de notre condition. Mais on ne s'y arrête pas. On reprend les termes de la lettre, où le troupier, bien souvent, a mis un mot pour faire rire les parents. Les souvenirs, les images, les paroles qu'on se rappelle, la lettre qui est là, presque vivante dans les mains, complètent la famille et tiennent, en quelque façon, la place de l'absent.

Vraiment, vous êtes enveloppés de la pensée de tous, même des inconnus; on prie beaucoup pour vous; on est fier de vous; les journaux sont remplis des traits admirables de nos soldats; une plus large sympathie entoure les familles en deuil : chacun de vous est devenu le parent, le protecteur, le vengeur, la gloire de tous. On voudrait vous serrer la main, vous remercier, vous acclamer. Cela viendra. Mais savez-vous une pensée que je trouve aussi partout, même chez les mères les plus tendres, même dans les maisons où vous manquez le

plus? « Monsieur, qu'ils ne reviennent pas avant d'avoir mis l'Allemagne à la raison! Ils font la guerre, qu'ils la fassent bien! S'ils ne les muselaient pas tout à fait, il faudrait recommencer dans cinq ans! »

Ainsi la plus vive tendresse s'unit à la vue très juste du devoir qui est le vôtre et celui de toute la France : mettre pour longtemps hors d'état de menacer, d'envahir, de massacrer et de piller, un peuple qui ne croit qu'à la force et qui va justement éprouver, grâce à vous, quelle est la force du droit.

UN DEVOIR MATERNEL

21 Janvier 1915[1].

Nous sommes dans une période de la guerre qui ressemble à la saison d'hiver que nous vivons, saison d'attente, où les brumes se succèdent, où le vent crie aux portes, où rien ne semble croître de ce qui sera le printemps. Cependant tout est né, bien qu'on ne le voie pas; la sève prête et cachée attend le signal divin; d'innombrables influences, dans les astres et dans le profond de la terre, acheminent vers nous ce qui est attendu. Demandons que le printemps se hâte. Il obéit comme le reste.

Dans cette demi-nuit et cette pauvreté de

1. Cet article et ceux qui suivent ont été publiés dans l'*Écho de Paris*.

joie, les mères continuent d'élever les enfants, et ceux-ci grandissent qui seront la France d'après-demain. Il n'y a pas d'interruption dans ce long devoir d'éducation, et la guerre y change peu de chose. Elle ne change pas les enfants, ils rient, ils vivent par l'imagination, ils questionnent, ils s'efforcent d'être grands, comme si cela était enviable. Leur confiance dans la vie est toujours la même. Je connais un village à moitié détruit, toits défoncés, murs traversés par les obus, église plus abîmée encore que les maisons; les habitants se sont réfugiés dans les caves; ils y passent plusieurs heures tous les jours, les Allemands ne manquant presque jamais de jeter quelques bombes sur ce bourg, qui n'a ni remparts ni soldats. Eh bien! à peine le bombardement est-il supposé fini, que les petites filles sortent de leurs caches et se mettent à jouer au cerceau. Ce n'est que par le chagrin de leur mère que les enfants, ou presque tous, soupçonnent l'épreuve à laquelle le monde est soumis. Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Il faut que la paix demeure intacte quelque part. Quelle perte pour nous, s'ils cessaient de rire tout à coup!

De secrets désirs les pénètrent pourtant, des pensées de pitié, de dévouement, de courage qu'ils n'auraient point eus si nombreux dans un autre temps. Les enfants ne voient pas la douleur de la guerre; mais ils en devinent la noblesse. Ils entendent des récits. Ils s'enthousiasment vite. Nous ignorons le reste. Mais ils ont dit déjà, ou bien ils diront un jour : « Moi, je veux être religieuse et soigner les malades; moi, je veux être religieux et prier pour ceux qui ne prient jamais; moi, je veux être prêtre et aumônier dans les armées; moi, je veux être soldat et mourir pour la France. » Tous ces mots-là sont des mots d'enfants. Ils ont été prononcés depuis que la guerre a éclaté; ils seront répétés après qu'elle aura pris fin.

Mères françaises, vous devez avoir du respect pour ces mots-là et vous réjouir à cause d'eux. Ils ne sont point la preuve d'une vocation, pas plus qu'on ne peut dire : « Je sais une langue difficile », lorsqu'on en balbutie à peine une ou deux phrases. Mais ils peuvent l'annoncer, et ils sont farouches, et ils ne vous seront peut-être plus jamais dits, si vous vous moquez, ou si vous demeurez indifférentes à l'élan de

cette petite âme, qui découvrait le sacrifice et s'y sentait portée. Ce sont là des mystères que vous touchez chaque jour.

Or, pour ne parler que des vocations de vos fils, soyez bien assurées qu'ils ne se tromperont pas sur les besoins de notre temps, s'ils se font soldats ou prêtres.

Nous aurons besoin de soldats après la guerre, et les hommes qui prétendraient le contraire appartiendraient à la détestable espèce de ces politiciens, gens de la flatterie électorale, qui ont empêché la France d'être prête pour la guerre, et qui portent la responsabilité de beaucoup de morts, et de la ruine de plusieurs provinces. Supposez que nous ayons la pleine victoire que nous espérons tous, il sera nécessaire de maintenir une armée puissante, pour que l'adversaire ne soit pas tenté d'éluder les clauses de la paix, et qu'il ne reconstitue pas ce formidable appareil qu'il élevait contre nous et perfectionnait depuis quarante ans, tandis que les plus dangereux de nos concitoyens, endormeurs patentés, discouraient de la fraternité universelle et de l'abolition des frontières. Nous devrons veiller sur

de nombreuses colonies; nous devrons, même pour assurer la prospérité commerciale de la France, montrer aux pays lointains nos navires et le pavillon victorieux, et réhabituer aux trois couleurs les yeux de tout étranger. Nous avons fait, jusqu'à ces derniers temps, de si fâcheuses économies! Voilà quinze ans, l'empereur Guillaume parcourait la Palestine et la Syrie, cherchant à prendre la clientèle et les amitiés de la France, si nombreuses dans cet Orient des croisades et des missions. Je l'ai vu passer; j'ai vu courir ses vaisseaux blancs. Et je me souviendrai toujours de l'accent de reproche avec lequel une femme syrienne me disait : « Quand nous enverrez-vous les frégates de France? » Désormais les frégates auront d'autres nouvelles à donner au monde que celle de la triste politique intérieure des dernières années : et elles devront aller partout. Il faudra des marins.

Il faudra des prêtres aussi, car ils meurent. Plus de vingt mille ont été mobilisés. Beaucoup d'entre eux combattent. Les conseils de revision, les majors ont montré un empressement extrême à déclarer « bons pour le service

actif », les séminaristes, les vicaires, les jeunes curés. Je veux croire qu'ils n'obéissaient qu'à une inspiration patriotique. Ils étaient certains de donner ainsi à nos régiments des soldats modèles, qui ne désobéiraient pas, qui relèveraient le moral des troupes, s'il en était besoin, et qui, au danger, seraient parmi les braves. Ils ne se trompaient pas. Que de traits admirables à l'honneur de nos prêtres! Les journaux de France et ceux de l'étranger les ont célébrés comme une des plus hautes leçons de cette guerre. Que de préventions sont tombées! Combien de paysans, d'ouvriers, d'employés ont enfin connu celui qu'ils fuyaient, et qu'on leur avait appris à soupçonner ou à détester! Ils l'ont trouvé plein de cordialité, de loyauté, de compassion et de courage. Ils ont senti renaître en eux-mêmes la fraternité et bien souvent la foi. Bienfait immense et que ne prévoyaient pas, on l'a remarqué, ceux qui ont voté « la loi des curés sac au dos »; vengeance divine et qui se résout en bénédiction.

J'aperçois cette miséricorde. Cependant, j'ai le cœur serré en lisant ces faits de guerre où des prêtres sont mêlés. Je ne peux pas ne pas

me souvenir que la place naturelle et traditionnelle des prêtres peut être dans les armées et peut être au danger, mais non pas sous les armes. Je pense qu'ils meurent en grand nombre. Hier, dans une liste que je parcourais, j'ai vu six noms de prêtres à la file, un jésuite, un oblat, quatre prêtres de paroisse. Le monde perd ses élites, mais s'il comprenait celle-là, et de quel bien nous lui sommes redevables, il n'aurait pas assez de larmes pour la pleurer. Tant d'âmes malades, et les médecins diminuent! Tant de mauvaises doctrines, et les prédicateurs de la vérité tombent sur les champs de bataille! Tant de péchés, et les prêtres qui ont mission d'intercéder et pouvoir de pardonner deviennent plus rares! Derrière les armées, dans la France protégée par elles, il y a des cantons où il ne reste que deux ou trois prêtres. De nombreuses paroisses n'ont plus d'offices le dimanche. Le clergé sera certainement très populaire, mais très diminué de nombre quand la guerre cessera. Dieu enverra sa grâce et appellera des âmes d'enfants. Que les mères françaises comprennent alors la beauté de leur devoir, et qu'elles laissent les vocations

nouvelles grandir dans la liberté et dans l'amour! Elles ont souffert; elles seront associées à la renaissance de l'Église de France, comme elles le furent après la Révolution. L'intelligence de ces choses ne manque point parmi elles. C'est pour moi un sujet d'admiration et l'un des soutiens de mon espérance. Je vois des pauvres qui ont de plus belles idées, et mille fois, que beaucoup d'hommes puissants et décorés. Et si vous voulez savoir à quoi je fais allusion, je vous le dirai : c'est à deux lettres qui m'ont été communiquées, et dont j'ai là, sous la main, le papier tout modeste et la grosse écriture. La femme qui les a écrites ignorera toujours qu'elle est une admirable, une sublime bonne femme de France. Elle a un fils qui, de bonne heure, est entré à l'Institut des Frères de la Doctrine chrétienne, a fait l'école aux enfants du peuple, et, à cause de cela, naturellement, a été persécuté par des bourgeois athées. Revenu de l'étranger, peu après la déclaration de guerre, il était désigné pour le service armé, et il l'apprenait à sa mère, qui répondait : « J'ai promis au bon Dieu d'être très brave, et de remettre tout à sa sainte

volonté. Quand je vois des pauvres pères de famille qui laissent trois et quatre enfants, et souvent sans ressources, je me dis : Mon Dieu! que voulez-vous que je vous demande pour mon enfant?... Si tu dois mourir, je ne demande pas que tu finisses glorieusement, mais que tu meures utilement pour le pays, ton âme en paix. » La même mère, dans les mêmes jours, songeant à la vocation de son fils, écrivait à un ami de celui-ci : « Combien je suis heureuse que Jean soit religieux, dans le dévouement absolu, et de savoir qu'il ne gagnera pas un sou dans sa vie! »

Voilà les mères qui, dans la tourmente, ont étayé la France, et qui demain vont la refaire.

LES DEUX CAMPS

28 Janvier 1915.

De plus en plus, les hommes qui pensent aperçoivent ce qu'il y a d'exceptionnel dans cette guerre. Je ne parle pas seulement de son développement, des méthodes employées et qui nous reportent à plusieurs siècles en arrière, des changements immenses qu'elle causera et de l'empreinte nouvelle dont sera marquée la paix future : non, le plus étonnant de cette guerre, c'est qu'elle est, bien plus qu'une guerre de conquête, de rivalité ou de vengeance, une lutte entre la civilisation chrétienne et la barbarie matérialiste. Dans la *Revue hebdomadaire* du 2 janvier, M. Gabriel

Hanotaux, essayant de définir « le sens et la portée de la guerre », observe qu'elle est menée contre une sorte de religion de la force, dégradante et menaçante. Contre elle, « les grands peuples mystiques du monde se sont levés. Les trois branches de la religion chrétienne, catholiques, orthodoxes, protestants, se sont unis pour courir sus à cet adversaire sanglant de la pensée méditerranéenne et de la loi du Christ. Avec la paix politique, la paix économique, il faudra faire une paix morale et religieuse, c'est-à-dire refouler dans la forêt et dans le cabanon de Nietzsche l'atroce morale allemande. » Et M. Hanotaux ajoute, et j'admire l'espèce de franchise noble qu'il faut pour dire ces choses à une génération trop éprise de bien-être : « Je ne doute pas qu'une heure ne sonne, après de longues souffrances, où les peuples ne s'aperçoivent que la raison du ventre est la pire de toutes, que la prospérité économique n'est pas le dernier mot du progrès humain, que la modération, l'humilité, la pauvreté sont plus hautes, et plus nobles, et plus fières, que la violence, l'orgueil ou la richesse. Les grands saints du moyen

âge sont apparus après de longues années de malheurs publics, pour prêcher le retour à la loi du Christ. Peut-être l'avenir verra-t-il apparaître des hommes, chefs d'armées ou chefs de foule, qui enseigneront aussi aux peuples qu'ils se sont trompés, qu'on les a trompés, et que ni la loi humaine ni la loi divine n'ont la moindre conformité avec l'idéal allemand. »

Voici donc les deux camps délimités : d'un côté, la civilisation chrétienne, respectueuse de l'homme, attentive à toute justice, tendre pour les souffrants, nuancée à l'infini, ne rejetant aucun progrès matériel, mais soucieuse avant tout du progrès moral comme de la plus sûre garantie de bonheur, même en ce monde; et, de l'autre côté, un monstre d'orgueil et de dureté, dont la conquête n'est jamais que celle des armes, qui s'exalte à briser le droit des faibles, et prétend imposer au monde la loi de la force, laquelle est uniforme, cruelle et inintelligente. D'un côté, la conscience; de l'autre, une brutalité sans entrave, sans autre code que celui qu'elle se donne à elle-même et qu'elle appelle le droit. Nous ne calomnions pas nos

ennemis en affirmant cela. Nos témoins sont pris dans leurs rangs, et parmi leurs grands hommes. C'est le manifeste des 93 intellectuels allemands qui admirent la barbarie de leur nation. C'est Maximilien Harden, un de leurs principaux journalistes, écrivant, le 22 novembre dernier, pour repousser d'un seul mot les reproches faits à l'Allemagne : « Quel tribunal pourra nous juger? Notre force créera une loi nouvelle. » C'est le chancelier de l'empire qui, pour justifier l'envahissement de la Belgique, retrouve, aux applaudissements du Reichstag, l'argument allemand par excellence, la négation de tout droit, et s'écrie : « Nécessité militaire ne connaît pas de loi. » C'est un autre professeur, déclarant, à la fin d'une étude sur le droit des gens, que « le fait crée le droit », doctrine affreuse, qui mettrait désormais au nombre des droits l'incendie des villes sans défense, l'assassinat des blessés, la violation des traités, l'habitude d'aller à l'ennemi en poussant devant soi des boucliers vivants faits de prisonniers civils, puisque ce sont là quelques-unes des pratiques allemandes. C'est un poète exaltant la destruction de la cathédrale

de Reims, et se réjouissant que la ruine fût si grande : « Les cloches ne sonnent plus dans le dôme aux deux tours. Finie la bénédiction!... Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, ta maison d'idolâtrie. »

Ces redoutables erreurs doctrinales, ces haines qui s'en échappent comme des petits, quelqu'un les avait condamnées, voilà plus de cinquante ans, Qui? le veilleur, le gardien, l'unique autorité qui prévoit tout le mal contenu dans les idées fausses, et qui le dénonce, pour le bien du monde, et qui est constamment assaillie, à cause de cela : le pape. Dans le *Syllabus*, Pie IX avait jeté l'anathème contre ceux qui prétendent que « le droit consiste dans le fait matériel » : que « tous les faits humains ont force de loi »; que « la violation des serments les plus sacrés, les actions les plus criminelles, les plus honteuses, les plus opposées à la loi éternelle, non seulement ne sont pas blâmables, mais, au contraire sont tout à fait licites, et dignes des plus grands éloges, quand elles sont inspirées par l'amour de la patrie ».

Aujourd'hui que l'Allemagne s'est prodi-

gieusement développée, et que les erreurs des professeurs d'universités sont devenues génératrices de maux innombrables, la condamnation est sur toutes les lèvres. Le vieux président de Harvard exprime l'opinion de la plupart de ses compatriotes américains d'abord, et celle de beaucoup d'habitants des pays neutres, quand il dit : « Les sympathies américaines vont au peuple allemand dans ses souffrances et dans ses deuils, mais non pas à ceux qui le gouvernent, ni à la caste militaire, ni aux professeurs et aux lettrés qui ont enseigné, depuis plus d'une génération, que la force prime le droit. Cette courte phrase résume l'erreur fondamentale qui, depuis cinquante ans, a empoisonné les sources de la pensée allemande et de la politique allemande. » Ce n'est pas assez dire, si l'on veut juger non pas seulement l'Allemagne qui fait la guerre, mais la philosophie officielle de l'Allemagne et les ruines qu'elle a semées dans le monde. Il faut alors lui reconnaître son véritable caractère, qui est matérialiste. Et je crois exacte cette phrase d'un écrivain, M. Albert Richard, qui a habité l'étranger, — condition favorable et

même indispensable pour comprendre le tout d'un système, — et qui écrivait récemment, dans un journal radical-socialiste d'Auxerre : « On sait parfaitement chez les neutres..., que c'est la science allemande qui a détruit, dans beaucoup d'esprits cultivés, non seulement la croyance en Dieu, mais toute sentimentalité, toute idéalité. »

L'Allemagne apparaît donc bien comme une nation opposée au christianisme, dans sa politique et dans les tendances de son enseignement, comme tout à fait éloignée, dans ces mêmes domaines, de la morale de ce Dieu qu'elle invoque extérieurement. Entre son titre subsistant de nation chrétienne, et sa manière de faire la guerre et de traiter le droit des gens, il y a une contradiction manifeste. C'est si vrai qu'un missionnaire de mes amis m'a écrit de sa mission chinoise, pour me dire l'horreur que ressentent les païens de la conduite des Allemands, et l'objection qu'ils en tirent contre le christianisme. « Vous prêchez, dites-vous, une religion de justice et de charité? Mais regardez donc les Allemands, qui invoquent le ciel dans leurs proclamations! »

Il est vrai qu'on peut répondre, et plus d'une chose, mais tout cela est long à expliquer à des auditoires de Shang-haï, de Canton ou de Pékin. Mon ami, qui est Belge, m'écrit : « Le plus grand crime de l'Allemagne est d'avoir le nom de nation chrétienne, et de promener la croix du Kaiser dans tant de fanges. Et maintenant, comment parler à nos païens? Pour nous, c'est bien clair, nous savons de quels chrétiens il s'agit, et que le nom n'est pas le tout d'une chose. Mais avant d'avoir expliqué les tenants et les aboutissants de ce drame de guerre, notre apologétique restera blessée. »

Comment les sujets catholiques de Guillaume II ont-ils pu accepter, sans protestation, des déclarations et des actes aussi opposés à la foi et à la morale qui sont les leurs? On ne peut s'empêcher d'y songer. Évidemment cette guerre et, d'une manière générale, la politique extérieure de l'Empire, est dirigée par l'élément non catholique, par une autorité qui utilise les concours et néglige les conseils. Mais il y a une autre raison, et il faut admettre que quelque chose s'est gâté, chez les catholiques allemands, au contact et sous la domination de

cette masse pénétrée d'innombrable erreurs. Plusieurs d'entre eux ont signé le manifeste des intellectuels. Ils subissent une contagion. Autour d'eux, le luthéranisme se décompose. Il aboutit à des négations presque totales. Et la résistance au sophisme semble diminuer, dans la minorité catholique, élevée dans les mêmes gymnases et les mêmes Universités que les industriels de la Saxe ou les junkers de la Poméranie, et plus capable d'habileté en affaires, même en affaires politiques, que de fermeté doctrinale.

Et nous? Et la France? Par une suite de circonstances qu'il est permis d'admirer, elle est demeurée la nation chrétienne. Elle se trouve, en ce moment, l'âme même d'une ligue de puissances chrétiennes. Rien n'a pu prévaloir contre sa destinée. Les événements l'y ramènent. Sous peine de mort, elle est obligée de se défendre contre l'impiété insolente, et elle se défend glorieusement, comme ceux qui vont vaincre. Sans doute, si on voulait chercher, dans un passé récent, pourrait-on lui reprocher quelques-unes des violences contre lesquelles nous protestons si justement aujour-

d'hui, parce qu'elles sont commises par nos ennemis. Elle a pu voir des droits nombreux méconnus, des faiblesses méprisées, des traités déchirés, des monuments sacrés abandonnés à la ruine ou stupidement détruits. Cependant jamais ces actes misérables n'ont reçu l'approbation de la nation ou simplement de ses savants et de ses intellectuels. Elle a été préservée de la corruption doctrinale dans ses foules religieuses. L'antique baptême de son sang, mille sacrifices cachés, la ferme défense des catholiques, la grâce inexpliquable enfin, l'ont protégée. Si elle n'est pas toute religieuse, elle est, dans son ensemble et presque jusqu'aux extrêmes groupements politiques, fidèle aux idées les plus nobles sur l'obligation des traités, sur le droit de la guerre, sur le dévouement à la patrie, sur le devoir de charité, sur l'honneur national. Dans un vaste domaine, et qui peut s'agrandir, elle demeure unanime. Aussi n'a-t-elle pas été rejetée. Elle est réapparue tout à coup, dans cette très juste guerre, comme la représentante de la civilisation chrétienne menacée.

Elle a grandi aux yeux de l'Europe, à cause

de cette union inattendue de ses fils. L'Orient l'a reconnue, telle qu'il l'avait vue jadis. Elle peut revendiquer les droits de protection des chrétiens de là-bas. Il ne pourra plus dire qu'ils sont prescrits. La prescription est interrompue. La France se trouve située dans la guerre comme elle devait l'être, par son passé et par son cœur.

Elle peut avoir un rôle magnifique. Elle l'aura si elle a des hommes. On a coutume de dire, dans une certaine école de savants, que le besoin crée l'organe. Je ne crois pas que cela soit vrai dans la nature. Souhaitons que la formule se vérifie dans la conduite des affaires publiques. Demandons aux ministres qui nous gouvernent de voir que la grandeur de la France lui vient en ce moment de son profond passé, et d'y conformer leur action. Pour voir et pour agir ainsi, ne suffit-il pas d'être Français?

L'OFFICIER

12 Février 1915.

Les héros ne s'improvisent pas. Comme tous les chefs-d'œuvre, ils arrivent lentement et par un long travail à leur point de perfection. Un seul instant en décide, mais les causes sont anciennes. Je crois qu'on le verrait avec une grande évidence, si l'on prenait la peine de rechercher, dans la famille, dans les croyances, dans l'éducation, dans les habitudes d'esprit et les amitiés, la cause de ces morts généreuses dont on ne peut lire le récit sans enthousiasme et sans larmes. Rappelez-vous ceux de vos proches ou de vos amis dont la conduite a été digne d'être citée en exemple, dans cette armée

où il y a tant de braves; demandez-vous quels signes, autrefois, pouvaient faire pressentir cette audace, cette endurance, cette charité, cette puissance de tout perdre pour une idée : vous en trouverez toujours quelques-uns, si petits qu'ils fussent, et mêlés, et voilés. Chez la plupart des hommes, je le répète, cette préparation lointaine est éclatante.

Que de fois j'ai pensé, en rencontrant cet ami qui vient de mourir dans les batailles du Nord : « Celui-ci ne donnera sa mesure que dans le grand danger! » Je ne pouvais le voir, en ces années où la guerre pouvait paraître lointaine encore, sans savoir, de science très certaine, qu'il était un entraîneur d'hommes, un chef, un héros qui n'aurait peut-être pas l'occasion. Il l'a eue. Je ne dis pas son nom afin de pouvoir le mieux louer. En lui, beaucoup d'autres pourront être reconnus. Mince, élégant, il avait une sorte de charme viril, si ce mot peut exprimer, en même temps que l'énergie du visage, cette finesse, cette ardeur, cette attention, et parfois cet abandon et ce rêve qui n'étaient point faiblesse, mais permission, repos mesuré et volonté encore. Il était musicien, il dessinait

très bien, il causait à merveille. Et il n'y avait aucune pose chez lui. Homme du monde, homme de cœur, homme de foi et soldat. C'est le pur type français. Un colonel, qui l'a eu sous ses ordres a écrit, à son sujet, une lettre qui achève le portrait et que je veux citer à cause des mots heureux qui s'y trouvent, de la qualité d'âme qu'elle révèle, de l'honneur qu'elle fait à l'armée. Quelle armée plus humaine? Et quelle est, je le demande, l'administration civile dont les chefs sauraient rendre, à un subordonné, une justice plus intelligente, plus cordiale, plus relevée par le sentiment des ensembles et de la France elle-même? Il écrit au père de mon ami :

« Ce qu'était l'homme que vous pleurez, je le sais. Trois ans nous avons vécu côte à côte, sympathisant dès le début, liés bientôt, je le crois, par une sincère et réciproque amitié. Il avait tout pour réussir et pour plaire : une vive intelligence, toujours curieusement en éveil, des sentiments de grande élévation, un cœur ouvert à tous les enthousiasmes, une parfaite dignité de vie, un charme personnel indéniable. Comme soldat, c'était un amoureux du métier,

un chaud patriote, voyant dans la carrière militaire le moyen le plus complet de servir le pays. Par sa grande valeur professionnelle, par son ardeur au travail et sa haute culture intellectuelle, ce beau type de soldat latin cultivé et vibrant s'était fait une place à part au régiment. Toutes ces belles qualités trouvaient leur emploi dans le rôle d'éducateur d'hommes qui, en temps de paix, est le principal de notre vie. L'ascendant qu'il avait pris, dès sa prise de possession de commandement d'escadron, combien davantage encore avait-il dû le développer depuis le début de la campagne! Ses hommes l'ont, j'en suis sûr, suivi là où il voulait les mener. S'il est tombé, c'est après avoir largement payé sa dette à la patrie bien aimée.

« Des mots consolateurs! à quoi bon tenter d'en trouver? Je n'en vois qu'un qui soit digne de votre fils, celui de fierté. Toute sa vie, il avait mérité la fierté des siens. En mourant héroïquement pour le pays, il l'a méritée plus encore. Que son nom désormais n'évoque pour vous que l'image rayonnante d'un être d'élite qui a donné sa vie à la plus sainte, à la plus noble des causes : celle qui sera bientôt victorieuse. »

On ne peut mieux dire. Ce *beau type de soldat latin cultivé et vibrant*, c'est la définition même, non seulement d'un homme, mais de cette immense élite d'officiers que nos soldats comprennent bien à présent, auxquels ils rendent toute justice, en qui ils reconnaissent, dans le péril quotidien, l'autorité indispensable, l'exemple non moins nécessaire et beaucoup de vertus d'amitié. Le jeune et cher ami que j'ai pris ici pour modèle écrivait à son père, au mois de septembre dernier : « Demandez à Dieu qu'il m'inspire les gestes et les paroles capables de faire de mes hommes des héros ! » Cela pourrait être une devise. Eh bien! si je l'étudie, lui qui a réussi, — sa fin l'a prouvé, — à élever jusqu'à son âme l'âme de tous ses soldats, je reconnais que pour faire des héros il faut d'abord en être un soi-même, non de parade, et de vanterie, et de mots qui sonnent, mais en simplicité, tous les jours, dans la résolution constamment affermie de se dévouer à une cause noble. Il faut aussi inspirer confiance et savoir le métier très difficile de la guerre. L'officier n'entraîne pas seulement, il protège. Ceux qui dépendent de lui ont vite le sentiment

qu'il est un ménager de la force, qu'il veille, prévoit, abrite, et qu'on peut être protégé, grâce à lui, tandis que cette folie dont on entendait parler autrefois dans les réunions publiques, cette fameuse « levée en masse du peuple », ne serait qu'une sarabande destinée au massacre immédiat. Un second-maître de la marine, que je rencontrais hier, me disait : « Quand nous embarquons sur un submersible, nous regardons d'abord le commandant. S'il est calé, tranquille, à l'aise dans son réduit, où aboutissent toutes les puissances motrices du bateau, on plonge volontiers. » L'armée de terre aussi mesure le commandant. Et quand le chef est habile, vous voyez ce qu'elle fait. Mais il n'a toute puissance, pour le bien des troupes et du pays, qu'à une troisième condition : aimer les hommes, savoir le laisser transparaître toujours, avoir, à l'occasion, « les gestes et les paroles ». C'est une grande science, et qu'il faut apprendre jeune. On ignore ses voisins, trop souvent, et les préjugés accroissant l'ignorance, et l'envenimant, on peut voir, dans la société peu fraternelle où nous vivons, une réunion d'ouvriers ou de

paysans se défier d'un bourgeois et réciproquement. Mais ceux qui ont vécu près du peuple, dès leur jeunesse, et surtout ceux qui l'ont abordé par les œuvres d'enseignement, de charité ou de mutualité, ceux qui, de bonne heure, ont été mêlés à la vie d'une armée, surtout d'une armée en guerre, sont tout de suite en intelligence, sans aucun embarras, sans aucun changement d'habitude avec tout honnête homme. S'ils ont du cœur, ils découvrent mille cœurs, trompés quelquefois, mais qui se rendent vite à l'évidence; ils connaissent des délicatesses populaires, des politesses, des confidences aussi, et des misères, et dès bonnes volontés auxquelles on ne résiste point. Grande joie, grande force pour l'action, grand avantage pour l'État! Et l'école des héros n'a point d'autre commencement.

J'imagine qu'après la guerre il y aura des amitiés durables entre les bons chefs et les bons soldats. Ce sera un grand bien, même pour nous. O mon ami disparu, combien d'amis vous auriez eus!

LA TRANCHÉE NÉCESSAIRE

25 Février 1915.

Avec raison, et soutenu par la France, un ministre a déclaré, l'autre jour, que l'Alsace-Lorraine rentrerait dans le domaine français, et que ce n'était là qu'une restitution. Ce n'est point une conquête. Chacun peut imaginer, au delà, les conditions souhaitables ou nécessaires de la paix future. Mais il semble bien que le vœu de tous les Français clairvoyants demandera, comme principale acquisition territoriale, la frontière du Rhin.

L'occasion est unique de nous mettre à l'abri.

D'abord, la ligne du Rhin est la frontière

naturelle. Ouvrez votre atlas et considérez une carte de l'Europe : le paysage même que vous avez sous les yeux explique et commande la politique française. La France est là, dessinée avec une netteté parfaite, limitée par le fleuve, par les Alpes et trois mers. Les provinces de la rive gauche nous sont toutes destinées. Si nous avons l'Alsace et la Lorraine dans notre lot naturel, nous avons au même titre le Palatinat qui en est la suite. On verrait très bien, après la guerre qui renouvellera la carte d'Europe, et sans qu'il y eût de contresens géographique, une France s'étendant au nord jusqu'à la Moselle, avec Landau, Spire, Mayence, Trèves et continuée, le long du Rhin, par la Belgique agrandie. Les géographes de l'antiquité n'ont pas manqué de noter cette leçon de choses. Strabon disait : « Il semble qu'une divinité tutélaire éleva ces chaînes de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le cours de tant de fleuves, pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus florissant de la terre. »

Et plus brièvement, plus nettement, un autre géographe, latin celui-là, formulait cette

même vérité avec toutes ses conséquences politiques : « Le Rhin est un fleuve qui sépare deux mondes. »

C'est bien cela, en effet : la rive droite aux tribus germaines, qui vivent dans les forêts et y préparent tout le temps la guerre; la rive gauche aux Gaulois. guerriers aussi, mais qui défrichent volontiers les forêts et qui parlent bien, et que les citoyens romains considèrent déjà comme des cousins d'avenir et d'une assez jolie civilisation. Les Romains, maîtres de la Gaule, considérèrent toujours le Rhin comme la grande barrière contre la barbarie. Tout le monde sait que Trèves fut longtemps la capitale de la Préfecture des Gaules, et à tout jamais, depuis lors, comme une idée juste, comme une preuve acquise de raison politique, l'expérience romaine demeure dans la mémoire des hommes.

Elle fut renouvelée. Je ne veux pas faire un manuel d'histoire. On ne peut, cependant, se dispenser d'observer que ces régions rhénanes ne sont pas neuves à la domination française. Au v[e] siècle, les Francs défendent le Rhin avec autant de vigueur que l'avaient fait

les Gaulois et les Romains; Clovis étend son royaume au delà du fleuve; Charlemagne va plus loin encore; au xe siècle, les expéditions contre le roi de Germanie soulèvent le peuple de France, non point à cause d'une haine, mais parce que l'instinct populaire a reconnu les limites nécessaires de la demeure française, et tout le monde veut qu'elles soient là, sur le fleuve. « L'armée était si nombreuse, dit un chroniqueur, que, de loin, les piques droites ressemblaient à une forêt mouvante. » Au temps de Hugues Capet, on parlait le roman, et non pas le tudesque, à Aix-la-Chapelle. Toute l'histoire des rois de France, Capétiens, Valois, Bourbons, à travers mille vicissitudes, montre la persistance du même dessein; on garde, on perd, on reprend un morceau de la frontière du Rhin : on la voudrait toute. Henri IV ne pensa point autrement. Richelieu écrivit que « la France devait avoir les limites que lui fixait la nature ». Mazarin projeta d' « étendre nos frontières au Rhin de toutes parts ». Sous la Révolution, les généraux, les Assemblées, les soldats bientôt furent de cet avis. La rive gauche fut conquise, organisée, divisée en

départements français. Bonaparte, puis l'Empereur, n'eut pas que des préfets : il eut des admirateurs dans les départements de la Sarre, du Mont-Tonnerre, du Rhin-et-Moselle. Et, quand la France perdit, encore une fois, ces territoires, les habitants de Bonn criaient : « Au revoir! » aux troupes françaises qui se retiraient.

Il y a donc beaucoup de choses à répondre aux personnes qui feindraient ou éprouveraient un grand éloignement pour toute conquête. La conquête est légitime, lorsqu'elle est si clairement désignée à notre ambition, lorsqu'elle doit rattacher à la France des provinces qui ont été nôtres dans un passé récent, des populations certainement capables de comprendre et d'aimer tout l'essentiel de la France. Avec de la justice et de la liberté, on les attacherait à la France, d'une manière indissoluble, comme nous furent soudées tant d'autres pièces du pays, comme ces Alsaciens, par exemple, en apparence grandement séparés des Français et qui n'étaient pas depuis vingt-cinq ans ménagés et choyés par Louis XIV, que l'ambassadeur de Prusse écrivait à son maître :

« Ils sont plus Français que les Parisiens ».

On doit répondre aussi, et c'est toute l'histoire qui fait cette réponse-là, que la frontière du Rhin est une nécessité. Deux fois, en quarante-cinq ans seulement, nous avons vu Paris investi, ou sur le point de l'être. Nous sommes mal protégés contre l'invasion, et nous le serons, tant que l'Allemagne nous guettera derrière les limites trop artificielles et trop rapprochées de la Lorraine et des Ardennes. Il faut mettre de l'espace entre l'ennemi et nous, et plus que de l'espace : un grand fleuve aisé à défendre. Dumouriez disait, après tant d'autres, exprimant la vraie idée de la France, qui fut non de dominer, mais d'abriter son cœur : « La France ne peut avoir de sécurité durable qu'avec la barrière du Rhin ». Dans le vingt-septième volume du bel ouvrage publié par le Touring-Club, *Sites et monuments*, Onésime Reclus disait la même chose, il y a quelques années, et il le disait avec un sens bien curieux de l'avenir d'alors, que nous vivons aujourd'hui. « Il n'y a guère plus de quarante lieues, à vol d'oiseau, de la frontière à la cité maîtresse; toutes les vallées, même celle de la Somme,

concourent vers notre capitale... Il ne faut qu'un jour de défaite, et les trois ou quatre lendemains de déroute, pour que les armées contraires marchent sans contrainte vers Paris, le long de l'Oise, de l'Aisne et de la Marne. »

Nous venons de le voir. Après une guerre comme celle-ci, terrible, à la vie et à la mort, nous ne pouvons accepter, comme fruit de la victoire, d'être replacés dans les conditions d'insécurité qui nous ont valu ou qui ont permis toutes les grandes invasions de la France. Et vraiment, de quelque prétexte que se couvrent ceux qui prétendraient nous ramener simplement aux frontières d'avant 1870, ils seront écartés, comme d'imprudents conseillers, par les souvenirs de la guerre de 1870 et de la guerre de 1914. On leur dira : « Nous avons trop souffert; nous avons failli mourir du défaut de nos frontières; nous voulons maintenant vivre à l'abri, et nous l'avons gagné! »

LA FRANCE DU LEVANT

23 Mai 1915.

Les Alliés progressent dans les Dardanelles et sur les rives du détroit. Vous faites comme moi, assurément : vous regardez, sur la carte, les noms des forts attaqués; nous épelons du turc et du grec; nous nous disons qu'après Kilid-Bahr, mais surtout après la pointe de Nagara-Kalessi, le coude de fer étant franchi, la navigation sera moins périlleuse, et qu'à Gallipoli s'ouvre la mer où renaît, chaque matin, sur les eaux calmes, l'image de Constantinople. Nos yeux errent sur le muffle carré de l'Asie aboyant à l'Europe, et sur les terres qui descendent, en arrière, et qui ressemblent à des

pattes, dans le dessin des géographes, serrées qu'elles sont entre le désert pierreux et la Méditerranée.

C'est cette bande de terre qui nous intéresse particulièrement. Si les prédictions redoutées par les sultans de Constantinople doivent s'accomplir, si l'empire turc doit être partagé, comme tant de signes le font croire, l'histoire la plus ancienne et d'autres bonnes raisons désignent la Syrie comme la part d'héritage qui revient à la France.

Je voudrais simplement rappeler cette histoire et quelques-unes de ces raisons, afin que notre intérêt, non moins que notre droit fussent clairs à tous les yeux.

Nos témoins, dans le passé, on ne saurait les compter, car ce sont les rois avec tout le peuple de France, le peuple se reconnaissant dans la pensée royale, ratifiant ce qu'avait fait le roi, comprenant l'honneur et le profit des expéditions, des traités et des ambassades, content d'avoir des cousins d'Orient et fier de les avouer devant la chrétienté. C'est Charlemagne, recevant l'investiture du protectorat des Lieux-Saints, et accueillant l'envoyé du

calife, qui lui apporte l'étendard de Jérusalem; c'est saint Louis, auquel les populations de la Syrie offrirent trente mille combattants et qui voulait qu'elles fussent traitées comme enfants de la France; plus tard, c'est François I[er], en faveur de qui les Capitulations furent consenties, puis chacun de ses successeurs, qui défendirent et accrurent les privilèges accordés à la France, politique d'honneur et d'humanité, où l'intérêt trouvait son compte, comme je l'ai dit : si bien qu'il y eut une époque où aucun bateau n'était admis dans les ports de Syrie s'il ne battait pavillon français. Dans des temps plus proches de nous, l'expédition de Syrie n'a été que l'affirmation par nous-mêmes et la reconnaissance par l'Europe de notre rôle historique. Les traités internationaux mentionnent nos droits comme un bien légitime et indiscuté. Tout concourt à la preuve : l'envie elle-même.

On peut dire que la Syrie est une colonie morale de la France. Pour elle, sous tous les régimes, nous avons donné notre or, nos soldats, nos missionnaires; nous avons fait son éducation française, lui apprenant notre langue, lui racontant notre histoire, l'initiant à nos

idées. Les dissensions intérieures ont à peine influé sur notre politique dans l'Orient des Croisades. C'est à propos de la Syrie que Gambetta a dit son mot fameux : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » Lorsque la foi ne guidait plus nos ministres, une sorte d'instinct les prémunissait contre l'abandon de la tradition, et les empêchait de perdre ou de laisser s'affaiblir une conquête de la foi.

On peut dire, en effet, que la Syrie n'est pas à conquérir; qu'elle est à nous, habituée à prononcer le nom de la France comme le plus beau qui soit, étonnée de ne pas nous voir plus souvent, persuadée qu'un jour prochain la puissance attendue, souveraine déjà, viendra sur ses frégates, comme une reine pacifique, pour prendre possession de ses États, et qu'elle laissera un chef, pour gouverner enfin selon la justice. Elle parle le français, ou elle le comprend, bien que l'arabe soit sa langue maternelle. Sa jeunesse fait ses études dans des écoles françaises, écoles primaires, secondaires, supérieures. Nos journaux sont lus dans toutes les villes. La population chré-

tienne, et surtout celle du Liban, se réjouirait de notre venue. Les Musulmans, sans avoir une affection particulière pour la France, éprouvent à son endroit une estime tenace, héritée de leurs pères, et ils savent que la France les délivrera de la tyrannie des Jeunes-Turcs. Ils ne se révolteront pas; ils accepteront notre domination plus volontiers qu'une autre; ils peuvent même nous servir grandement, voici de quelle manière.

La France est la première puissance arabe du monde. Or, la Syrie, en même temps qu'elle est plus pénétrée de christianisme qu'aucune autre contrée du Levant, renferme les plus célèbres écoles et les plus vivantee sociétés coraniques. Damas surtout est un centre rayonnant, une ville sainte pour les musulmans du monde entier. Ce qui vient de Damas est réputé préférable, les hommes, les idées, les choses. C'est de là que part la grande caravane pour la Mecque, et de là que s'acheminent, vers l'Afrique ou l'intérieur de l'Asie, les prédicants de la doctrine. Damas est une force. En l'administrant avec équité, avec douceur, et en parfaite connaissance des choses orientales, nous

consoliderons notre empire arabe tout entier.

Devant de si grands avantages, et je ne les ai pas tous énumérés, les objections ne tiennent guère. La plupart ne sont que des apparences, que la timidité appelle à son secours. J'ai entendu des gens, qui n'avaient jamais quitté la France, parler avec un sourire dédaigneux de la pauvreté légendaire de la Syrie. La Syrie que nous devons revendiquer est celle que l'histoire et la géographie ont ensemble dessinée. Or, une partie tout au moins de cette Syrie, le vilayet d'Adana, n'est pas une des provinces les moins fertiles de l'Empire turc ; la plaine d'Alep, la Transjordanie et d'autres régions n'ont besoin que d'être cultivées et irriguées pour valoir autant que les bonnes terres de l'Algérie et de la Tunisie. Sans doute, j'ai présents dans mon esprit, bien nets et désolés, les paysages de pierre que traverse le chemin de fer de Jaffa à Jérusalem. Je me rappelle des promenades à travers des espaces dénués d'arbres et de moissons, abandonnés à des troupeaux de chèvres, et les collines successives, semblables à des ruines de villes très anciennes, rompues elles-mêmes par le temps

et réduites en débris. La lumière seule en jaillit en gerbes, à toute heure, le soir surtout. Mais je revois également des feuillages qui retombent par-dessus les murs blancs, des jardins d'une tiédeur printanière sous le soleil le plus chaud, et tout vivants de fruits et de fleurs, ceux de Jaffa, de Caïffa, de Beyrouth et cette oasis de Damas, où l'on entre à travers une forêt d'abricotiers, plus vaste, m'a-t-il semblé, que la forêt de Fontainebleau.

Il ne faut pas s'inquiéter non plus, outre mesure, du manque de main-d'œuvre pour la culture du sol. L'état de dévastation est l'état normal des possessions turques. Les Syriens émigrent en Amérique, en Égypte, au Transvaal, parce que personne n'est assuré, sous le régime des Jeunes-Turcs, de récolter le produit de son travail et de le conserver. Dès que nous aurions rendu la paix à ces populations molestées et pillées, elles cesseraient d'émigrer.

On peut prévoir d'autres objections, mais ce n'est pas nous qui les ferons. Elles concernent a Palestine. Plus que partout ailleurs, la France a des droits acquis en Palestine. Le

tombeau du Christ, Bethléem, les plus grands souvenirs de l'histoire du monde, ont attaché tant de cœurs à cette terre sacrée qu'il y aura sans doute des compétitions, et tout aussi ardentes que celles qui animèrent jadis les chefs des Croisés. On pourrait croire, de loin, que les nations chrétiennes veillent moins jalousement qu'autrefois sur le trésor de leurs origines. Il n'en est rien, et tous ceux qui ont visité les Lieux-Saints se souviennent, au contraire, des rivalités d'influence, des luttes publiques ou secrètes entre les différentes confessions chrétiennes, d'une foule d'incidents qui seraient mesquins et méprisables s'ils ne se rattachaient à la cause la plus sainte, s'ils ne prenaient au contact, comme les clous de fer de la Croix, une valeur inestimable, et s'ils n'étaient une preuve indirecte, médiocre dans sa forme, d'une vénération qui n'aura pas de fin.

Nulle nation n'a guerroye, peiné, dépensé autant que la France pour les Lieux-Saints. Elle peut invoquer, comme titres de son ambition, onze siècles d'histoire, et le protectorat qui ne lui a jamais été enlevé par la papauté,

et qui n'est suspendu, en fait, que par la guerre. Elle ne saurait renoncer sans amoindrissement, ni sans froisser des millions d'âmes, chez elle d'abord, dans tout l'univers ensuite, témoin de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est toujours, à posséder la relique vers laquelle les regards de tant de peuples sont tournés. D'ailleurs, elle ne l'aurait pas pour elle seule, mais pour tous. Administrant comme un bien personnel la Syrie, et par conséquent la Palestine qui en dépend, elle reconnaîtrait volontiers les droits et les établissements des orthodoxes et des protestants; elle s'engagerait à respecter les situations acquises et à en permettre le développement légitime. Une convention préalable pourrait régler, entre nations chrétiennes, les droits de toutes dans le sanctuaire unique. Et l'on sait très bien que nous tiendrons parole.

Si, contrairement à l'équité, il n'était pas possible de faire prévaloir cette solution, il n'y aurait qu'une formule acceptable : la Palestine à la France comme une dépendance de la Syrie; les Lieux-Saints internationalisés, sous le patronage d'un prince catholique. Et pour-

quoi pas le roi de Belgique? Pourquoi pas le successeur de Baudoin de Flandre, roi de Jérusalem?

Nous devons tous penser un peu, et beaucoup s'il nous plaît, à cette question de la Syrie, de la France du Levant, où l'honneur est engagé, et aussi le très positif intérêt de la patrie. Elle est aussi importante qu'aucune question européenne, et c'est peut-être la pièce maîtresse sur laquelle nous serons jugés par le monde attentif. Je crois qu'on l'a compris; j'espère qu'on s'en souvient. Nous vivons en des temps prodigieux.

L'ENFANT DE PATRONAGE

3 Juin 1915.

Combien il en est mort, de ces jeunes hommes, ou de ces territoriaux qui ont passé leurs dimanches, pendant des années, dans les patronages chrétiens de la France, qui pourrait le dire, sinon les camarades trop petits ou trop vieux pour être mobilisés, les parents, les vicaires souvent séparés de leur œuvre, mais attentifs à encourager, à consoler, à aider, comme on le peut faire de loin, la famille dispersée parmi les régiments?

Je connais une paroisse rurale, en cela pareille à beaucoup d'autres, où le vicaire n'était pas riche, et dépensait, pour les enfants

et les jeunes gens de son patronage, bien plus qu'il ne recevait de la caisse diocésaine. Car il faut acheter des échasses, des agrès de gymnastique, des boules, des quilles; organiser des promenades et emporter le goûter; louer des costumes pour les pièces de théâtre; entretenir la bibliothèque, et subvenir à mille détresses que l'habitude du revoir et bientôt l'amitié amènent aux confidences. L'abbé avait plus de quarante ans; il n'avait pas fait de service militaire; il était myope extrêmement : c'est dire que les premières levées d'hommes le laissèrent à son poste, et qu'il vit partir ses premiers enfants, les grands. Depuis un peu de temps, il a lui-même quitté le village : eh bien! sous les drapeaux, il reste le directeur et l'ami des jeunes soldats de X..., auxquels il envoie, chaque mois, un petit mandat de 1 franc, — tout ce qu'on peut faire, — un bout de lettre, et une feuille imprimée, large comme les deux mains, sur laquelle sont marquées les nouvelles des camarades, celles de la paroisse, et quelques réflexions et exhortations pour le temps de la guerre. Cela est d'un grand réconfort, plus grand que vous ne

pensez peut-être. Et c'est ce que je voudrais montrer.

Je voudrais que plusieurs de ceux qui connaissent peu la vie catholique, séparés d'elle par l'éducation, les préjugés, les ignorances, le fracas du monde et la poussière du jour, pussent apercevoir ce qu'il y a de magnifique dans ces pauvres petites œuvres de la ville et de la campagne, et quel service elles rendent en ce moment à la France tout entière.

Prenez un modeste patronage de campagne, et voyez comment il est composé. Tout le monde, je veux dire tout le petit monde des enfants peut venir dans ce jardin du presbytère, dans cette maison transformée, à laquelle un pré sans récolte de foin est attenant; ou dans cette autre qui a été bâtie, tout exprès pour le peuple, par quelque riche intelligent et dédaigné. Les formalités d'entrée sont nulles. Vous venez? Tant mieux; allez jouer aux barres. Les fils des artisans et des commerçants du bourg se rencontrent là avec les fils des fermiers, deux éléments assez dissemblables, assez difficiles à bien accorder l'un avec l'autre, mais qui finissent par s'entendre.

On joue, on plaisante, on parle haut, on s'exerce au tir de la carabine; les aînés boivent un coup de vin ou de cidre. A la tombée du jour, la famille est reconstituée, père, mère, enfants, dans la maison du bourg, ou dans les fermes éparpillées, et distantes l'une de l'autre de la portée de la voix, jusqu'au bout de la paroisse.

Cinq ans, huit ans, dix ans se passent. Les jeunes gens ont grandi. Un bon nombre ont été préservés de l'ivrognerie et de la débauche : et c'est déjà un grand bien, je ne dis pas seulement pour eux, mais pour la France. Elle ne s'est pas assez défendue contre la corruption, et dix mille patronages de plus, dans les années encore voisines de nous, lui eussent été plus précieux qu'une récolte abondante, ou qu'une colonie nouvelle augmentant son empire. Mais il y a un autre bien qui dépasse celui-là. Ces jeunes gens ne resteront pas tous où ils sont ni ce qu'ils sont. Plusieurs, après le service militaire, émigreront dans les villes. Un plus grand nombre oublieront à peu près, ou même tout à fait, le peu de religion qu'ils auront appris. Ces réunions du passé

plus ou moins lointain, où l'on causait avec le vicaire; ces offices auxquels on assistait; ces camarades qu'on n'a pas revus; et plus d'un sentiment, et plus d'une pensée qu'on avait en ce temps-là : tout cela semblera effacé. Mais vienne une grande douleur; vienne la guerre qui est faite de tant de douleurs assemblées, et tous ils se souviendront. Devant l'épreuve ils ne se révolteront pas : ils se réveilleront de la vie ordinaire, et seront prêts. L'explication religieuse de la souffrance leur apparaîtra de nouveau telle qu'elle est : mystérieuse, raisonnable et tendre. Ils seront transfigurés, — non pas eux seulement, car je ne limite pas à eux seuls la compréhension de l'épreuve, — mais eux surtout, eux presque nécessairement. Toutes les puissances de l'âme seront immensifiées, et la patrie profitera de cette acceptation réfléchie de la discipline et de la mort possible.

J'admirais, ces jours derniers, la beauté du langage qu'on peut tenir à ces jeunes hommes. J'avais reçu, parmi d'autres journaux et brochures, un exemplaire d'un Bulletin de patronage, d'un des plus anciens patronages de

France, fondé à Angers sous le vocable de Notre-Dame-des-Champs. Beaucoup d'hommes qui furent les pupilles et qui demeurent les sociétaires de l'œuvre combattent pour la France; beaucoup d'autres sont morts, dans ces régiments de l'Ouest, que les Allemands connaissent bien, pour les avoir vus de près, et souvent; des jeunes attendent l'heure de partir. Le Bulletin était donc plein de noms propres, de nouvelles des soldats, de citations à l'ordre du jour, de souhaits et de plaisanteries, et de lignes plus courtes, fréquentes comme un refrain, mêlées à toute cette vie, et qui se terminaient de même : « Mort au champ d'honneur ». A la première page était une lettre du directeur, adressée à son petit peuple dans l'épreuve, et il m'apparaissait qu'elle faisait grand honneur à celui qui l'avait écrite, et à ceux qui étaient jugés dignes de la comprendre. Et je songeais que, sans doute, elle s'adressait à des hommes et à des jeunes gens nés et élevés dans une ville, mais que le même langage serait entendu des enfants du moindre groupe ouvrier ou rural : car la doctrine est une et les moindres ont leur part.

Que disait ce directeur? Il devait être absent, si j'ai bien compris et sans doute aux armées, lui aussi. Et il disait : « Nos mérites ne se mesurent ni aux talents, ni aux succès, mais aux efforts et aux sacrifices... Il y a des crises d'où on sort un lâche ou un héros, un réprouvé ou un saint. Lorsque la volonté triomphe de l'épreuve, la présence de Dieu se fait plus intime ou plus agissante, et l'âme est couronnée d'une dignité nouvelle... Mais sommes-nous prêts? Je ne parle pas seulement de la grande revue finale. Sommes-nous prêts à la visite de Dieu dans la douleur, celle du labeur professionnel, celle du foyer ou de la vie des camps?... Le service de Dieu comprend le service de la famille et celui de la Patrie. La France pourra donc compter sur nous, si chaque jour nous nous entraînons à sacrifier à Dieu nos volontés. Mais, en toute sincérité, que valons-nous? Pensons-nous à préparer nos âmes, pour qu'elles soient fortes, à assouplir nos volontés pour que la répugnance ne les paralyse pas?... Sommes-nous des hommes résignés, qui se contentent de ne pas reculer, ou bien des braves, prêts à marcher de l'avant,

à s'offrir aux sacrifices? Combien je voudrais que la vie à la société fût une école du sacrifice!... Je vous parle un langage austère, mais vous êtes assez courageux pour le comprendre, et vous savez du reste que la fermeté n'exclut pas la joie. Dans tout ce que j'ai dit, rien ne peut contredire la gaieté de votre jeunesse. Restons joyeux en devenant forts... » Paroles pleines de sens, qui supposent une éducation chez ceux qui les reçoivent, et auxquelles semble répondre, comme un écho parfait où résonne chaque syllabe, ce passage d'une lettre d'un jeune homme, sociétaire de l'œuvre, séminariste parti pour les tranchées, et qui écrit à son père : « Le champ de bataille n'interrompra pas mon séminaire; il en sera la continuation, et ce sera tout à la fois la pratique de mon christianisme et sa méditation. »

Comment des jeunes gens élevés de la sorte ne seraient-ils pas de merveilleux soldats? Et ces patronages, trop souvent incompris ou combattus dans le passé, comment ne pas voir aujourd'hui, à l'heure du danger, qu'ils étaient et qu'ils sont des œuvres d'utilité nationale? Je dis ces choses parce que la justice veut qu'elles

soient dites, et que les honnêtes gens de toute opinion politique peuvent juger, en ce moment, plus d'un procès que de mauvaises plaidoiries avaient pu embrouiller, mais que la comparution personnelle a rendus clairs et éclatants.

J'ai connu toute ma vie ces jeunes gens des patronages chrétiens, un peu partout, sur la terre de France. Avec eux j'ai causé, joué aux cartes et aux boules, et fait des promenades, et passé bien des heures. Je ne les aime pas seuls dans la jeunesse française, il s'en faut, et j'ai d'autres raisons d'aimer leurs compagnons qui furent moins protégés. Mais j'aime ces jeunes gens de patronage, parce que, tout petits, quand je les rencontrais, ils me disaient bonjour, l'œil brillant et droit, et vite détourné vers le jeu.

Je les aime, parce qu'ils ont, à cet âge même, et quand les lâchetés se préparent et s'annoncent, résisté aux moqueries et quelquefois aux taloches, et fait preuve de fidélité.

Je les aime parce qu'on a pu les appeler, avec une nuance d'absurde dédain, « le bon jeune homme », mais qu'en réalité, lorsqu'on les nommait ainsi, ils étaient déjà des hommes,

et de l'espèce haute et rare, de ceux qui sont capables de se commander eux-mêmes.

Je les aime, parce qu'ils ont un cœur prompt, sensible au moindre mot, et une politesse populaire, exacte et délicate.

Je les aime, parce qu'il n'ont rien ajouté, dans leur droite jeunesse, aux misères de la France, et qu'ils sont aujourd'hui parmi ses très bons soldats.

Je les aime, à cause de la parcelle de vérité éternelle confiée à leur faiblesse comme elle l'est à la nôtre, et qui ajoute encore à nos fraternités.

DISCOURS
AUX PUBLICISTES CHRÉTIENS

8 Juin 1915.

J'ai présidé dimanche dernier l'assemblée générale des Publicistes chrétiens et, à cette occasion, j'ai prononcé le discours suivant :

« Nous sommes entre écrivains : si nous parlions en toute simplicité, voulez-vous? Ce serait du temps de gagné pour vous, pour moi, et de la clarté, et peut-être de l'agrément.

» Vous êtes venus chercher, pour présider la *Corporation des Publicistes chrétiens*, un homme qui se trouvait déjà lourdement chargé de travail et de tracas, d'années, et quand même de projets. Comment ai-je accepté cette

charge nouvelle, si honorable qu'elle soit? J'ai été touché de votre sympathie, et c'est d'elle, avant toute chose, que je vous remercie.

» Je succède à deux hommes qui furent, à des degrés divers, les créateurs de votre œuvre, le premier l'ayant fondée, le second lui ayant permis de vivre, tous deux l'ayant beaucoup aimée. Le premier s'appelait Quatresolz de Marolles : vieux nom par soi seul blasonné, que portait bien ce mince gentilhomme, qui avait l'âme apparente dans le sourire sans illusion, et dans les yeux pleins d'amitié, des yeux que la prière habituelle, m'a-t-il semblé, comme une eau pure, rendait plus clairs. Il a fondé cette corporation en esprit de foi, et cette marque doit demeurer à jamais la nôtre.

» Après lui vint M. Victor Taunay, il faut dire aujourd'hui le capitaine du génie Taunay, qui collabore en ce moment à la défense du camp retranché de Paris, homme énergique, dont la fidélité et l'expérience furent précieuses pour la sauvegarde de vos traditions et l'accroissement de votre fortune professionnelle. C'est grâce à lui et à notre cher Joseph Mollet, que le *Syndicat des Journalistes français* a eu sa

part, il y a quelques années, dans les fonds de la Loterie de la Presse, et que vous avez pu établir votre caisse des retraites, si nécessaire aux volontaires de cette profession qui n'enrichit pas les honnêtes gens... du moins jusqu'à présent.

» De même que je vous ai prévenus que je serais tout simple dans mes paroles, je vous demande la permission de ne pas abonder en compliments et bienvenues. Je pourrais citer parmi vous beaucoup d'hommes très notables, en les remerciant du concours qu'ils ont apporté soit au *Syndicat des Journalistes*, soit au *Syndicat des Ecrivains français*, double institution que relie, d'un lien tout spirituel, la *Corporation des Publicistes chrétiens*. Je ne le ferai pas. Nous avons d'autres besognes, et la grande politesse, et la vraie amitié, consiste à dire aux gens comment ils doivent servir.

» Cependant, je ne puis omettre de prononcer trois noms, parce qu'ils sont pour nous des symboles.

» Je dois saluer le R. P. Janvier, le grand conférencier de Notre-Dame, en qui sont accordées l'éloquence et la doctrine, et plus encore, puisqu'il veut bien être l'aumônier de la Corpo-

ration, assister à nos réunions, nous parler comme à des amis, et toujours des questions mêmes qui sollicitent le plus notre esprit, et que, par là, il accomplit un des préceptes qu'il étudie : la Charité; je dois saluer M. l'abbé Collin, ancien directeur du *Lorrain* de Metz, un de ceux qui ont combattu pour la France, longtemps avant que la guerre ne fût déclarée, un de ceux qui ont conservé nôtre la terre où nous rentrerons; et vous enfin, mon cher Bourget, qui avez été élu, hier soir, à l'unanimité, président de notre syndicat des écrivains, et qui lui apportez, avec votre nom glorieux, le conseil et l'appui d'un des esprits les plus solides, les plus universels et les plus braves de notre temps.

» Messieurs, il faut que cette journée soit la première d'une période de grand accroissement pour les deux syndicats, et que les jeunes écrivains catholiques qui se battent aujourd'hui pour la chère France, dans les tranchées, sur nos vaisseaux et jusque sur les rivages de l'Empire turc, puissent venir à nous, en grand nombre. Tous ne savent pas qu'ils trouveront ici des groupements professionnels importants,

déjà anciens, ayant leur organisation, leurs caisses corporatives, et cette force, précieuse et joyeuse, qu'est l'unité de la foi. Ils auront appris, là-bas, la nécessité de la discipline ; ils viendront, ayant compris que tout ne sera pas fini avec la guerre, qu'il y aura des fautes à empêcher, des malheurs à prévenir, une France nouvelle à préparer, de vieilles discordes à laisser mourir de faim, et qui seront les dernières victimes de la guerre, les seules non regrettées. Il suffit de s'être occupé, même un peu, de la propagande française en pays neutre, pour comprendre le mal immense que la politique anti-religieuse a fait à la France, non seulement chez nous, et nous le savions bien, mais parmi les nations, et parmi celles-là même qui ne sont pas catholiques. Tous, avec fermeté, avec générosité aussi, nous travaillerons pour la grande paix intérieure.

» Nous demanderons qu'il n'y ait plus de Français malheureux par la faute d'autres Français ; que les forces du pays, toutes ensemble, soient employées à réparer les ruines, à soulager les misères, à faire une merveilleuse patrie pour nos enfants. Nous dirons, et les

jeunes, revenus de la frontière, diront avec nous, que tant d'hommes ne sont pas morts pour nous rendre une patrie qui continuerait d'être affaiblie par ses divisions, partagée en oppresseurs et en opprimés. Et croyez bien que nous serons soutenus par des alliés, nous aussi, pour la liberté.

» Pensez à ces lendemains, ne vous en effrayez pas. Non seulement nous aurons pour nous la justice de notre cause et les alliés qu'elle nous amènera, mais les hommes ne sont guère les maîtres dans de tels bouleversements, et ceux que vous pourriez redouter n'ont qu'une puissance bien subordonnée. A quoi? A des hasards qui sont la Providence. Le monde entier sait, de science très sûre, que la carte de l'Europe sera toute remaniée après la guerre, pourquoi penseriez-vous que la carte intérieure, celle des partis et des programmes, ne sera pas modifiée? Elle le sera profondément. Et déjà les signes de changement ne manquent point autour des vieilles coteries, comme on voit le printemps fleurir autour des bornes.

» Ne cessez pas de faire appel à l'équité, à la bonne foi, au sentiment de la justice. Traitez

ceux que nous avons eus pour adversaires comme des hommes de qui on peut attendre ce qu'ils n'ont pas donné. Combien de ceux qui avaient parlé contre la patrie se sont fait tuer pour elle! Les épreuves communes sont de grandes guérisseuses aussi. Il y aura des âmes nobles, qui n'avaient pas compris, avant la guerre, que nous pouvions les aider et que nous pouvions nous aimer.

» Ne vous fiez pas aux petites habiletés. Elles compromettent sans rien obtenir. Elles sont indignes de la grandeur de notre temps et de celle de notre cause. D'ailleurs, vous ne vaincriez jamais l'impiété, même si vous le vouliez, en hâblerie et finasserie. Affirmez notre foi, en même temps que notre bonne volonté. Ne craignez pas d'aller jusqu'au surnaturel, sans insister, mais sans fléchir. Je crois que la peur de passer pour dévots nous a fait bien du mal. Nous le sommes, dans cette corporation. Il faut le dire, sans sermonner, parce que nous ne devons pas cacher notre recours, et la force qui fait la faiblesse invincible.

» Et puis travaillons, aujourd'hui dans la peine, et demain dans la joie. »

L'ESPRIT DE FERMETÉ

11 Juillet 1915.

J'ai dit ici, tout récemment, le grand service que les patronages catholiques ont rendu à la France, en préparant des hommes habitués aux sports et, ce qui est mieux, au devoir. Beaucoup de soldats m'ont écrit, de la tranchée, pour me remercier d'avoir rendu justice au « patro », comme disent plusieurs, ou au « pat' », comme disent les enfants de Paris. En vérité, je n'ai pas eu l'intention surtout leur plaire, mais de montrer, aux esprits de bonne foi, une institution populaire longtemps méconnue et suspectée par les pouvoirs publics, et qui, au jour de l'épreuve nationale,

apparaît dans ses fils comme une magnifique pépinière de Français patriotes, disciplinés et débrouillards. Il importe que toutes les sources d'énergie soient signalées et reconnues. Nous devrons puiser à chacune d'elles, lorsque la guerre sera finie, et qu'il faudra refaire le pays. En ce temps-là, que Dieu fera prochain, je l'espère, les hommes et les groupements d'hommes seront considérés d'après le rôle qu'ils auront eu et le dévouement dont ils auront fait preuve dans le danger. C'est pourquoi les enfants des « patros », les vieux et les jeunes, peuvent être fiers, et c'est pourquoi les petits vicaires, revenus des tranchées et des postes de secours, ne seront plus insultés sans être défendus par quelqu'un du village ou de la rue : « Eh ! dis-donc, toi ? Où étais-tu quand celui-ci se battait avec nous, et portait nos blessés sur l'épaule ? Assez causé ! File ! »

Je n'ai pas tout dit sur ce grand sujet, et je me souviens d'avoir à peine indiqué un des traits les plus heureux de ces groupements d'âmes jeunes et venues de partout autour du Crucifix. Les enfants n'y trouvent pas seulement des camarades, et un directeur qui est le

plus souvent un prêtre, quelquefois un laïc dévoué : non, dans tous les grands patronages, à Paris et en province, ils rencontrent un certain nombre de jeunes hommes et d'hommes mûrs, les uns sortis du patronage et devenus ses conseillers naturels, les autres attirés du dehors, étudiants, avocats, médecins, employés de banque ou d'industrie, artistes, qu'un mouvement de sympathie, la douleur de deviner les haines imméritées, et par-dessus tout l'idée d'apostolat amènent vers ce jeune peuple inconnu. Ah! quelles amitiés se forment là, entre ceux qui s'ignoraient la veille les uns les autres, que de préventions tombent, et comme la fraternité cesse vite d'être un discours, pour devenir une joie intime, difficile à acquérir, difficile à conserver, mais précieuse et qui rend acceptable même un long sacrifice ! Un enfant de faubourg n'a pas joué une heure avec un de ces riches, ou de ces prétendus riches, que déjà la défiance, avec la phraséologie qui l'exprime (exploiteurs, ennemis du peuple, luttes de classes, etc.), lui paraît singulière; le deuxième dimanche, elle lui paraît ridicule; un peu plus tard, elle lui paraît criminelle. De

son côté, cet étudiant ou cet employé, qui s'est promis de diminuer la souffrance, l'ignorance et la haine, et, je dirais volontiers d'amener le monde au royaume de Dieu, découvre chez ses amis pauvres des cœurs bien aisés à gagner avec de la noblesse, une intelligence souvent vive, un goût de la justice, un élan vers l'idée généreuse, toute une humanité française, et des difficultés de famille et de travail, et des vertus, et des lacunes, et des luttes, et un sentiment de solitude, parfois à faire pleurer. Il devient un ami, une sorte de frère aîné, qui a le droit d'avertir, et de reprendre, et qu'on écoute parce qu'on le voit vivre et parce qu'on l'aime.

Je viens de lire une lettre, adressée par un de ces jeunes conseillers ou confrères de patronages, comme vous voudrez, aux « petits » du patronage des Malmaisons, et j'en suis tout pénétré, à cause de la beauté et de la fermeté de la lettre, et aussi à cause de la destinée qui a consacré ces deux pages. Celui qui les a écrites, André Bognier, est mort pour la patrie, le 25 avril.

C'était un riche, et un riche admirable, — le nombre de ceux-ci est bien plus grand qu'on

ne veut le dire. Orphelin avant même l'adolescence, puis légalement émancipé à dix-huit ans, maître de sa fortune, à l'âge où l'on dépense pour soi, lui, il donnait aux pauvres. Il faisait mieux : il les recherchait, il les aimait et les soutenait de cet encouragement et de cet exemple dont, bien plus que d'argent, ils ont besoin. Car la plus grande pauvreté est de ne pas savoir vivre. Ce grand jeune homme aux yeux bleus, rougissant vite aux battements de son cœur, aisément triste, aisément gai, épris de tous les arts, voyageur enthousiaste et songeur, avait, sous l'apparente mobilité de la jeunesse, une foi solide, directrice et nourrie. Comment fut-il amené à s'occuper du patronage de cette paroisse de Saint-Hippolyte, l'une des plus pauvres et, par conséquent, l'une des plus attachantes de Paris? Je l'ignore. Il y passa bien des heures; il y devint promptement un homme. En 1913, il s'engageait. La guerre le trouva caporal. Blessé au cours de la retraite sur la Marne, puis, dès octobre, revenu au corps, nommé aspirant, il ne cessa de combattre aux endroits les plus périlleux. Le 25 avril, étant allé reconnaître, avant d'engager

ses hommes, une tranchée ennemie, il fut frappé mortellement. Le matin même de sa mort, il recevait son brevet de sous-lieutenant. Voilà l'histoire de son rapide passage, que résume cette belle citation à l'ordre du jour de l'armée : « André Bognier, sous-lieutenant au 72e d'infanterie : a montré dans toutes les circonstances dangereuses une force de caractère et une bravoure à toute épreuve. Alors que le commandant de la compagnie venait d'être tué, est allé, seul, faire une reconnaissance d'une tranchée occupée par l'ennemi, avant d'engager le peloton qu'il avait sous ses ordres. A été tué. »

Et voici, maintenant, la lettre, l'espèce de testament que, deux jours avant de mourir, il adressait aux apprentis de l'École de mécanique du patronage, à ceux dont il avait conquis l'affection et, autant que cela se peut, pris les âmes en charge.

J'emprunte le texte à un journal tout local, qui porte en manchette : « Abonnement *minimum* un franc par an » et qui s'appelle l'*Ami des Malmaisons* :

Retour des Éparges, 23 avril 1915.

« Il est donc vrai, jeunes gens mes chers amis, — puisque le journal de Saint-Hippolyte s'en plaint si fort, — que vous êtes légers et négligents, et que les événements qui pèsent sur le monde ne vous troublent pas?

» Je n'en suis pas surpris : ceux qui se battent sont parfois étonnés d'être au feu depuis si longtemps ; il est normal que les mois ne vous semblent pas plus longs qu'à eux-mêmes et que la guerre soit, pour vous qui ne la faites pas, un état de choses auquel on s'habitue et qu'on supporte aisément... Et puis les illustrés sont pour beaucoup dans votre insouciance; vous en parcourez des piles tous les jours; ils vous représentent la guerre comme la « petite guerre ». Le « poilu dans sa tranchée » n'est pas très différent, sur les images, d'un « copain » en promenade, le dimanche, à Nogent...

» Eh bien ! croyez-m'en, ce n'est pas tout à fait ça, ce n'est même pas ça du tout. La guerre est dure, âpre, souvent horrible. C'est ce qu'il

faut que vous sachiez... et pourquoi elle continue.

» En somme, nous avons fait notre devoir, et nous sommes vainqueurs. Les Allemands ont envahi le Nord de la France, c'est vrai; mais ils ont été refoulés à la Marne; Paris leur a échappé; ils n'ont pas pris Calais; leurs efforts sur l'Yser sont de gros échecs. Et, depuis deux mois nous marquons des points : dans le Nord, en Champagne, en Meuse, ils encaissent sans répondre.

» Alors, pourquoi ne pas cesser la guerre? Pourquoi vouloir affirmer notre offensive? Pourquoi tendre vers les résultats décisifs si lointains peut-être, et qui seront si coûteux? Pourquoi de nouveaux sacrifices, ou mieux : pour qui?

» Eh bien! jeunes gens, c'est pour vous que nous luttons. Lorsqu'un homme s'écroule à mon côté, je ne salue plus seulement en lui un défenseur de la Patrie, mais un sacrifié pour les enfants de France. Je répète que nous avons fait notre devoir. Pères de famille ou jeunes hommes nous ne voulons pas que d'ici vingt ans la puissance allemande renouvelée et

maniée par une main plus habile vous humilie sous sa botte, et vous écrase sous sa ferraille.

» C'est pour vous que nous vivons au milieu de cadavres, dans une atmosphère empestée; pour vous que nous creusons la terre et que nous veillons jour et nuit, pour vous que nous avons soif, pour vous que meurent nos vieux et nos meilleurs camarades, et que, peut-être, nous allons mourir.

» Que nous devez-vous en retour? Est-ce un banal devoir de reconnaissance? Est-ce un merci que beaucoup n'entendront jamais? Non! vous nous devez un pays meilleur que celui que nous avons laissé; vous nous devez votre vie de travailleurs, d'honnêtes gens et de chrétiens.

» Nous luttons pour que vous ayez la paix, mais non pas cette paix de l'égoïste qui jouit et qui a peur! Sans cela, malheur sur vous!

» Ce n'est ni notre rôle ni notre heure de vous indiquer la voie. Des prêtres sont restés près de vous, Dieu soit loué! pour vous ouvrir l'Évangile, et pour vous le lire. Écoutez donc, et « que celui qui a des oreilles pour entendre, » entende! »

» ANDRÉ BOGNIER. »

Remarquez la fermeté de la leçon. L'homme qui parle ainsi est mû par l'amitié; il veut être utile; la grandeur du sujet, qui est la France même, la conscience de dire la vérité et de ne parler que de ce qu'il voit, le voisinage deviné de la mort, qui affranchit des timidités vaines, lui donnent l'autorité. Il en use sans même l'avoir voulu. Il est ce qu'il doit être, à ce moment de l'histoire de France, et de son histoire, à lui. Il est un des témoins qui peuvent dire impérieusement à des jeunes gens non exposés au feu : « Taisez-vous! La France qui se bat est magnifique! Elle vous sauve! Tâchez de comprendre! »

Cette fermeté-là, nous la retrouverons bientôt ou dans quelques mois, mais nous la retrouverons chez les Français vainqueurs du Boche. Elle est dans la race, comme tant d'autres qualités avariées par la politique intérieure. Elle appartenait à nos pères, qui avaient la réputation de parler vertement quand il en était besoin. Les fils vont s'y remettre. On les entendra penser tout haut, et défendre ce qu'ils aiment. La guerre aura refait leur éducation. Ils auront la fierté des victorieux et, pour avoir

souvent et longtemps bravé la mort, le mépris de petites incommodités de la vie, qui paraissent à d'autres des dangers. Un sacrifice qu'on accepte, c'est du courage qu'on amasse. Ils seront des forts, et nous verrons enfin, dans les villes et les villages, ce qui se faisait trop rare avant la guerre, ce qui est l'honneur d'un pays, la promesse de son avenir, la condition de toute liberté : des hommes qui n'ont pas peur des hommes.

LES PERMISSIONNAIRES

22 Juillet 1915.

On les voit, depuis quelques jours, dans les rues de la ville, chef-lieu de département ou chef-lieu d'arrondissement. Dans les bourgs, ils ne se promènent pas, et la campagne immense les égaille et les cache : mais en ville on les voit passer, accompagnés de la femme, qui a fait un brin de toilette, autant qu'on en peut faire avant la fin des hostilités, et qui est contente, et qui regarde de côté, comme au temps des fiançailles. C'est une joie tendre, mêlée de fierté, et dont on sait bien que les voisins et même les passants prennent leur petite part. Comment voulez-vous qu'ils ne soient pas

reconnus, ceux qui reviennent de la tranchée? « Ils ont l'air du front, monsieur », me disait une maman qui suivait, traînant la jambe, son fils médaillé et hardi. Souvent des sœurs, des frères tout jeunes, des amis, font escorte à ce Français qui était cultivateur, il y a un an, ou employé, ou commerçant, qui revient homme de guerre, qui a défendu la France, couru de grands dangers, souffert, et dont la conversation est pleine de choses nouvelles. A eux cinq ou six ils barrent la chaussée, et les plus petits, qui sont aux deux ailes, quand ils veulent parler et interroger le soldat, se penchent en avant et se font une voix pointue. Dans les boutiques bien achalandées, chez l'épicier, le boucher, le boulanger, il se forme des groupes animés et de peu de durée.

— Il est donc revenu, vot' gendre, madame Clérambourg?

— Pour quatre jours, sans compter la navette. Il est arrivé ce matin.

— Doit-elle être contente, la pauv' petit' dame!

— Et lui, donc! Et puis, un homme qui a bonne mine, vous savez! Il n'a maigri que de

ce qu'il fallait; il est bronzé comme un vieux cuir; il parle de la guerre comme s'il n'avait jamais fait que ça. Et un moral, madame Lambert! Une confiance! Moi, je l'ai toujours dit, que ces hommes-là gagneraient la victoire. On l'a nommé adjudant pour les coups qu'il a reçus : mais ça n'est pas à dire qu'il n'en ait pas donné!

— Sans doute, madame; et moi je dis que ces sortes de gens-là sont bons à entendre.

Elle dit bien madame Lambert : ils sont bons à entendre. Pour cette raison, et sans parler de plusieurs autres qui sont excellentes, le commandement a sagement fait en permettant aux combattants de revoir la femme, la maison, la famille, et le voisinage qui, lui aussi, a besoin d'eux. De divers côtés, je tiens la preuve que ces visites sont, pour tout le monde, réconfortantes. Certains craignaient le contraire. D'autres, parmi les plus intéressés, maris ou femmes, redoutaient l'épreuve de la seconde séparation. Quand on a eu le courage de laisser son mari partir pour la guerre, on peut l'avoir encore, mais la douleur de la séparation nouvelle n'efface-t-elle pas toute la joie d'un moment?

J'ai rencontré, dans un train de l'Est, une petite femme qui racontait à sa voisine, d'âge moyen, maternelle et attendrie, l'équipée qu'elle avait faite.

— Je reviens du front, moi aussi! J'ai été voir mon mari!

— Mais, madame, répondit la voisine, intéressée et effarouchée par les manquements à la légalité, ça ne se peut pas! Il y a les ordres les plus sévères. J'ai vu, à la gare de Châlons, plus de vingt jeunes femmes interrogées, et obligées de faire demi-tour, et de rentrer à Paris. Vous aviez donc une autorisation?

— Pas la plus petite. Mais j'avais une supériorité sur ces dames : je ne savais pas que c'était si difficile de retrouver son militaire. J'étais partie, pour le point le plus rapproché du village détruit où Jules habitait une cave, et n'avais emporté qu'un permis du commissaire de police de mon quartier de Paris. Car je suis de Paris.

— Ça se voit bien : Madame a un très joli chapeau. Elle a aussi une manière de dire... Mais ça ne suffit pas.

— Je l'ai compris. La guerre, c'est terrible.

Un peu avant la gare de Z... où je devais m'arrêter, je commençais à m'inquiéter de mon personnage, et la preuve c'est que je ne disais plus rien. Une vieille dame, qui m'avait regardée plusieurs fois avec une espèce d'indulgence de grand'mère, me demanda : « Vous allez voir votre mari, ma petite dame, il n'y a pas de doute ; mais avez-vous de la parenté à Z..., une amie, quelqu'un qui réponde de vous? Non? Alors je serai votre tante, Madame Demiremont (je ne sais pas si elle coupait son nom, je ne l'ai pas vu écrit) ; n'oubliez pas l'adresse : 17, rue du Tertre-Vert. Vous pourrez l'oublier aussitôt après ; je ne prétends qu'à vous obliger. » Le train s'arrête ; je descends, mon petit paquet à la main, — et j'avais mis du tabac dedans! — un gendarme me fait signe d'aller au bureau militaire, à l'autre bout de la gare. Nous étions trois, mais les deux autres étaient du pays. Quand ce fut mon tour, le lieutenant, qui n'était plus jeune et qui me faisait peur à cause de cela... — Vous aviez tort, ce sont les jeunes, quand ils ne sont pas amoureux, qui ont le scrupule des consignes... — le lieutenant me considéra un court moment, sans

même paraître y prendre plaisir, et me dit : « Vous avez votre domicile à Z...? — Non, monsieur le lieutenant, je n'ai pas cet honneur, j'habite les Batignolles, mais j'ai une tante, une femme excellente, Madame Demiremont, 17, rue du Tertre-Vert. — Bien. Gendarme, ça existe, Demiremont, à Z...? Oui?... Très bien. Et quelle raison avez-vous, madame, d'aller voir votre tante, pendant la guerre? — La même, monsieur le lieutenant, que pendant la paix : songez que c'est une tante à héritage! » Il me considéra, une seconde fois, leva légèrement les épaules, et me laissa passer. Je n'étais pas encore au bout de mes peines. Mais le reste était affaire de finesse et de gentillesse. Un soldat m'a aidé. J'ai prévenu Jules, et je l'ai vu!

Quand la petite dame eut achevé son récit qui n'alla pas sans quelques détails amusants, je me crus autorisé à lui demander :

— Eh bien! madame, puisque vous avez réussi, contre toute espérance, vous pouvez me dire qui a raison, de ceux qui prétendent qu'il vaut mieux ne pas se revoir, ou de ceux qui prétendent le contraire?

— Ah! monsieur, je pleure encore de l'avoir quitté, mais il n'y a pas de doute!

Et, sauf qu'elle ne pleurait point, je crois que l'avis était sincère.

SENTENCE PONTIFICALE

25 Juillet 1915.

Le pape Benoît XV, dans une lettre que le cardinal secrétaire d'État a écrite par son ordre, et adressée au ministre de Belgique près le Saint-Siège, blâme et condamne, ou plutôt déclare expressément qu'il a déjà blâmé et condamné la violation, par l'Allemagne, de la neutralité de la Belgique. Il rappelle l'aveu du chancelier de Bethmann-Hollweg, et l'excuse proposée dans la séance du Reichstag, le 4 août 1914. Le chancelier avait dit : « Nous sommes dans la nécessité, et la nécessité ne connaît point de loi. Nos troupes ont occupé le Luxembourg et ont peut-être déjà foulé le

territoire belge. » Le pape déclare, pour que désormais il ne subsiste aucun doute, qu'il avait précisément en vue cette violation lorsque, dans l'allocution consistoriale du 22 janvier 1915, « il réprouvait hautement toute injustice... pour quelque motif qu'elle pût avoir été commise ».

C'est là un événement considérable, soit par ses conséquences immédiates, soit par celles qu'il produira sans nul doute, lorsque les puissances traiteront de la paix et des réparations nécessaires.

C'est une réponse aux calomniateurs qui auraient voulu faire croire que le pape demeurait indifférent et neutre devant l'injustice, et qu'il hésitait à réprouver les abus de la force érigés par l'Allemagne en doctrine d'État.

C'est aussi un fait magnifiquement isolé. Car, comme l'a dit le président de l'Institut de philosophie de Louvain, Mgr Deploige : « Citez-moi le chef d'État neutre qui ait osé protester contre ces doctrines ? »

Benoit XV l'a fait, selon la tradition de ses prédécesseurs, et, s'il l'a fait explicitement dans la lettre que je viens de citer, la condamnation

implicite et certaine n'en a pas moins été formulée six mois plus tôt, et dès qu'il a jugé que les autres excuses invoquées par la diplomatie allemande n'étaient que des sophismes comme celle-là, ou que des apparences sans réalité. Le coupable, c'est-à-dire l'Allemagne, ne s'y est pas trompé un seul instant, ainsi que je l'ai fait observer, ici même, dans un article daté de Rome. Tout de suite elle a protesté, vivement et inutilement, par ses ambassadeurs auprès du Souverain Pontife, et il est certain que la sentence renouvelée et solennelle, quand elle sera connue en Allemagne, troublera toutes les consciences que le *Deutschland über alles* n'a pas éteintes. Jusqu'à présent, l'agresseur sauvage de la Belgique avait pu dissimuler, n'étant pas nommé : il ne le peut plus. Le doute sur l'existence de la condamnation n'était pas très intelligent : il est désormais impossible.

Ainsi, le premier acte de guerre de l'Allemagne, son premier pas, son premier crime, est condamné. D'autres le seront. Il y a plus. La sympathie de Benoît XV pour la France est certaine, déclarée, prouvée abondamment. Tous ceux qui l'ont connu, lorsque, sous le Ponti-

ficat de Léon XIII, il était mêlé aux affaires politiques, se souviennent de la bienveillance que témoignait aux Français, et du goût qu'exprimait librement, pour l'histoire et la civilisation de la France, le collaborateur du cardinal Rampolla. Depuis qu'il est devenu pape, et dans la tourmente où nous vivons, il n'a cessé de montrer par ses paroles, — celles qu'il a dites, — et par ses libéralités, la grande part qu'il prend aux souffrances que la guerre a causées chez nous. Il y a quelques semaines, il envoyait un don magnifique, lui pauvre cependant, au *Secours National*. Peu après, une aumône modeste, mais accompagnée des plus affectueuses paroles, était remise en son nom à l'évêque de Versailles, qui a fondé une œuvre pour venir en aide aux soldats et aux familles des soldats mobilisés. Plus récemment encore, le pape faisait remettre cinq mille francs à l'œuvre fondée pour venir en aide aux églises dévastées.

Les hommes que je connais le mieux, que j'estime pour leur esprit sûr et désintéressé, ont rapporté de Rome, et de leurs entretiens avec le Souverain Pontife, la même impression,

la même certitude que j'ai eue moi-même, le 20 mars dernier, lorsque j'ai eu l'honneur d'être reçu par Benoît XV. Un de mes amis a pu s'entretenir longuement avec le pape, dans deux audiences, à quelques semaines d'intervalle; un autre habite Rome et le voit fréquemment; un autre l'a vu voilà quelques jours à peine : tous m'ont redit les paroles les plus consolantes, les plus nettes, les plus semblables à celles que j'ai entendues, et qui montrent chez le pape non seulement la pitié pour les douleurs imposées à la France, mais l'intelligence de la mission de la France, le désir de prouver par des actes qu'il a gardé pour la France la prédilection traditionnelle des papes, et d'augmenter, dès qu'elle le souhaitera, les prérogatives qu'elle a tenues jadis de leur confiance. Il semble, lorsqu'on cause avec le Souverain Pontife, que les erreurs d'un passé récent n'ont pu diminuer l'affection que nous avions méritée au cours de notre histoire. M. Fernand Laudet le constatait, dans le récit d'une visite qui date de quelques jours, et d'où il rapportait des réponses d'un tour heureux, comme celle-ci : « J'aime la France catholique sans

doute, mais je dis plus : j'aime la France tout court. »

Il est permis, je crois, sans audace et sans irrespect, d'affirmer que la sympathie du pape pour la France, dans ce bouleversement et cet inconnu des destinées, est fondée sur d'autres raisons encore que l'affinité de l'esprit et que le mouvement d'un cœur tout noble. Le devoir de rester en relations avec les catholiques de toutes les nations belligérantes, la volonté de ménager le plus possible les catholiques aveuglés ou contraints d'Allemagne ou d'Autriche, n'ont pu empêcher le pape de juger le caractère de cette guerre formidable, son objet secret et lointain, le danger que ferait courir au monde le triomphe du pangermanisme. Ici, je ne fais plus que supposer, mais d'après les plus grandes vraisemblances et non selon mon seul désir. Comment s'imaginer qu'un pape instruit, qu'un pape politique, qu'un pape italien ignore les conflits du moyen âge, et quels tyrans furent les empereurs germaniques pour l'Italie d'autrefois? Le danger se renouvelle. L'ambition de dominer Rome et par elle le monde n'a pas varié. L'entreprise de domination universelle

qui s'appelait le saint-empire romain, bien qu'il ne fût, comme on l'a dit, ni saint, ni empire, ni romain, a simplement changé de raison sociale et se nomme aujourd'hui l'empire d'Allemagne-Autriche. Ce sont les mêmes instincts qui arment le même sang contre la civilisation chrétienne et d'esprit clair. Un écrivain bien peu favorable à la papauté, l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale*, a dit de ces longues violences contre l'Italie ancienne : « Ces princes tranchaient tout par le glaive... Les Italiens n'obéissaient jamais que malgré eux au sang germanique... Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains, et l'Italie eût été esclave. » Pensez-vous que de tels souvenirs s'effacent? qu'ils ne reviennent pas d'eux-mêmes, quand on voit les intrigues allemandes en Italie, et l'Allemagne déjà établie, comme elle l'était à la veille de la guerre, dans les pays qu'elle voulait envahir?

Le passé ne donne cependant qu'une idée incomplète de la lutte engagée entre dix nations. Il y a dix nations qui se battent, mais il n'y a que deux causes qui se heurtent. On

n'a pas toujours bien défini ce combat sans précédent. Les apparences peuvent tromper. Les devises ne sont pas toutes écrites sur les étendards ; mais un instinct profond avertit la jeunesse qui se sacrifie, qu'elle meurt ou s'expose à la mort pour une idée sublime. Nos soldats, même peu lettrés, disent souvent : « Nous combattons pour la liberté du monde. » Et cela est entièrement vrai. La France a conscience que, dans cette guerre, et malgré ses fautes, et malgré l'incrédulité de plusieurs de ceux qui la conduisent, elle représente et défend avec ses alliés la cause de la chrétienté. Elle se sent enveloppée de traits d'héroïsme tels qu'aucun moment de son histoire n'en a vu de plus nombreux ni de plus beaux ; elle pense qu'elle est très voisine, par sa manière de combattre et de se sacrifier, et par les mots qu'elle retrouve, de ce qu'elle fut à l'époque des croisades. Devant elle, les forces ennemies rappellent aussi, par la cruauté et par la haine du nom chrétien, ce que furent les Sarrasins du moyen âge. Haine secrète, bien entendu, mais certaine, dans toutes les puissances de direction, soit de l'empire d'Allemagne, soit de la poli-

tique autrichienne. On suit la procession du Saint Sacrement, mais on livre son empire à des ministres non catholiques, et ceux-ci l'inféodent à l'Allemagne. Or, celle-ci est toute pénétrée, en même temps que d'orgueil, d'un mépris systématique du droit, et d'un respect sacrilège de la force. Elle n'est plus une nation protestante dans sa politique et dans ses principes : elle est païenne ; elle est le paganisme renaissant et menaçant la civilisation chrétienne. Son droit public, enseigné par ses professeurs, ses hommes d'État, ses écrivains militaires, et suivi par ses généraux à la guerre, est aussi barbare que celui des peuples contre qui Rome a lutté, avant Jésus-Christ.

Ne doutez pas que celui qui régit le monde des âmes n'ait aperçu, avant nous, le sens de cette guerre universelle. Toute l'agitation provoquée par la presse irréligieuse tombera. De nouvelles calomnies seront lancées contre le Souverain Pontife, elles tomberont encore. Pour le présent, retenons ceci : qu'un pape, une fois de plus dans l'histoire, a condamné une grande injustice que pas une puissance humaine n'a réprouvée parce qu'elle n'offen-

sait que le droit. Le pape continuera d'être le pape, et l'Église de prier pour lui, « afin qu'il ne soit pas abandonné aux mains de ses ennemis ». Et il ne le sera pas.

L'IDÉE DE DURÉE

29 Juillet 1915.

Dans le même courrier, je trouve, trois fois exprimé, par trois soldats, le même sentiment.

Le premier soldat a répondu à son officier, qui lui demandait : « Vous avez eu du mal à quitter femme et enfants? — Oui, mon capitaine, mais c'est pour eux que je me bats. »

Le second, blessé, a résumé ses vœux dans une phrase que reproduit le *Bulletin de la Jeunesse catholique* : « Repartir, et faire quelque chose de chic pour la France ».

Le troisième, un enfant de Paris, un apprenti d'hier, écrit à un vieil ami : « Nous

repasserons peut-être un second hiver sous les drapeaux. Ce ne sera pas payer trop cher la paix future et la liberté des générations qui viendront après nous. Je fais d'avance le sacrifice de ma vie pour une France plus belle, et plus grande, et aussi plus chrétienne : elle devra bien ça à Dieu, après la victoire. »

Remarquez-le : ils se battent pour ce qui doit survivre, les enfants, la France, les générations à venir. Ils ont l'idée de la durée.

C'est une de celles qu'il faudra réenseigner, démontrer, remettre en honneur dans les esprits et dans les lois, lorsque la guerre sera finie et que ses leçons seront encore présentes. Elle a été chez nous combattue ou méconnue.

Elle l'a été dans l'enseignement de l'histoire. On peut dire que de l'histoire de leur patrie les enfants du peuple ont été instruits à la manière pauvre. Ils n'ont pu connaître, et l'instinct seulement le leur fait pressentir, la beauté morale très ancienne de notre pays, le rôle de la France dans le monde, l'aide évidente qu'elle a reçue de Dieu en plusieurs occasions, le patient amour avec lequel ses princes ont acquis pièce à pièce le territoire, maintenu

les provinces, unifié les cœurs. Par haine stupide de la religion, des faits immenses comme la conversion de la Gaule, les Croisades, les institutions monastiques du moyen âge, la mission de Jeanne d'Arc, ont été omis ou travestis ; la haine de la royauté en a dénaturé ou supprimé d'autres. Interrogez des enfants : de la plus belle histoire du monde, il est resté dans leur esprit quelques dates, l'horreur de la féodalité, quelques légendes sur la condition ancienne du paysan, et des notions plus étendues, mais toutes politiciennes et commandées par l'intérêt électoral, sur la Révolution et le temps présent.

La faute est beaucoup moins aux instituteurs, qui ont suivi les directions et les conseils, qu'aux inspirateurs successifs de l'enseignement public, hommes de parti plus que de pédagogie. De même les enfants ne savent rien de leur province, de leur ville, de leur bourg. On l'a remarqué en haut lieu ; on l'a déploré. Le défaut de respect et d'amour pour le passé de la France a paru si grand, et si fâcheux, que les principaux harangueurs de l'État se sont mis, depuis plusieurs années, à

célébrer toutes nos gloires, même les royales, même les impériales, et c'est un signe, dans les temps ordinaires, qu'il se pourrait qu'il y eût un certain changement de méthode, et une meilleure justice, après une décade ou deux. Mais la guerre aura abrégé les délais. C'est tout de suite qu'il faut redonner leurs aïeux véritables à ces enfants dont les pères se battent, et souffrent, et parlent en héros. Ils comprendront ce qui doit étonner le plus intelligent parmi eux, comment nous ne sommes jamais seuls dans le bien, mais précédés, entourés, soufflés par d'autres de la même race, qui disent tout bas : « Fais comme nous! » Ils aimeront encore mieux la France, quand ils sauront, au lieu de le deviner, que la France est aimée depuis des siècles. Ils auront des libertés publiques une plus juste idée. Ils auront constaté qu'elles existaient chez nous longtemps avant d'avoir ce nom-là, et qu'il fût peint sur les murs.

L'idée de durée n'a pas été moins attaquée dans la famille et dans les traditions familiales. Elle l'est par le divorce qui est un grand mal et, particulièrement, un grand mal ouvrier.

Elle l'est par les lois qui divisent fatalement l'héritage, et rendent si difficile la conservation des entreprises qui ont réussi, et obligent à remplacer le chef, le créateur de l'industrie ou du commerce, par un directeur de société anonyme. Elle l'est par toutes les influences qui détournent le fils du métier paternel. Influences presque innombrables, où l'orgueil, c'est-à-dire la sottise même, tient la place principale. Je lisais hier dans le bulletin d'une paroisse populaire de Paris, ces remarques très justes : « Voici l'enfant sorti de l'école. Ses parents se préoccupent de le « placer ». Où et comment? Grave résolution d'où dépend l'avenir de toute une vie. Osons le dire : peu de résolutions sont prises plus légèrement que celle-là. L'important pour beaucoup de personnes est d'aboutir rapidement. On suivra les indications d'un parent, d'un ami, d'un fournisseur, de la concierge... L'essentiel est que l'enfant soit « casé » et qu'il « gagne ».

Trop souvent, presque toujours, l'idée de faire continuer le père par le fils sera tout à fait absente de ces délibérations. Je veux bien que l'intérêt de cette continuation soit à peu près

nul pour certaines professions rudimentaires, auxquelles suffisent la force et la santé. Mais les autres, toutes celles qui demandent une habileté, un goût, une sorte d'amour, un peu ou beaucoup d'art, quelle erreur pour l'individu et pour le pays, si c'est toujours une famille nouvelle, un sang nouveau, un esprit sans atmosphère professionnelle qui entre en apprentissage! A chaque génération, un capital d'expérience, d'aptitude physique, de recettes de travail, de compagnonnage et de relations, se trouve perdu. Et pourquoi? Pour que l'enfant aille grossir l'armée des porte-plume, devienne employé de quelque société, habite la ville s'il ne l'habite déjà, et meure avant d'avoir atteint la retraite. Le salaire du travail manuel a beaucoup augmenté en France; les lois qui favorisent la condition matérielle de l'ouvrier sont nombreuses; on peut dire que, relativement au paysan ou à l'employé, l'ouvrier est un privilégié, et l'on sait la grande part que les catholiques ont eue dans la préparation de cette législation, qui n'est incomplète, ou fautive en certains points, que parce qu'ils n'ont pas été entièrement

écoutés. Mais enrichir n'est pas ennoblir. Donner des retraites aux vieux travailleurs manuels n'est pas honorer le travail. Ouvrir des comptes n'est pas l'organiser. Il faut que le maître ouvrier sente l'estime publique pour le métier; il faut qu'il puisse prétendre à des dignités corporatives, et que même il lui soit permis, grâce au suffrage des compagnons et des témoins, de représenter la corporation dans l'État. Alors, le métier ne sera pas seulement le gagne-pain, il sera aussi le gagne-honneur, pour les plus braves et les plus persévérants. La représentation des intérêts relèverait singulièrement chaque métier, et engagerait l'enfant à garder la tradition paternelle. Quel profit pour lui et pour toute la nation!

Il serait aisé de prouver que la continuité n'a que trop manqué à la politique française, et depuis longtemps. Je ne le ferai pas. J'ai voulu simplement attirer, sur cette condition de toute prospérité, individuelle ou nationale, l'attention d'un grand nombre d'hommes qui, en ce moment, réfléchissent au lendemain. Dans un article que publie la *Semaine littéraire*, M. Camille Mauclair dit avec raison que

de grands changements se préparent, et non pas seulement dans la littérature, objet de cet article intitulé : *Prévisions littéraires*. « Il est à croire, dit-il, que les milliers de jeunes hommes, envers lesquels le pays contracte une si belle et une si lourde dette d'honneur, exigeront, au retour, mieux que des galas, des fleurs, des croix et des discours : une France réformée... » Ils cherchent, ils interrogent, ils voient ce qui nous manque. Eh bien! qu'ils songent à cette notion essentielle de la durée, et que, plus tard, lorsque des réformes seront proposées, ils veuillent bien défendre avec préférence, et imposer celles qui fortifieront la famille, le métier, l'entreprise, l'alliance, le souvenir : ce qui n'est pas sans nous, mais ce qui dure plus que nous.

THÉOPHILE BOUCHAUD
VENDÉEN

12 Août 1915.

J'ai reçu communication, par un ami de Vendée, de plusieurs lettres qui honorent grandement la famille de celui qui les a écrites, et le voisinage le plus proche, et l'autre qui va loin et qui est tout le peuple chrétien de la France. Il à été publié de belles lettres assurément, et nombreuses, depuis le commencement de la guerre, qui venaient de pauvres gens, et montraient d'une manière éclatante et délicieuse combien la beauté des âmes est indépendante de l'inégalité des conditions. Mais je ne crois pas avoir lu quelque chose

d'aussi parfait que les lignes que je vais citer.

Elles sont d'un domestique de Vendée, d'un enfant de famille très pauvre, et nos pères n'auraient pas manqué d'ajouter : elles sont d'un ami de Dieu. Je fais comme eux. Il vient de mourir. Il s'appelait Théophile Bouchaud, de la paroisse de Saint-Philbert-de-Bouaine. Tout jeune, et pour soulager les parents qui avaient du mal à vivre, et pour faire l'apprentissage, il avait été gardeur de vaches, petit valet de ferme dans une métairie, et, un peu plus tard, pour quelle raison, je l'ignore, il avait quitté la Vendée et trouvé une place chez un commerçant de Nantes.

Mais à la ville comme à la campagne, ce Vendéen de race pure était un chrétien déclaré, en paroles et en actions, sans peur aucune, prêt à souffrir s'il le fallait, et ne maudissant pas la souffrance, comme les âmes moins instruites, mais la comprenant, et voyant en elle l'épreuve suivie de récompense et la quête éternelle pour la bénédiction. Une des preuves qu'on m'en donne est que Théophile Bouchaud, pendant le temps qu'il servit à Nantes, et quelle que fût la fatigue du jour, ne manqua

jamais à l'usage qu'il avait de veiller toute une nuit, chaque mois, devant le Saint Sacrement. Marié à une femme digne de lui, père de deux enfants, il avait acheté, de ses économies et de celles de sa femme, une maison et quelques hectares de terre au Calvaire de Saint-Philbert-de-Bouaine. Et le rêve était de revenir là, tous ensemble, reprendre le plus beau et le plus libre métier qui soit, celui de la terre, lorsque la guerre fut déclarée.

Théophile Bouchaud s'est battu onze mois. Il a été tué le 3 juillet, près de Bellacourt, dans le Pas-de-Calais. Et vous pensez bien qu'un être d'exception comme lui est mort par charité. Vous ne vous trompez pas. Il était de guet, dans la tranchée ; deux camarades s'avancent vers lui, et, quand ils sont tout près, ils entendent le sifflement d'un obus qui arrive sur la ligne. Il y a, dans la muraille de terre, un petit abri, tout juste pour deux hommes. Bouchaud y pousse ses deux camarades : « Cachez-vous vite, les gars! » Lui, il reste dehors, et l'obus, éclatant à ses pieds, le réduit en miettes.

J'ai là, entre les mains, plusieurs des lettres

qu'a écrites cet homme, qui n'est pas seulement bien mort, mais qui avait bien vécu. Je n'ai pas la plus longue, et je ne la cite que d'après copie.

Au mois de mars, il écrivait à son fils et à sa fille : « J'ai espoir de vous envoyer un livre qui m'a été donné (je suppose, d'après une lettre, que c'est une *Vie de Jeanne d'Arc*). Pour l'instant, il ne vous intéressera guère, mais plus tard, quand vous serez grands, vous verrez là ce que doit être le vrai chrétien, comme on doit faire des sacrifices, même très grands, plutôt que d'engager sa conscience. »

Un peu plus tôt, sa femme lui ayant demandé ce qu'elle devrait faire s'il disparaissait, il répond par ces mots admirables : « Tu me dis que je ne t'ai pas dit mes dernières pensées avant de partir. Mes désirs, pour votre avenir, les voici, que je revienne ou non : que mes enfants soient de parfaits chrétiens; que toute leur vie, ils aient pour but la gloire de Dieu et le salut des âmes; qu'ils dirigent leurs affaires temporelles pour les mettre d'accord avec les premières. Si je dois mourir à la guerre, et que la Providence daigne m'admettre

dans le Ciel, je crois que je serai heureux si je les vois de la sorte. »

Dans une autre occasion, il insiste, il développe sa pensée, il écrit un véritable testament, et il l'adresse à la compagne de sa vie, à celle qui déjà est retournée à Saint-Philbert-de-Bouaine :

« Ma chère Marie,

» C'est à toi de veiller à ce que nos enfants soient plus tard des personnes fortes dans la foi. Ne leur parle pas de leur père de façon qu'ils n'en gardent le souvenir qu'avec des larmes dans les yeux. Fais-leur comprendre, bien qu'ils soient jeunes encore, qu'il y a ici-bas deux causes devant qui tout s'efface : le devoir du chrétien envers son Dieu, et du Français envers sa patrie. C'est pour remplir ce dernier que je suis là, et si un jour je suis obligé de verser mon sang pour la France, c'est comme si je le versais pour Dieu.

» Tu me dis que tu offres tes larmes au bon Dieu. Oh! je ne doute pas qu'elles ne lui soient très agréables; mais il me semble qu'il serait plus content de te voir porter la croix

de séparation, par amour pour Lui, que de te voir la traîner dans les larmes. Sache qu'il est nécessaire d'avoir des croix pour aller dans le paradis.

» Si je meurs à la guerre, qu'en souvenir de leur papa, Marie prenne mon Christ de la bonne mort, et Joseph la médaille des Hommes de France au Sacré-Cœur.

» Aujourd'hui, premier vendredi du mois, je vais me transporter en pensée dans l'église de Bouaine, pour assister à la messe avec vous. Que Joseph et Marie ne s'étonnent pas de ne m'avoir pas vu : je serai caché derrière un pilier. Qu'ils prient : toutes ces prières ne peuvent pas rester sans résultat, et, quand bien même croirait-on tout perdu, il faudrait espérer encore. »

Remarquez, dans cette lettre étonnante, l'ordre, le calme et la plus tendre bonté réunis. Le précepte et le conseil évangéliques sont au cœur de cet homme. Au moment le plus grave de sa vie, loin de sa maison, menacé par la mort, il ne se trouble point ; il ne se trompe ni sur l'essentiel ni sur la perfection ; ni sur le mérite du sacrifice, ni sur le devoir de suppli-

cation, ni sur l'espérance qui doit naître de tant de prières envolées, et qui sera le dernier mot de son testament.

Placez cet homme devant les difficultés quotidiennes du travail, de l'obéissance, de la charité, de la patience : ne voyez-vous pas qu'à plus forte raison, il saura se décider avec une entière sûreté?

Il est une conscience formée et claire, à qui rien n'échappe de ses obligations de chrétien et de ses obligations de Français. Il a étudié son catéchisme et il l'a vécu, et voilà une âme de toute grandeur.

Ce qu'il dit, dans cette page écrite pour sa Marie, surpasse en sagesse, en pouvoir de consolation, en bienfaisance sociale, tout ce qu'il aurait appris, en vingt années, dans les livres qui forment la lecture ordinaire de la majorité des hommes, et encore je suppose qu'il eût été guidé.

Que peut demander un pays pour être victorieux, puis paisible et heureux, si ce n'est des hommes pareils à celui qui vient de nous parler?

Tous ces morts réconcilient les vivants. C'est une des récompenses visibles de leur

sacrifice. Il faut que les entrepreneurs de haines nationales ou locales tiennent compte de ce fait : à l'exception d'eux-mêmes et de leur personnel entraîné, le monde a changé et va changer plus encore. Une foule de Français aperçoivent la nécessité de s'entendre pour se défendre et pour fonder. Dans la tranchée, ils voient clairement que les anciens adversaires, du temps de la paix, sont souvent de bons camarades au temps de la guerre, et bien utiles ; à l'arrière, les plus anciens, qui ne se saluaient pas toujours les uns les autres, réunis aujourd'hui dans les ambulances, les comités, les œuvres de toute sorte, éprouvent, à se rencontrer, une certaine douceur encore mêlée d'étonnement, et ils pensent : « Que la France eût été plus forte, si nous avions travaillé ensemble depuis quarante ans ! Il y a eu de grandes fautes et quelques préjugés. Que la guerre nous en délivre, et qu'entre nous aussi elle établisse la paix ! » Mais la grande cause de l'estime réciproque et de la réconciliation commencée, ce sont les grandes victimes tombées pour la cause commune. Les paroles sont peu de chose, mais l'exemple est

d'un grand pouvoir : il nous attire; il nous émeut; il est vivant à tout jamais.

Aucun être doué de raison et capable de noblesse ne peut refuser son admiration, ni un peu de son amitié à des héros de France, comme ce Théophile Bouchaud et comme tant d'autres qui l'ont précédé dans le sacrifice. Lorsque la paix intérieure sera rétablie, chancelante et menacée pour longtemps, mais rétablie cependant par la volonté des Français éprouvés, nous qui croyons, nous placerons l'unité nationale sous la protection de ces saintes victimes, paysans, domestiques, ouvriers, bourgeois, nobles, prêtres tombés pour chacun de nous, et nous leur dirons :

« Vous qui avez, dans la longue épreuve, estimé des camarades qui ne vous ressemblaient pas en toute chose, mais qui étaient braves et qui aimaient la France, nous ferons comme vous, et avec amitié.

» Vous qui avez été des héros et des saints, et qui avez soulevé l'admiration du monde, soyez les patrons de cette France réconciliée en vous! Veillez sur l'union de la famille, et qu'elle ne meure plus! »

FAMILLES FRANÇAISES

22 Août 1915.

La méconnaissance de la France, par quelques-uns des neutres, vient de trois causes : premièrement de ce que nous avons été vaincus en 1870, et de ce que la victoire, qui remettra beaucoup de justice dans le monde, n'est pas encore un fait accompli ; secondement, de fautes politiques indéniables, que l'étranger considère comme voulues ou acceptées par le pays, tandis qu'elles sont subies par lui ; et, enfin, de ce que la meilleure partie du peuple de France fait moins de bruit que l'autre, et demeure ignorée.

Si vous parlez de la famille française à un étranger, même bienveillant, vous vous aper-

cevrez, à ses paroles, à son sourire ou à son silence, qu'il croit à la famille allemande, à la famille anglaise, peut-être même à la famille américaine, mais qu'il ne croit pas qu'il existe encore une famille française. Cette pensée-là, je la devine dans la formule plus ample dont se servait, ces jours derniers, un journal catholique espagnol, *El Universo,* expliquant dans quelle mesure et pour quelles raisons il est germanophile. Il l'est avec restrictions, et de bonne foi; il l'est par ignorance de l'Allemagne et de la France, qu'il prétend juger. « Notre germanophilie, dit-il, consiste dans la crainte que la défaite de l'Allemagne n'entraîne une éclipse des idées d'organisation et de discipline sociales, qui sont la base de tout progrès fécond, et dont la disparition, selon toute probabilité, favoriserait la révolution. »

Pas d'organisation, pas de discipline sociale, et, si l'on pressait un peu les termes, plus de famille : voilà ce qu'on reproche à la France, et pourquoi d'honnêtes gens redouteraient sa victoire.

Je ne veux retenir de la réponse que ce qui concerne la famille. Il s'y trouve une petite

part de vérité. Oui, la famille a été attaquée chez nous et blessée : elle souffre du divorce, des mauvais conseils de l'égoïsme, de toutes les tentatives qui sont faites pour substituer la tutelle politique à l'autorité légitime des parents, et pour administrer la jeunesse comme un capital flottant de société anonyme; de l'effritement du respect; de la négligence de l'État qui doit combattre l'ivrognerie et la débauche, et dont le zèle est court et sans cesse entravé par les préoccupations électorales. Mais sommes-nous le seul peuple à souffrir de pareils maux? Une étude, même superficielle, de n'importe quel pays étranger, ne permet-elle pas de voir que les mêmes puissances de corruption du droit travaillent par toute la terre, avec un succès plus ou moins grand, partout sensible, pour le malheur des races et des individus?

En France, comme partout, les premières victimes, les plus nombreuses, des lois et des menées antifamiliales, ce sont les pauvres, parce qu'ils ont moins de défense. Ils devraient être protégés, ils ne savent pas se protéger. On leur fait prendre pour une liberté l'état de fai-

blesse morale où on les abandonne. Ou bien on les menace, et souvent ils cèdent. Assurément les familles saines, conservées, armées même, sont nombreuses dans les villes et dans les campagnes. J'en connais partout d'admirables. Cependant, parmi les ouvriers surtout, que de fois j'ai souffert de rencontrer des familles désorganisées et défaites par les causes que j'ai dites et par l'éloignement, tout le jour, de la mère qui travaille, elle aussi, dans les usines! Quelle imprévoyance ou quelle nécessité cruelle! Que de braves gens qui ont perdu le souci de leurs premiers intérêts et du bonheur même, parce qu'ils n'ont plus l'idée des âmes, d'un avenir autre que l'humain, et qu'ils sont comme enfermés dans la misère! S'ils savaient, comme ils briseraient le complot qui tend à désorganiser la famille; à faire d'eux-mêmes, de leur femme, de leurs enfants, des poussières séparées; à détruire, chez eux, avec la notion de leurs devoirs, la meilleure joie et la meilleure dignité, et comme ils obligeraient leurs délégués politiques à inscrire la famille parmi les droits de l'homme!

Mais ce mal est bien loin d'être général. Ce

n'est qu'au théâtre et dans l'opinion des étrangers mal informés que la famille française est corrompue. Dans l'ensemble, je la crois supérieure à toute autre. Nulle part elle n'est naturellement plus tendre et plus serrée. Nulle part l'intimité ne se prolonge aussi longtemps. Une des preuves les plus nettes pourrait être fournie par l'administration des postes. L'énorme correspondance échangée entre nos soldats et la famille demeurée au village ou dans la ville montrerait, aux plus sceptiques des neutres, la solidité du lien qu'ils croient si ténu et si relâché. Je pourrais citer des cultivateurs, des menuisiers, des ouvriers mineurs, qui ne sont plus de la première jeunesse, dont les doigts n'avaient guère l'habitude du porte-plume, et qui écrivent tous les jours à leur femme ou à l'un des enfants; des jeunes gens qui n'ont pas manqué, depuis treize mois bientôt, d'écrire deux fois par semaine au père ou à la mère. Demandez aux facteurs si la boîte n'est pas devenue pesante, et s'il y a beaucoup d'oubliés? Lisez les lettres publiées dans les journaux, et voyez le soin que prennent ces soldats de mettre bout à bout les petites nouvelles de la

tranchée, un mot de bonne humeur, une affirmation qu'on ne sait pas quand ça finira, mais qu'on tiendra tant qu'il faudra, et, pour finir, la formule de courtoisie : « Je me porte bien, et j'espère que la présente vous trouvera de même. »

En mainte circonstance, au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest, nous avons tous observé et admiré la famille modèle, le chef-d'œuvre le plus émouvant que puissent bâtir les hommes avec beaucoup de patience et d'amour. Où que nous soyons, en arrivant dans un coin du domaine français, nous pouvons affirmer qu'elle est aisée à découvrir. Tout s'y rencontre en harmonie, la liberté et l'autorité, le respect et l'abandon. C'est la grande fabrique d'honneur où la France puise en ce moment, et que la guerre n'épuisera pas. C'est aussi, très souvent, la grande source de sainteté. Celui qui a réussi ce chef-d'œuvre n'a pas manqué sa vie, ni pour lui-même, ni pour la patrie, et celui qui en a seulement approché est encore un homme infiniment précieux et digne de toute estime.

J'ai toujours tenu comme une sottise et comme une injustice cette manie, devenue

moins fréquente, des romanciers, feuilletonistes, auteurs dramatiques, qui ne pouvaient rencontrer, sur leur route, un château, sans y placer une famille inutile, toujours semblable ou à peu près, copie de copies anciennes, et qu'on n'avait pas de peine à rendre déplaisante. C'est de la jalousie habillée de littérature, et proprement une mauvaise action. Hobereaux tant qu'on voudra, le nom importe peu; ils peuvent avoir leurs défauts, comme vous avez les vôtres et comme j'ai les miens : mais trois fois sur quatre, s'ils sont de race ancienne et attachée au sol, ils sont une force familiale, trop repliée sur elle-même, une école, méconnue ou aimée, je ne dis pas de toutes les vertus, ce qui est difficile, mais des plus rares : l'honneur, le désintéressement, l'acceptation des charges lourdes et de la vie effacée, le sentiment de la continuité, le goût des armes et la passion de la France. Un homme que j'aime bien, qui n'est pas châtelain, mais sans qu'il y ait de sa faute, le comte de G..., écrivait, ces jours-ci, d'une tranchée de l'Argonne ou de la Champagne, à l'un de mes amis. Il venait d'être fait chevalier de la

Légion d'honneur, et de recevoir la Croix de guerre, après des actes répétés de bravoure, et il répondait à celui qui l'avait félicité : « Je suis heureux de ces deux témoignages officiels, qui diront à mes enfants que j'ai continué, modestement mais de mon mieux, les traditions de ma race. Cela les affermira, eux et ceux qui naîtront d'eux, si Dieu le veut, dans ces traditions de foi, de vaillance et d'honneur, qui sont à peu près l'unique héritage, — et bien suffisant, — qui me soit venu de mes pères. » Que je goûte cet « et bien suffisant » !

Gardons nos familles, défendons-les, mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici, contre leurs ennemis déclarés, qui sont les ennemis secrets de la patrie; soyons très fiers d'elles; et si, après la guerre, quelque neutre, de plus en plus bienveillant, nous honore de sa visite, nous le présenterons à nos meilleurs amis, nous lui ferons connaître notre propre famille : alors, de retour dans son pays, il nous rendra pleine justice, et il changera de ton, comme nous aurons changé de fortune.

LE MORAL DU « FRONT »

16 Octobre 1915.

Quand tout ce que nous voyons à présent sera passé, et que la vie aura couvert les ruines, les hommes se demanderont, admirant la force de volonté de nos soldats : « Que pensaient-ils, ceux qui se battaient en 1914, et surtout en 1915? Où était le principe d'un courage si durable et si beau? » La réponse n'est pas indifférente. L'expérience de chacun peut contribuer à la former.

J'ai regardé défiler tant de permissionnaires dans les gares, dans les rues, sur les routes, j'ai causé avec un si grand nombre d'entre eux, et, dans d'autres circonstances, j'ai rencontré

tant de combattants, plus près de la ligne de bataille, que j'ai cru discerner, par moments, les caractères généraux de l'espèce. J'ai regardé surtout les vieux, ceux qui ont 14 mois, 18 mois de campagne, c'est-à-dire de la vie exceptionnelle et la plus dangereuse. Dans les villes et les villages de l'arrière, chez eux, ils marchent un peu penchés en avant, les reins tendus, les jambes écartées, comme s'ils avaient encore le sac. Par petites escouades, très souvent rapprochés dans ces jours où ils pourraient être « égaillés », ils achètent ensemble du tabac, du chocolat, du fil, des brosses, du savon ; ils s'asseyent autour des tables des cabarets ; ils s'arrêtent devant certains étalages. Les estampes, les cartes postales qui représentent des scènes de la guerre les font rire, mais d'un rire bref. Ils ont peu de curiosité, moins qu'avant le départ : on peut se demander s'ils sont vraiment revenus. Le goût du métier ne les a pas repris, en général ; les intérêts d'avenir ont cessé de les préoccuper comme autrefois ; ce n'est pas un contremaître, un employé, un comptable, un marchand qui repasse dans le quartier de l'usine, du bureau

ou du comptoir, c'est un fantassin, un artilleur, un cavalier en permission. On ne peut en dire tout à fait autant du cultivateur : c'est bien encore un paysan qui rentre à la ferme, mais il est autre chose que paysan, pour un temps indéterminé, et il le sent, et on s'aperçoit autour lui qu'il n'a pas rapporté toute son âme au pays. Pour tous, les images de la guerre demeurent présentes et dominantes; l'incertitude de vivre rend les projets comme étrangers, lointains et dérisoires. Ils sont devenus des soldats.

L'un d'eux, dans d'admirables lettres qu'a publiées André Chevrillon, dans la *Revue de Paris*, a écrit : « Je fais des vœux ardents pour mériter la grâce du retour, mais, à part des petites secondes d'impatience bien humaine, je peux dire que la plus grande partie de mon être s'est vouée à l'acceptation du moment présent. » Cette ténacité, que les étrangers admirent chez nos combattants et appellent une qualité acquise, voulant dire surtout qu'elle est empruntée aux voisins, n'est, en partie, qu'une qualité ancienne : l'application au métier. Nous connaissons moins bien la

constance dans les idées; beaucoup de petites passions, improprement appelées opinions, peuvent ne pas durer, et la perpétuité dans la défiance nous est difficile : mais il a toujours été vrai que le Français de bonne espèce, celui qui n'a pas été contaminé par l'anarchisme, aime à bien faire ce qu'il fait, et considère la « bonne ouvrage ». Ils ont changé d'état, pour un temps qu'on voudrait bien abréger, mais qui ne peut être très court. Deux permissionnaires à longue moustache gauloise, qui s'en allaient devant moi, disaient : « Vois-tu, mon vieux, notre métier, maintenant, c'est d'être soldat. Quand il sera fini, on pensera à en trouver un autre, mais à présent, il n'y en a qu'un. — C'est vrai; on est tous pareils; le faut, le faut bien. » Mots simples qui expriment l'acceptation d'abord, et plusieurs autres choses : il faut se battre parce que nous y sommes obligés par la loi commune; parce que nous avons été attaqués injustement, et aussi parce que nous ne voulons pas que nos enfants et nos frères jeunes soient soumis à une épreuve semblable. Nous irons jusqu'au bout; mais qu'ils ne souffrent pas ce que nous

souffrons! Que l'ennemi, ses menaces, ses espions, son empereur ne troublent plus la paix que nous achetons au prix du sang!

Ainsi résolution, acceptation de la guerre comme d'un métier, d'une période qu'il faut vivre et non pas seulement d'un accident et d'un effort, compréhension plus ou moins nette, mais générale parmi les combattants, — je ne dirais pas cela des civils, — de l'immensité de la partie engagée, assurance de la solidité de ce mur d'hommes, à l'abri duquel tout ce qu'ils aiment continue de vivre : voilà les éléments premiers du « moral du front », qui est, en vérité, une grande merveille, parce qu'il n'avait pas été préparé, et que ce sont les assises mêmes de la race, que le danger a mises à nu.

Tout le reste est secondaire.

Mais dans ce peuple immense, qui est notre frontière, il y a une élite singulièrement nombreuse : âmes vibrantes qui comprennent ce que d'autres soupçonnent seulement et qui aiment, mieux que d'instinct, la patrie; âmes enthousiastes, âmes religieuses. Et ce ne sont point là des catégories fermées : mais, par un

privilège auquel la France doit en partie sa grandeur, les plus frustes et les plus ignorés peuvent tout à coup, dans le péril, devant la mort et pour le salut commun, s'élever au plus bel héroïsme, dire des mots sublimes, retrouver, à travers des années d'oubli, les accents et la foi des saints, devenir tout pareils à ces hommes dont nous apprenons le nom dans les livres de l'histoire, et qui sont l'honneur de chez nous. Leurs actions d'éclat, innombrables déjà, n'ont pas seulement commencé de sauver le pays du plus grand péril qu'il ait couru : répétées par les journaux, publiées à travers le monde, elles ont rétabli la réputation de la France que plusieurs causes avaient pu amoindrir; elles ont fait croire à son avenir plusieurs de ceux qui la connaissaient mal et qui n'y croyaient plus. C'est ce qui a fait dire à Rudyard Kipling, interprète ce jour-là des millions d'étrangers qui nous regardent, que, dans cette épreuve sans seconde, *elle a découvert la mesure de son âme.*

Un jeune écrivain dont les débuts ont été justement remarqués, aimés et défendus, Jean Variot, combattant d'hier, blessé, publiait tout

récemment un mince volume. *Petits Écrits de 1915*, où j'ai trouvé ce récit :

« Ce jour, où dans cet étroit espace, tombaient sans arrêt tant de boîtes à mitraille, que, sitôt montés à la place désignée, nos hommes revenaient un par un, et celui-ci portait ses deux mains à ses yeux, demandant la lumière; et cet autre se traînait sur les genoux; et ce troisième voulait à boire, et il fallait tous les remplacer, pour tenir. Alors, quand arrivèrent les renforts, l'un qui n'avait pas vingt ans et qui savait très bien ce qui l'attendait, lui comme les autres, demanda tranquillement : « Où que c'est qu'on doit se mettre? » par habitude séculaire d'obéissance et d'honneur. »

Voyez ces fragments de plusieurs lettres qui m'ont été écrites ou communiquées ces jours derniers. Elles furent écrites, les unes par des hommes très cultivés, les autres par des artisans ou des ouvriers de la terre. Toutes montrent la vocation de la France. Quelles différences entre elles? A peine la forme. Toutes ces âmes aimantées désignent le même pôle, et, remuées, secouées par l'humaine faiblesse,

s'accordent dans le sacrifice et dans l'espérance.

Lettre d'un jeune gars de ferme, soldat du train des équipages :

« Figurez-vous que, le soir, je m'arrête quelquefois à regarder la lune ou les étoiles, en songeant que, peut-être, au même moment, ceux qui me sont chers regardent les mêmes points, et qu'ainsi nos regards se rencontrent. »

Lettre d'un sous-lieutenant à sa femme :

« Quant à mon moral, je suis en proie à un sentiment de paix et d'allégresse indéfinissable. On est impressionné par le changement de vie si radical, si subit, mais on n'a aucune pensée d'épouvante. Puis, on est unis tout d'un coup par un sentiment de solidarité étroite, affectueuse, qui va du plus grand au plus petit. Pour ma part, je me sens si bien sous la protection immédiate de Dieu, que je suis aussi tranquille que peut l'être un mortel. Dites-vous bien, en ce moment, que votre mari est à un poste d'honneur, et que dès aujourd'hui, c'est un vrai guerrier, qui n'a pas froid aux yeux, et encore moins au cœur. »

Lettre d'un soldat philosophe :

« Ah! la réalité de la patrie est dans nos âmes, et rien ne la fortifie comme la puissance du sentiment d'immortalité qui y est déposé, qu'il serait impie et sacrilège de contrarier, de diminuer ou de détruire. Ce ne sont pas des lieux communs mystiques que je rapporte; c'est le sentiment exact né en moi au contact quotidien avec ceux qui combattent et souffrent, ceux pour qui la guerre est un renoncement total, une austérité continuelle. La qualité de leurs espérances est aussi un facteur trop important de la France de demain, pour qu'on n'ait pas le souci de les vouloir supérieures. »

Lettre d'un ouvrier de carrière :

« Je suis près d'Arras, à la veille d'une grande attaque de notre part. Ces jours-ci on a distribué des casques, des masques contre les gaz. Tous nous nous sommes préparés à la mort; nous avons fait nos petits testaments entre camarades. Je m'en vais, sans soucis matériels, très heureux de donner ma vie, si Dieu la demande, pour la France. »

Je ne puis lire ces lignes, et tant d'autres qui peuvent leur être comparées, sans que se pré-

sente à mon esprit cette formule si belle qu'a trouvée le jeune peintre que j'ai déjà cité au début de cet article, et dont André Chevrillon a publié les lettres. Il disait :

« Il faut probablement le pire pour obliger toute la noblesse humaine à se manifester; alors on s'étonne de ce que l'âme peut trouver en soi, pour l'opposer à la souffrance et à la mort. »

Où est-il, celui qui a dit cela, cet artiste qui voulait peindre, et qui était doué de tous les dons de l'écrivain, d'une manière si évidente et si riche que c'est une peine pour moi, de penser que je ne lirai peut-être plus rien de lui? Je ne sais pas son nom. Je ne connais de lui que ces lettres écrites à sa mère, ces pages tendres, enthousiastes, d'un esprit déjà mûr et d'un cœur plein de jeunesse. Il a écrit le premier chant du poème futur de la Grande Guerre. Qu'on fasse une édition populaire de ces lettres et que la France les lise! Elle avait là un fils admirable. Puisse-t-il revenir parmi nous! Sur les contrôles de son régiment, il est porté « disparu » depuis le mois d'avril, après un combat dans l'Argonne. Et tant

d'autres, de cette élite que je viens de célébrer, sont disparus comme lui ou tombés pour jamais! Si nombreux que nous disons souvent, songeant à ceux que nous aimions, nos proches, nos amis : ce sont les meilleurs qui s'en vont, il n'en restera plus!

Eh bien! non. Beaucoup survivront. Ils sont bien souvent inconnus, de nous et d'eux-mêmes, ceux qui sont destinés à relever la patrie et à la refaire. Chaque jour en révèle de nouveaux. Et c'est lui encore qui le disait, lui qui s'arrêtait de se battre pour décrire un soleil couchant. Comme sa mère s'était fait l'écho de nos plaintes et lui avait parlé des morts de notre élite, il répondait : « Dis à M... que si le sort frappe les meilleurs, ce n'est pas injuste : ceux qui survivent en seront améliorés. Vous ne savez pas l'enseignement donné par celui qui tombe : moi je le sais. »

« TENIR » AUX CHAMPS

25 Octobre 1915.

Toutes les fois que, dans un journal comme celui-ci, un écrivain traite une question de métier, surtout s'il parle de la terre, les réponses lui arrivent immédiates, nombreuses, pressantes, éloquentes souvent par leur accent de vérité et de souffrance personnelle.

J'ai dit que nous aurions une crise agraire après la guerre. Tous les États en connaîtront une semblable. C'est une conséquence fatale des guerres modernes, qui vident les fermes encore plus complètement que les ateliers. Il faut la limiter, punir très fermement les donneurs de mauvais conseils, — il y en a, —

soutenir les courages chancelants, faire comprendre la folie de l'abandon, aider les cultivatrices qui ont, entre leurs mains faibles, la principale fortune de la France : sa terre labourable, son pain de demain, sa vigne, ses oliviers, ses bois, et tout son immense troupeau, et tout ce qui vole et picore autour des paillers.

Les lettres que j'ai reçues donnent presque toutes le même son. Qu'on nous soutienne! Nous voulons bien demeurer, attendre, « tenir »; nous devinons que, nous et nos enfants, si nous quittons la terre, nous serons des errants sans métier ni crédit, et que la ville, déjà gonflée, nous accueillera mal : mais nous ne pouvons suffire au travail, et la terre nous payant moins bien, comment pourrons-nous payer la redevance? Qu'il y ait un arrangement, pour cette rude traverse, que la malechance ne porte pas sur nous seulement, que la charité s'émeuve, et demain sera meilleur, et nous resterons.

Cela me paraît juste, en principe, quand la femme est seule à la maison, ou très insuffisamment aidée. L'une d'elles expose le pro-

blème d'une manière toute digne, émouvante et sensée. Elle est veuve. Elle vient de perdre son mari à la guerre. « Nous avons loué, dit-elle, il y a quelques années, une grande ferme en Normandie. Après une belle période de travail, l'exploitation étant en plein rapport, les fermages payés, la guerre éclate, mon mari part le premier jour de la mobilisation. Je reste, avec mes trois enfants très jeunes, à la tête de cette grosse exploitation, pleine d'enthousiasme et d'espoir, de courage aussi. La récolte est déficitaire. Mon mari est tué au commencement de l'année. Malgré l'économie et le travail excessif, car je suis de celles « qu'on a vues sur les barges recevoir les trèfles et les pailles nouvelles », bien que je me sois mise à conduire nos chevaux, trop vigoureux pour être confiés à des hommes âgés ou trop jeunes, et à charger les voitures, je perds, en raison de la mauvaise récolte et des augmentations de salaires, plus de la valeur de mon fermage. J'ai demandé une réduction au propriétaire : je n'ai pu l'obtenir. A présent, je ne puis ensemencer en blé que les deux tiers des terres qui devaient me donner des céréales.

Donc déficit certain pour l'année prochaine. Si je reste, le peu que mon mari laisse à ses enfants sera englouti. Le travail des champs est très dur à celles qui restent le cœur brisé et l'âme en pleurs; mais il ne m'effraie pas : je ne quitte ma ferme que parce que j'y suis forcée. J'espère que vous demanderez avec moi qu'une loi juste partage les pertes entre nos propriétaires et nous... »

Pas tout à fait. Pas une loi. Mais qu'un arrangement intervienne entre les uns et les autres. Les largesses de l'État, outre qu'elles sont faciles, faites par appétit de popularité plus que de justice, et qu'elles suppriment le mérite, c'est-à-dire un élément d'harmonie sociale, manquent trop de souplesse pour ne pas, très souvent, blesser l'équité. Qu'on se voie et qu'on s'entende ! Nous sommes à un de ces moments de grande perturbation où la grande charité, celle qui n'est pas d'aumône, mais d'aide affectueuse, pleine et difficile, doit parler. Nos pères ont connu des heures pareilles. On se souvient des dons volontaires du clergé ou de la noblesse, dans les grandes guerres de jadis, pour le bien commun. Et

combien de générosités ignorées, de conventions de bonne amitié, en vue de sauver les familles rurales et de maintenir la charrue dans le sillon français, remises partielles, adoucissements, transactions, en somme traités pour la paix intérieure, sans laquelle il peut y avoir des agglomérations humaines et tout un appareil de civilisation, mais point de bonheur et même point de nation. Le propriétaire ne peut pas supporter tout le dommage de la guerre. Une sorte de légende populaire, exploitée avec soin pour tous les trouble-peuples qui ne manquent pas chez-nous, le considère comme une sorte de coffre-fort vivant, à qui l'argent vient on ne sait d'où, qui doit payer largement l'impôt et même tous les impôts, souscrire, prêter, avancer, donner toujours, et recevoir par exception. Très souvent ce n'est que le fils ou le petit-fils de gens de mince condition, qui, à force de labeur et d'économie, lui ont laissé quelque facilité de vivre dont ils n'ont pas voulu jouir. Des accidents répétés de fortune, ou de législation, auraient vite raison de lui, et ce ne sont pas les pauvres qui en hériteraient, car c'est une loi du monde, qu'ils n'héritent

jamais de l'injustice. Mais les fermiers non plus ne doivent pas être contraints de donner tout le loyer de la terre, quand une épreuve, comme celle qui passe sur nous, a réduit leurs moyens, la récolte et l'espoir de l'année prochaine. Qu'on s'entende, et que, par l'aide mutuelle, la paix intérieure soit fortifiée!

L'État doit aussi veiller à enrayer cette crise et, ce qu'il n'a guère fait jusqu'ici, il doit diriger les enfants qu'il élève vers la profession première, la plus nécessaire, la plus libre, celle de la culture du sol. Les paysans qui m'écrivent de la ligne de bataille, ceux que j'interroge demandent que ces fermes menacées d'abandon, ces maisons en peine soient secourues dès à présent, par les fermiers eux-mêmes, ou par quelques volontaires, qui reviendraient pour quelques semaines et remettraient en ordre les cultures. Et peut-être, dans une étroite mesure, car la guerre exige d'abord la présence des hommes, pourrait-on dégarnir les services congestionnés de l'arrière et de l'auxiliaire. Ils demandent un emploi plus aisé de la main-d'œuvre allemande ce qui n'est peut-être pas souhaitable, et pour bien

des raisons. Ils expriment souvent leur regret avec une passion qui me ravit, comme cet adjudant dont la lettre est datée des tranchées : « Sous le canon qui gronde, et qui m'a jusqu'ici épargné, je reste, monsieur, un fidèle gardien de la terre. Cultivateur, je suis le douzième d'une famille de treize. J'ai grandi et peiné sur cette terre, à laquelle pourtant je reste reconnaissant, aux côtés de chers parents, qui ont vieilli, de sœurs et de frères que j'adore, et qui se sont associés pour ne former qu'une cause commune aux jours de labeur : le vrai bonheur, croyez-moi. J'ai passé par toute la hiérarchie du métier, et, il y a quatorze mois, je les préparais, ces belles semailles que je n'ai pu faire. » Tous, ils se plaignent d'être « délaissés, méprisés. On fait des lois pour les ouvriers des villes, pour les mineurs, pour les apprentis, mais pour les paysans? » Une fermière dit même ce mot significatif : « Il y a des embusqués : mais trouvez-en parmi nous? »

Je ne veux pas relever le propos ; il n'est que trop aisé, comme le font journellement d'indignes Français, et en toute liberté, de provoquer les guerres de classes et, après elles, les guerres

de catégories. Il y a un parti de la haine. Nous n'en sommes pas. J'indique seulement que les paysans sentent très bien qu'entre eux et d'autres le traitement n'est pas égal.

Sans doute, ils s'imaginent que le remède est dans les lois. Et je ne dis pas qu'aucune loi ne puisse être faite en faveur de la campagne. Mais c'est un renversement de l'esprit politique qu'il faudrait, et un rétablissement du sens commun. Les défenseurs, de moins en moins nombreux, de l'état présent des choses et des mœurs, disent volontiers, quand on leur parle du médiocre intérêt que la puissance publique porte à la terre. « Vous n'y prenez pas garde! On a fait la péréquation de l'impôt foncier! » Je n'y contredis pas : mais c'est de la péréquation des citoyens français que nous avons besoin. J'admets les privilèges; mais que chacun ait les siens, selon son ordre et son mérite, et ils s'appelleront de leur vrai nom : les libertés de métier. Que la culture et les gens de la terre soient honorés; que les écoles de campagne ne détournent pas les enfants du métier magnifique; qu'on habitue les fils de fermiers à être fiers de leur état futur, à aimer

leur canton, leur province et l'histoire de chez eux, par où ils entreront dans la plus grande histoire. Je ne cesserai de le répéter : le vrai remède à la crise agraire est dans une réforme de l'enseignement. Il consiste à élever pour la terre les fils de paysans, et pour le travail de la maison les filles de nos fermières.

L'ORDRE

1er Novembre 1915.

J'entends dire parfois : « Croyez-vous vraiment qu'après la guerre la France sera changée? » Assurément je le crois, et déjà même elle est changée

Les signes en sont nombreux, mais je dirai qu'ils ne sont pas tous au même degré de maturité. Les uns, enveloppés encore dans leur gaine, pleins d'une sève sans éclat, ne jailliront et ne prendront leur couleur qu'au soleil de victoire; les autres sont déjà si visibles que, pour ne pas les voir, il faut être aveuglé par les préjugés ou par ce grand mal qui est le refus d'espérer et la résignation à l'hiver

éternel. Comment, par exemple, ne pas être frappé par la qualité des lettres et des confidences qui nous viennent des combattants? Qu'ils soient braves, le monde entier le sait et l'admire. Mais ils réfléchissent, ils découvrent, ils regrettent, ils jugent la vie, ils se jugent eux-mêmes, ils deviennent des consciences, et cela nous est un bien de grande importance : car à quoi servirait-il qu'ils fussent braves, s'ils ne défendaient qu'une patrie destinée à mourir de la paix?

Voyez cette lettre, d'une si étonnante plénitude, que je trouve dans une petite feuille paroissiale de Paris. Elle a été écrite par un soldat, et je suppose qu'elle est adressée, à quelque directeur ou conseiller de patronage, par un camarade élevé, on va le voir, dans des idées tout opposées :

« Mon cher camarade,

» Je me sens en désordre. Ce n'est pas de ma faute. Je croyais même, avant la guerre, que ce désordre était la liberté, l'indépendance, la supériorité. Depuis, j'ai vu que la société est peu de chose et qu'il faut une loi au-dessus

des conventions sociales. De plus, cette liberté, cet esprit critique tant admirés par moi, voilà ce qui fait la perte ou plutôt les difficultés actuelles de la France. Alors je suis logique : ayant offert ma vie, mon sang pour la patrie, il faut que je lui offre mon esprit et mon cœur. Et l'intérêt de la patrie nécessite une organisation des esprits sous une règle supérieure.

» J'ai vécu sans foi. J'ai été élevé sans religion. Je ne suis pas baptisé. J'ai contracté mariage en dehors de l'Église. Tout cela ne peut durer. J'ai recours à toi pour me guider et m'aider à porter remède à ce désordre. Je me défie de moi-même, connaissant la force de l'habitude et des sophismes libéraux. Comprends-moi bien. Ce n'est pas seulement la forformalité de l'acte du baptême qui m'importe. C'est l'ordre intérieur. J'ai besoin d'une discipline, de me rattacher à une organisation séculaire, de servir. Je crois que c'est mon devoir d'homme et de Français, voilà... »

Cette lettre appelle plusieurs réflexions.

D'abord, et de toute évidence, elle est écrite par un homme qui est dans le voisinage immédiat de la foi chrétienne, et que la logique et la

générosité de son esprit conduiront jusqu'à elle, mais qui n'est pas instruit de certaines vérités premières. Sans cela, il ne parlerait pas du baptême comme d'une « formalité », blasphème involontaire, et il n'écrirait pas que la société est peu de chose, lorsqu'elle est, au contraire, une très grande chose, nécessaire, née du développement de la famille primitive, faite pour le bonheur et le progrès de l'individu. Lui-même il sent bien cette insuffisance de doctrine, puisqu'il demande à son ami de le guider, et qu'il reconnaît la force des sophismes dont il a vécu jusqu'ici. Effort magnifique d'une âme sur elle-même : porte dure à ouvrir, par où doit entrer la lumière !

Et j'admire ce qu'il aperçoit déjà : qu'il y a désordre en lui, dans sa vie, autour de lui, et que ce qu'il appelait indépendance n'est que faiblesse, isolement et impuissance de servir. Il aspire à l'ordre. Il comprend la nécessité d'une discipline extérieure. Jusqu'à la guerre, ces mots n'avaient pas de sens pour lui. Dans le milieu où il vivait, il entendait sans déplaisir les jugements les plus insolents contre la Société, la Famille, la Religion, la Morale,

l'Armée, tout au moins il goûtait l'ingéniosité des paradoxes, et croyait élégant de ne pas se prononcer lui-même sur les problèmes essentiels, et de tenir à distance, comme inopportunes, les solutions qui obligent à l'action. S'il avait fait son service militaire, il s'était moqué sans doute des règlements, du respect dû au grade, de l'exactitude, des petites exigences quotidiennes et innombrables qui rompent la volonté personnelle, et établissent, pour le bien commun, l'autorité du chef. Combien de nos soldats, dans les années qui se sont écoulées depuis 1900, n'ont pas compris l'armée? Ils lui apportaient un esprit d'anarchie répandu dans la vie civile, encouragé ou toléré par les plus imprudents des chefs du peuple, et la discipline militaire dans l'état de paix, à la caserne, leur parut une atteinte à la dignité et quelque chose de rétrograde, comme ils disent. Aujourd'hui, dans les tranchées, ils ont découvert qu'elle est la condition de leur salut personnel et du salut de la patrie. Et ce ne fut que le début de leurs réflexions, et le commencement de leurs progrès. Brusquement tirés de chez eux, sortis de l'illusion des choses quoti-

diennes qui leur cachait le monde, astreints à de longues veillées, ils se sont trouvés dans les conditions de recul et de solitude nécessaires pour juger, et ils ont jugé ce dont ils venaient d'être séparés: la vie civile, la politique, le métier, et leur propre famille, finalement, leurs actes depuis qu'ils ont l'âge d'homme. L'examen de conscience a fouillé les profondeurs. Sous la menace perpétuelle de la mort, ils se sont demandé : « Où vais-je aller si je meurs? Ceux qui se préparent n'ont-ils pas raison? Pourquoi personne ne m'a-t-il donné de moi-même la plus grande idée qui soit ? Pourquoi un si petit nombre d'hommes ont-ils un véritable esprit de justice? Pourquoi n'avons-nous pas, sur le front, un million de Français de plus, et pourquoi les ménages ont-ils appauvri la France des enfants dont elle aurait besoin pour la prompte victoire? Est-il donc possible d'établir une morale sans autre appui que les hommes, qui auront intérêt à la violer et à la changer? Non, je le vois par moi-même. » Puis, comme l'espoir de revenir de la guerre l'emporte et doit l'emporter sur la crainte de mourir : « Quand je reviendrai, je ne supporte-

rai plus telle injustice, je parlerai autrement; je ne ferai plus de mon estime le même usage qu'autrefois : la vie n'est pas ce que j'ai cru. Je me suis trompé. Je chercherai la vérité, et déjà je la devine. »

Les aumôniers et les prêtres soldats ne sont que pour une petite part dans ce mouvement des esprits. C'est la nécessité qui instruit d'abord les hommes capables de réflexion; c'est l'intime supplication de la France en péril; c'est la plus terrible leçon de choses que puisse recevoir l'éternel écolier.

Ah ! on s'était imaginé que leur soif d'idéal pourrait être trompée par le laisser aller de la vie, le luxe à bon marché, quelques lois humanitaires et beaucoup de paroles vaines : et voilà que, dans l'épreuve, ils se sont relevés tout à coup, et qu'ils crient : « L'ordre ! Nous voulons l'ordre autour de nous et en nous ! » Le plus beau cri que puisse pousser un être raisonnable !

Ils sont bien des milliers qui pensent de la sorte, les uns dont nous connaissons les lettres ou les confidences, les autres silencieux et perdus parmi les combattants : hommes

d'étude, hommes de métier, tous renouvelés, tous supérieurs par l'élan de l'âme. Or il n'est pas besoin que beaucoup d'hommes soient convaincus de ces hautes vérités, et réclament l'ordre avec cette clarté et cette force, pour qu'on puisse dire, en toute assurance : Il y a, en France, quelque chose de changé.

LA TOUSSAINT EN ALSACE

9 Novembre 1915.

J'ai pu entrer dans l'Alsace française et parcourir deux vallées de la Terre silencieuse et fidèle. L'automne est bien avancé; déjà les hauts sommets des Vosges commencent à être poudrés de neige. Ce n'est qu'un décor. On passe aisément. Mais les feuilles des hêtres sont tombées. Elles ont bruni, elles ont pris, sur les pentes, la couleur des vieux bois, et seuls, dans les forêts de hêtres, de sapins ou de chênes, les bouleaux lèvent leur lance d'or, que commande, çà et là, plus éclatante et large, la lance pourpre d'un merisier. Mais tout le reste demeure : les lignes fines qui descendent

vers le Rhin, le bleu des ravins, le bruit des eaux, les détours innombrables de la route, et les échappées sur la plaine, sur un village, une ferme au toit avançant et les prés en talus. L'émotion nouvelle, vous la devinez : c'est celle de rentrer chez soi, dans un pays dont le cœur a été tout français, et de se demander : Nous aime-t-il, et comprend-il la France, et l'heure où nous sommes, et le lendemain?

Je n'en doutais pas. J'en doute moins encore après cette courte visite. Je ne puis dire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu. Mais je dirai ce qu'il faut pour qu'un peu de l'émotion vivifiante soit partagé.

Il n'y a plus de frontière, plus de douane, plus de passeport à montrer. On vous dit : « C'était là, mais le poteau a été arraché ». Les villages sont au travail; moins d'hommes que dans le reste de la France ont été pris par le service. Au-dessous des enseignes en allemand, ou bien clouées sur les anciennes enseignes, des pancartes ont été posées : « Coiffeur, restaurant, maréchal ferrant, commerce de graines ». Les gens regardent les visages nouveaux; beaucoup saluent; des cavaliers bros-

sent leurs chevaux attachés à la boucle des murs; on n'entend guère le canon; les premières pentes des Vosges ont été conquises, en août 1914, comme l'avait été toute l'Alsace sous Louis XIV, presque sans coup férir, et les premiers villages comme les premières villes n'ont point de ruine.

Je choisirai une de ces petites villes, loin du front. L'Alsace commémore ses défunts le jour de la Toussaint. Après les vêpres et le sermon où sont rappelés le souvenir des morts et le dogme de l'immense fraternité qu'est la communion des saints, il y a procession au cimetière. Je pense que tous les habitants étaient là, ou peu s'en faut. Sur deux rangs, récitant le chapelet, ils suivaient la route montante, et, quand ils furent groupés dans l'enceinte du cimetière, je comptai qu'ils étaient au moins quinze cents, dont la moitié étaient des hommes. Dans l'allée centrale, des vases, pleins d'eau bénite, avaient été placés, et chacun des assistants prenait une feuille d'arbre, la trempait dans l'eau, et allait bénir la tombe de ses proches. Au fond du cimetière, des tombes de soldats allemands et d'autres de soldats

français étaient alignées, les premières convenablement ornées, les secondes décorées avec amour, de feuillages, de plantes vivaces plantées en forme de croix; la croix de marbre du Souvenir Français disparaissait sous les couronnes nouées de rubans tricolores. Tout en haut de cette croix, une couronne plus grande que les autres portait : « Aux libérateurs de l'Alsace ». Les familles, agenouillées, priaient autour des tombes; le clergé, aux quatre points cardinaux, puis au centre du cimetière, chantait le *Libera*.

Dans les mêmes jours, j'ai visité une école. Ah! les bonnes figures roses, et les yeux résolus! Je reconnaissais la race guerrière, frondeuse, cordiale. Ils comprenaient déjà le français. Ils se levaient avec une promptitude, un ensemble, une énergie, qui venaient de la discipline allemande, — qu'on ne doit pas condamner en ce point, — mais ils comprenaient avec une rapidité, ils souriaient avec une nuance qui étaient bien de la Gaule. On m'a raconté, partout où j'ai pu pénétrer, que les enfants, du premier coup, ont été nôtres, et qu'ils montrent, pour apprendre le français,

mieux que de la bonne volonté : un enthousiasme. Le vicaire a ouvert un cours du soir pour les adolescents : ils s'y précipitent, et des hommes se mêlent à eux. Dans les chemins un homme considérable, Français reconnaissable, m'a dit que les gamins l'accostaient parfois, avec le plus grand sérieux, la casquette à la main, lui demandant : « N'y aurait-il pas moyen, monsieur, un petit moment, de parler français? »

Ils se sont mis, naturellement, à jouer au soldat. Dans la ville, ils voient tantôt un régiment, tantôt un autre. Immédiatement, ils se griment en alpins, en fantassins, en dragons, même en Marocains, en se noircissant la figure, et ils vont se battre, un drapeau en tête. Contre qui? Vous pensez bien qu'on cherche à défier les camarades d'un village voisin. Il a fallu prendre des mesures pour empêcher le jeu de dégénérer. Les petites filles, avec une serviette nouée sur la tête, un tablier blanc et deux galons de laine, se costument en dames de la Croix-Rouge, et tous, garçons et filles, au passage des officiers qui commandent les compagnies en marche, se rangent sur le bord du chemin et font le salut militaire.

Les générations un peu plus âgées n'ont pas cette exubérance ; il faudra, assurément, beaucoup de tact et de libéralisme, et un grand respect des traditions, pour que l'unanimité nous appartienne, dans un pays pendant quarante-cinq ans travaillé par des maîtres experts dans le dressage. Mais l'Alsace que j'ai revue ne diffère guère de celle que j'ai connue il y a longtemps ; le cœur est resté fidèle et chaud sous l'apparence réservée. L'expérience a été si dure, qu'on parle seulement quand on est en sûreté. Mais alors, quelle merveille de sensibilité et de courage !

Une jeune femme que j'ai rencontrée, Alsacienne de vieille race, ne connaissant pas la France, mais la devinant toute, m'a raconté l'entrée des Français dans la ville. Et j'avais le sentiment que c'était la race même qui parlait.

« Nous étions au mois d'août. Depuis des jours, nous disions : « Quand viendront-ils?
» Ils ne viendront donc jamais? » Un matin, un gamin arrive en courant devant la maison. Il lève les bras. Il crie : « J'ai laissé
» tomber ma casquette à force de galoper ! Les

» voilà! — Tu les as vus? — Ils descendent » de la forêt. » Je monte dans le grenier. On les voyait très bien, à cause du rouge. C'était comme des grappes de cerises. Le cœur nous battait. On ne savait comment faire : tous les fonctionnaires allemands étaient encore là. Une dame descendit dans son jardin, coupa des roses, et les offrit au premier officier qui entrait dans la ville, étonné, content, l'œil partout. Près d'elle, un Allemand dit : « Vous leur offrez des roses? Nous vous » enverrons du *Vergiss mein nicht.* » Il voulait parler des bombes. Mais ils ne reviendront pas. Nous sommes Français à toujours! »

Et, disant cela, elle était délicieuse d'émotion, d'ardeur et de jeunesse.

FAITS D'ARMES AU CAMEROUN

16 Novembre 1915.

Pendant que nos armées, retranchées en territoire de France et d'Alsace, protègent la ligne tracée par la victoire de la Marne, et préparent l'offensive finale, d'autres troupes, françaises et anglaises, s'emparent méthodiquement des très importantes colonies allemandes d'Afrique. L'œuvre est avancée. Si l'Allemagne a, comme elle dit, des hypothèques sur certains départements français et sur la Belgique, nous en avons de notre côté, sur les riches possessions de nos ennemis, dont les unes furent acquises selon le droit, les autres arrachées par la menace et cédées dans un moment de fai-

blesse. Ce sont des milliers de kilomètres carrés qui sont déjà, là-bas, butin de guerre, et l'éloignement seul nous empêche d'apprécier la valeur de pareils gages, d'y songer même.

Les nouvelles détaillées, les récits, les notes de route, commencent cependant à nous parvenir. J'ai eu communication de plusieurs longues lettres et de carnets d'un combattant français dans le Cameroun allemand. Documents curieux, réconfortants, qui montrent bien qu'il n'y a qu'une âme militaire française, qu'elle est partout la même, et que les méthodes de guerre, en 1915, ne varient point selon les latitudes, mais qu'on trouve, dans la brousse, le même adversaire terrassier, mineur, piégeur, invisible, qu'en Champagne ou en Artois, le même officier insolent et dur. On verra aussi que cette insolence tombe tout à coup.

La colonne, dont je résume bien rapidement la marche, était commandée par le lieutenant-colonel Brisset, un de ces coloniaux à la fois soldats très braves, organisateurs, inventeurs au besoin, pionniers de civilisation, qui ont magnifiquement besogné en Afrique depuis un quart de siècle, et qui ne cessent de démentir

silencieusement, victorieusement, par les actes, cette calomnie d'après laquelle nous ne serions pas colonisateurs. Nous le sommes, et depuis toujours, à condition d'employer les hommes qu'il faut.

On part, de Fort-Lamy, en octobre 1914 : deux compagnies et une section d'artillerie de montagne. Le but à atteindre, c'est une montagne lointaine, où se sont réfugiés les Allemands, venus de différents points du Cameroun et de la ville de Kousseré, enlevée à la baïonnette par le lieutenant-colonel Brisset, au mois de septembre. Là, au pied de la montagne on rencontrera les Anglais, qui ne peuvent, n'étant pas en forces, tenter seuls d'enlever la position fortifiée de Garoua.

Le 4 octobre, la colonne passe dans le Chari, et remonte le cours du Logoué, à travers une forêt épineuse. A onze heures, elle s'installe à Kabé, gros village de pêcheurs. On est en guerre : Il faut établir des postes et loger les troupes et les nombreux porteurs dans les cases, ou sous les banians qui ombragent les places. « Nuit délicieuse, écrit le soldat dont je feuillette les notes : nous nous endormons au son

de la musique des moustiques : je ne la conseille pas aux nerveux. » Le lendemain, étape de 30 kilomètres, de Kabé à Karnak (comment ce nom, d'origine celtique, est-il venu jusque-là?) On traverse des champs de mil immenses. A Karnak, un détachement français se joint à l'expédition. Il y avait là, naguère, un sultan noir qui n'était pas de nos amis. Nos tirailleurs n'ont point de patience pour leurs « Boches de l'intérieur ». Un jour qu'il descendait la rivière, au milieu de ses pagayeurs, croyant apercevoir sur la rive des Allemands victorieux, et qu'il criait : « Hoch! Hoch! », une balle l'étendit raide dans sa pirogue. Depuis ce temps-là, les Français sont très considérés dans la région. Son voisin, d'ailleurs, le sultan du Mandara, qu'on appelle le Sâr (où ai-je lu qu'on s'était inquiété de ce vocabulaire et que le doute subsistait?) n'avait point la même admiration pour nos ennemis. Aussi, avaient-il mis sa tête à prix. Quand la colonne entra dans son sultanat, il vint au-devant d'elle, monté sur un beau cheval, accompagné de cavaliers vêtus de rouge, et il nomma les Français « nos li bérateurs ». Il fit plus, et il leur offrit, à l'étape,

les cadeaux de la bienvenue, le mil, des gâteaux, du lait, des œufs, du miel. Il voulut même faire escorte à nos soldats bien au delà de sa capitale en pisé, et il put voir avec plaisir ses sujets, et ceux de quelque Melchior ou Balthazar voisin, apporter à nos troupes tout ce dont elles avaient besoin, converser avec elles, et manifester des sentiments qu'il éprouvait lui-même pour nos canons de 80, que traînaient des bœufs du pays.

La route fut très dure, ai-je besoin de le dire : chaleur terrible, à faire cuire la cervelle, marécages où les chevaux et les bœufs enfonçaient jusqu'au poitrail, moustiques, serpents, forêts d'arbustes munis de coutelas et de harpons qui tailladent les vêtements et la chair. Mais tout doit être vaincu dans la guerre, les éléments comme les bataillons ennemis; on passe. D'autres renforts sont récoltés en chemin. On arrive au camp des Anglais, près de la montagne où les Allemands sont retranchés dans Garoua, à 500 mètres en l'air. Le pays, tout autour, est riche. A Nassarao, qui est à proximité du camp anglais et du camp français, les femmes travaillent pour nourrir les troupes et les porteurs. Je trouve, dans les notes de

mon soldat, ces lignes : « L'acidé pour les tirailleurs est faite chaque jour par les femmes et portée, la nuit, sur le terrain d'attaque. »

C'est qu'en effet, des deux côtés, on fait la guerre de tranchées. Lentement, prudemment, les troupes franco-anglaises resserrent l'investissement de la forteresse. Il y a des reconnaissances, des essais infructueux de sortie ou de surprise de la part de l'ennemi. Le premier résultat obtenu est celui-ci : la force mobile allemande qui devait opérer dans le Cameroun du nord est immobilisée dans Garoua.

Des mois s'écoulent, et, s'il y avait eu des communiqués, ils auraient été conçus d'une certaine manière que nous connaissons : « Rien de nouveau à signaler », ou bien : « Nos sapeurs ont éventé une mine allemande et l'ont fait sauter ». Le principal événement fut peut-être 'arrivée d'une pièce de 95, énorme et luisante, nécessaire pour emporter la place et qui, venue de loin, à travers la brousse, les marais, les forêts, voyage accompagnée de 400 hommes, d'un escadron de cavalerie et des porteurs d'obus et de vivres. Elle décide le sort de la redoute allemande.

Les obus de gros calibre entament les fortifications de l'ennemi. Des incendies sont allumés. Les Allemands répondent d'abord très vivement. La cavalerie française empêche le ravitaillement de Garoua. Au commencement de juin, les tranchées d'approche sont creusées pendant la nuit. Le 10 juin, nos troupes ont gagné du terrain. Les pièces de marine anglaises, les pièces françaises de montagne, le canon de 95 « prennent ensemble la parole », comme dit le carnet du soldat. Des déserteurs noirs racontèrent que la peur est au camp des ennemis, que les ouvrages sont démantelés et les victimes déjà nombreuses. Cependant, on ne peut encore donner l'assaut, la distance est trop grande, et les mitrailleuses, placées au sommet des glacis entièrement nus, faucheraient nos troupes.

Tout à coup, à quatre heures de l'après-midi, le drapeau blanc apparaît sur le point C de la redoute. L'état-major des alliés se porte en avant. Le feu cesse. D'autres drapeaux sont hissés par les Allemands, à droite, à gauche, partout. De notre côté, on n'a pas de drapeau blanc pour répondre au signal. Un officier

enlève sa chemise et la met au bout de son épée. Un parlementaire à cheval descend de Garoua. C'est le capitaine Wanka, qui vient, au nom du capitaine von Crailsheim, traiter des conditions de la capitulation. Il demande que les troupes allemandes soient autorisées à quitter Garoua avec armes et bagages, et à aller où il leur plaira. Il est répondu qu'elles doivent se rendre sans conditions, mais que ni les Européens, ni les indigènes ne seront molestés. Le capitaine demande 24 heures pour répondre : on lui en accorde deux.

Une demi-heure plus tard, la forteresse capitulait, des otages nous étaient remis. Au petit jour, le 11, les troupes franco-anglaises pénétraient dans le village et dans les forts. On vit alors l'importance des fortifications construites par les Allemands, les tranchées, les abris de canon et de mitrailleuse, les trous de loup garnis de lances. Nous faisions prisonniers quatre capitaines allemands et leurs auxiliaires blancs et noirs, nous prenions des fusils, 3 canons de 60, un canon de 37 avec bouclier, 10 mitrailleuses, des projectiles, 80 000 cartouches, des réserves considérables de mil et de

sel, 800 pointes d'ivoire. « Comment expliquer qu'ils n'aient pas résisté jusqu'au bout? Et qu'ils n'aient pas détruit le matériel? Ils ont prétendu que les nerfs des Europeéens étaient tellement tendus qu'aucun officier ou sous-officier n'était plus capable du moindre effort intellectuel ou physique. Mon avis est plutôt que ces gens-là ont bu trop d'alcool et d'absinthe, dont nous avons retrouvé les bouteilles vides, en quantité incroyable. »

Aussitôt après la reddition de la forteresse, les chefs des environs vinrent amicalement rendre visite aux Français et aux Anglais. Les capitaines allemands furent emmenés au loin, et le commandant de l'escorte écrivit peu après qu'il avait hâte d'arriver à destination, parce-que, sur le passage, les populations témoignaient une vive hostilité contre les prisonniers, qui s'étaient montrés sans pitié quand ils gouvernaient le Cameroun, au nom de l'Allemagne.

Quant à la colonne française, elle ne tarda pas à quitter Garoua. Le rédacteur du carnet de notes termine ainsi son récit : « Nous sommes vainqueurs, nous sommes con-

tents, nous sommes disponibles. Demain nous partirons, selon l'expression d'un camarade anglais facétieux, pour de nouveaux pâturages. »

LE BIEN DES AUTRES

23 Novembre 1915.

J'ai entendu un permissionnaire qui sortait d'un cabaret, très animé, dire à son compagnon : « Tu es comme moi, toi, mon vieux, tu n'as rien et tu défends le bien des autres! Tu te bats pour leur bien! »

Il ricanait, en disant ce blaphème, content d'étonner la rue, suivi d'un camarade qui ne répondait pas, et qui semblait être là pour figurer le compagnon passif des mauvais gars en marche.

Je vous ai entendu avec douleur, Miron; avec vos airs de chef et d'orateur, vous n'êtes qu'un écho, à demi conscient : mais, pour un

peu du moins, vous êtes responsable; vous n'ignorez pas complètement où tendent ces mots-là, et vous vous obstinez à les dire, parce que vous êtes « du parti ». Tous les autres sont de France, uniquement. Vous n'êtes pas d'une famille mauvaise, mais d'une famille affaiblie, diminuée, comme il y en a trop, clientèle désignée pour les semeurs d'inimitié. Ah! comme ils savent bien que le fond de la nature humaine est paresse et envie! Comme ils étaient sûrs que vous répondriez, si au lieu de vous conseiller le travail, la conduite et l'épargne, méthode rude et lente, ils vous disaient : « Jouissez et haïssez! » Personne, autour de vous, ne vous reprenait; l'exemple manquait : l'école ne nous avait pas formé, mais seulement rendu capable d'augmenter votre misère morale, en lisant ce qui était plus mauvais que vous, et, le dimanche, vous vous échappiez à bicyclette, pour courir les cabarets borgnes de la banlieue, tandis que le père, attablé au plus près, croyait se reposer, quand il perdait le droit de vous dire : « D'où viens-tu? »

Vous vous battez pour défendre le bien des autres, dites-vous? On a cherché à vous faire

croire, et vous croyez à moitié que ceux-là, seuls, devraient se battre qui ont à défendre une maison, un champ ou un portefeuille, et qu'il s'agit d'abord d'argent à perdre ou à gagner, dans cette guerre qui arme l'une contre l'autre toutes les nations du monde! Des journaux et des agitateurs secrets vous ont fait naguère cette injure de vous considérer comme un si pauvre esprit qu'on pouvait vous persuader d'une sottise énorme, et vous pousser à la répandre. Et vous ne vous en êtes pas aperçu! Vous vous êtes cru très fort! Dites-moi, ces populations de l'arrière, pour lesquelles vous vous battez, — et vous n'êtes pas, j'en suis sûr, un lâche, — n'ont pas que des propriétés : elles sont menacées dans leur vie, dans leur liberté, dans leur honneur. Il y a des femmes, des enfants, des faibles. Vous les protégez. Vous les sauvez. Vous remplissez un rôle qui a toujours été célébré, parmi les hommes, comme le plus naturel et le plus beau. Quel sens a le mot de fraternité, si elle ne va pas jusqu'au don de soi-même pour le salut des autres?

Et si vous vous peinez pour autrui, le faites-vous tout gratuitement, et n'ont-ils pas peiné

pour vous? Parmi ceux auxquels vous avez l'air de reprocher, Miron, le service que vous leur rendez, il n'y a pas que les gens de l'arrière, mais encore des compagnons, des officiers et des soldats, que la guerre a emmenés ensemble et mis dans les tranchées. La vie là-bas est mouvementée. A votre droite, un bataillon a repoussé une attaque allemande. Une fois, deux fois, il a empêché l'ennemi de pénétrer dans nos lignes. Si vos voisins n'avaient pas tenu, vous étiez mort ou prisonnier, tout au moins vous étiez en danger. Et quand vous avez été à l'assaut, est-ce que personne n'était devant vous? Est-ce que, jamais, une balle de mitrailleuse ou de shrapnell, qui devait vous venir tout droit, n'a été arrêtée en route? Il est bien sûr, peut-être ne vous en doutez-vous pas, que d'autres hommes sont morts pour vous. En vous battant pour d'autres, vous faites simplement ce que d'autres font pour vous. C'est une des grandeurs de l'armée, ce dévouement pour ceux qui n'en remercieront pas, ce support de l'épreuve qui sera épargnée au camarade.

Mais vous n'avez pas pensé que vous vous

battiez aussi pour votre compte. Vous parlez comme un homme étranger à cette guerre, et qui veut bien s'y mêler, par condescendance. Vous ne l'êtes point. L'intérêt et l'honneur, quand une guerre comme celle-ci est déclarée, n'ont qu'une même trompette. Ça leur arrive rarement d'être si bien d'accord. Ils appellent aux armes tous les hommes qui peuvent tenir un fusil et fournir une étape. Vous ne possédez pas une motte de terre? J'y consens. Peut-être en posséderiez-vous une, si vous aviez été toujours aussi jaloux de l'argent gagné que de l'argent à gagner, et si vous n'aviez pas mis tous vos soins à vous ruiner hebdomadairement? Je veux l'ignorer. Je connais la réponse inopérante et triste que vous me feriez : « Ma paye m'appartenait, j'en ai fait ce que j'ai voulu. » Mais vous avez des outils de travail, un meuble où vous serrez vos vêtements, un lit de noyer, ce que vous appelez « mon ménage », et, si les quatre murs ne sont pas à vous, tout le duvet du nid vous appartient. Demandez ce qu'il est advenu à ceux dont la demeure a été envahie par les Prussiens? Vous avez une femme, des enfants : rappelez-vous ce qu'ont

fait les ennemis, en Belgique et dans le Nord. Informez-vous encore mieux; apprenez-vous à comprendre le régime de terreur, de délation, de réglementation vexatoire qui pèse sur ceux qui ont été épargnés. On vous a parlé d'esclavage; pour de minces raisons et dès que votre intérêt pouvait être en conflit avec celui du patron, vous avez vous-même prononcé ce mot où tant de douleur est enfermé; mais ce n'était qu'un jeu d'éloquence ou de mauvaise humeur, vous le savez bien : toute la réalité est là-bas, dans ces villes administrées par le caporal Surhomme. Vous imaginez-vous, par hasard, que vous seriez admis comme un égal et comme un homme libre, dans le royaume de Bochie? Demandez-le aux Danois, demandez-le aux Polonais, demandez-le aux Alsaciens, et aux otages, des ouvriers comme vous, qu'on a fait marcher devant les troupes armées dans les batailles de l'Yser. Vous avez une âme : si peu qu'on vous ait donné l'habitude de refréner le mal qui est en nous tous et de soutenir les velléités du bien, toujours en bataille, vous avez des qualités qui sont la marque de la race : le goût de la justice, un besoin de liberté,

quelque chose de loyal qui vous empêcherait de mentir ou de manquer à la parole donnée. Tout cela, Miron, c'est votre bien, c'est vous-même et c'est la France qui est en vous. Tout périrait, si vous ne combattiez pas l'ennemi. Vous n'êtes point un être jeté au hasard dans une nation et qui peut indifféremment passer dans une autre et y vivre. Vous êtes un Français, né d'un sang qui ne s'habitue point à la honte. Votre avenir est parmi nous. Il est ce que vous le ferez. Vous le défendez aussi quand vous veillez aux tranchées.

Le bien des autres? Miron, c'est la dernière des raisons pour lesquelles vous vous battez. Celui qui vous a soufflé la menteuse formule n'était pas votre ami. S'il croyait ce qu'il disait, même un peu, tenez-le pour un imbécile, et ne le gardez pas près de vous. S'il n'y croyait pas, c'était une canaille.

LE RÔLE MATERNEL DES INSTITUTRICES

7 Décembre 1915.

J'ai présidé, le dimanche 5 décembre, l'*Union parisienne des institutrices libres de la Seine*, et j'ai dit à peu près ceci :

Je suis sûr, mesdames, que vous aviez compris l'éminente valeur de l'homme qui a présidé, depuis le début et pendant plus de cinq ans, votre *Union parisienne des institutrices libres*. Je l'ai connu, et je puis dire qu'il était de ceux vers lesquels j'étais porté par une sympathie qui avait été immédiate et que le temps avait rendue forte. Et cependant, comme il arrive dans tous ces deuils, je regrette à

présent de ne l'avoir pas assez connu, de n'avoir pas profité de toutes les occasions de m'enrichir de cette grande richesse d'expérience humaine embellie l'amour de Dieu. M. Maurice Sabatier, ayant été un avocat des plus réputés, pendant trente-cinq ans, dans ce milieu judiciaire haut et fermé que sont le Conseil d'État et la Cour de Cassation, le plus beau de son talent, le meilleur de l'incessante production de son esprit, ont échappé au grand public. Nous n'avons point eu tout le profit de l'éloquence, de l'enseignement moral et de toute la lumière qu'il mettait en chacune de ses plaidoiries.

Il avait une figure de combattant, large, et dont le regard allait tout droit à celui qui venait, et ne se baissait point rapidement, mais tâchait de pénétrer jusqu'à l'âme de celui qui devait être, dans quelques secondes, son interlocuteur ou son adversaire. Son habitude de la riposte le mettait en garde. Ce n'était qu'après un moment, et si l'entretien s'y prêtait, qu'on voyait disparaître cette nuance de réserve et d'attente dont son accueil était marqué. Alors la bonté paraissait; elle riait

au fond de ses yeux bruns, de ce sourire jeune qui est, dans un visage vieilli, l'affirmation tranquille et passagère d'une immortalité. L'homme qui aime la justice et sait être indulgent a déjà dépassé le niveau commun. Dans une notice qu'il a écrite sur la vie et l'œuvre d'un ancien avocat général à la Cour de Cassation, M. Sabatier a dit : « Il n'aimait pas la justice à moitié. Ce n'est pas à lui qu'il aurait été besoin de rappeler la grande parole de Bossuet, que *c'est trahir la justice que de travailler faiblement pour elle*... » Lui, il travailla pour elle fortement et toujours. On peut voir de quelle manière, et connaître quelque chose de sa logique, de son style concis et prompt, de sa joie secrète d'avoir raison contre de puissants adversaires ou contre des erreurs tenaces, dans son *Étude sur le Concordat*, et dans sa *Plaidoirie pour S. S. le pape Léon XIII et le cardinal Rampolla*. Mais on peut voir là aussi, et dans les *Études sur la psychologie juridique de Napoléon*, sur *Berryer*, sur le *Concordat*, sur son ami *Thureau-Dangin*, dans ses *Souvenirs* où il rappelle l'enthousiasme de sa jeunesse pour l'éloquence de Lacordaire,

que ce jurisconsulte avait beaucoup d'un philosophe, beaucoup d'un historien, et, pour ne point errer, le guide très assuré d'une foi réfléchie et savante.

Quand Son Éminence le cardinal Amette, dont nous pouvons bien dire entre nous, n'est-ce pas, qu'il a le génie des œuvres, vous fit ce présent de désigner M. Sabatier comme président de votre association, il savait tout ce que je viens de vous rappeler. Il avait deviné le service que vous rendrait un homme qui ne s'en doutait pas. M. Sabatier fut d'abord surpris. Je crois que sa déférence envers son archevêque et cet esprit de justice qui le portait à défendre les causes attaquées furent les premières raisons de son acceptation. Bientôt sa bonté s'émut : la vôtre lui était apparue. Et c'est ainsi que vous avez eu le plus assidu, le plus dévoué des présidents, lié à votre œuvre par les puissances mêmes qui gouvernaient sa vie.

Il n'est guère de profession plus haute que la vôtre, mesdames, quand on la considère comme une mission pour les âmes. Vous avez à former de futures femmes, de futures mères :

vous avez, entre vos mains maternelles, ces commencements d'intelligence, de passion, de besoin de la vérité et de penchant à l'erreur, de faiblesse et de générosité que sont les enfants. De vous, ces petites tiendront probablement le meilleur de leur avenir. Elles vous devront beaucoup du bonheur qu'elles auront, et de celui qu'elles donneront, et de l'exemple qui sera transmis par elles. Car les conditions du travail ouvrier, celles de l'habitation ouvrière, se trouvent aujourd'hui presque en opposition avec les obligations, comme avec les douceurs de la vie de famille. Cette attention constante que réclame l'éducation d'une petite fille, combien elles sont rares les mères du peuple qui peuvent la donner!

Elles vous confient ce qu'elles ne peuvent faire : Et c'est le principal de leur mission maternelle. Le choix qu'elles font de vous, institutrices chrétiennes, indique l'orientation de leur esprit et vous charge d'obligations très strictes. Vous devez aux enfants, avant toute chose, l'éducation morale. Elles doivent apprendre de vous ce que les mères n'ont pu leur dire : ce qui est nécessaire pour vivre,

pour se décider dans l'incessante contradiction de l'intérêt et du devoir, pour conserver à la France un peuple sain, défendu par le sens commun et par la foi contre l'innombrable erreur, pour faire des femmes fidèles et fières, capables de tenir un ménage aussi bien que de donner un conseil, de résister à la provocation du luxe et du plaisir, d'être enfin des compagnes agréables et sages. Rien, à beaucoup près, ne vaut cette part royale de votre enseignement. Là est votre gloire, et, je puis bien dire votre privilège. Aussi j'ai bien souvent pensé que le souci des brevets tenait trop de place dans les préoccupations des écoles, même catholiques, à tous les degrés de l'enseignement.

C'est pour cela que j'ai été très intéressé par certains programmes et, notamment par celui d'un *Cours normal catholique d'enseignement ménager*, fondé à Paris, sous le patronage du cardinal-archevêque, et qui ne porte pas seulement sur les matières habituellement comprises sous ce titre d'enseignement ménager : cuisine, blanchissage, repassage et coupe, etc., mais sur ce qui sera toujours

l'essentiel : la formation morale de la femme et de la mère, ce qu'on peut appeler « l'art de la famille ». Les jeunes filles qui suivent ce cours normal y reçoivent des leçons de religion et de vie chrétienne; on y voit enseigner : *la religion au foyer*, *la formation catholique de la femme*, puis les principes d'éducation maternelle, *éducation des sentiments*, *éducation de l'intelligence*, *éducation de la volonté*; les éléments de l'économie sociale à côté de l'économie domestique : « notions de la famille, du travail, du bon usage des biens, de la mutualité, du droit usuel », etc. Ne croyez-vous pas qu'il y ait là quelques idées à prendre, même pour l'enseignement primaire?

Si vous considérez l'extrême besoin de vigueur morale où sont toutes les classes de la nation française, vous ne croirez avoir bien rempli votre tâche que si vous avez fait d'abord des âmes fortes.

Vous n'êtes pas, — et c'est votre honneur, — seulement des maîtresses à lire et à écrire, mais le conseil toujours présent, quelque chose de l'avenir, une créature plus âgée et plus sûre, mieux défendue, qui peut tenir la main

d'une autre et recevoir, sur sa poitrine, une petite tête fatiguée. Quelle précieuse matière vous avez entre les mains, près de votre cœur, mesdames ! Jeunes filles ou femmes, je voudrais que chacune de vous, quand le jour sera venu où tous les mérites seront connus, pût être appelée du nom de sa vraie vocation : *mater admirabilis !*

LOUIS GEANDREAU

14 Décembre 1915.

Il était poète. On ne sait jamais ce que donnera un verger en fleur. Beaucoup de jeunes hommes bien doués ont de trop prompts succès, dans les petits cénacles, dans les petites revues, dans les petits théâtres, et ne vont point au delà. Quelque chose les empêche d'y atteindre : quelquefois un défaut de puissance, le plus souvent un défaut de travail. Louis Geandreau aurait-il écrit de belles œuvres, et la promesse, digne d'attention, aurait-elle été tenue? Il avait la grâce, qu'il faut avoir reçue. Il avait cet autre don de l'émotion cachée, aveu d'un cœur passionné, qui ne veut pas

tout dire et se laisse deviner. Je crois bien aussi qu'avec son air de n'y pas toucher et d'écrire des vers au courant de la plume, il avait cette facilité laborieuse qui devient du style quand l'habitude est prise et que le sujet s'y prête. Dans les fragments de lettres familières que je vais citer, à côté de négligences nécessaires, il y a des raccourcis, des croquis, un sentiment de l'essentiel, qui ne révèlent pas seulement un tempérament d'artiste, mais, par la justesse des touches et leur sobriété, le travail déjà long de l'apprenti qui va devenir maître. Maîtres, plusieurs l'eussent été, dans cette génération décimée par la guerre; les grands sujets leur étaient imposés, expliqués, commentés; la souffrance, qui est infinie tandis que la joie ne l'est pas, les enveloppait; un monde renouvelé les attendait. Comme nous guetterons tous, bientôt, les chants nouveaux et forts de ceux qui survivront!

Ce qu'il faut se rappeler, quand on juge la vie ou la mort d'un homme, c'est qu'il y a des courages de mille sortes : tous parents. Celui de Geandreau était de l'espèce gaie. Plaisanter,

tourner légèrement un billet, sourire pour rassurer les autres, c'est déjà fort joli quand on écrit sous la mitraille. Cela devient très beau quand c'est soutenu, quand on devine que la pensée de la mort venait souvent à celui qui chantait la vie, et qu'elle ne le troublait pas.

Louis Geandreau avait trente ans. Il avait écrit beaucoup de vers, surtout pour le théâtre, fait représenter plusieurs comédies et revues, fondé un journal littéraire dans le sud-ouest. Il appartenait au groupe enthousiaste et nombreux des jeunes amis d'Edmond Rostand.

Je ne citerai guère de lui que de la prose, et qui n'était pas travaillée : mais l'homme s'y trouve. J'ai sous les yeux des extraits des lettres qu'il écrivait, pendant les premiers mois de la guerre, à sa jeune femme.

12 octobre 1914. — « Enfin la voilà, la chère première lettre! Quel événement! Quelle joie! Quel trouble! et, chose étrange, quelle fierté! Je veux que tout le monde le sache. Pas assez pitoyable peut-être pour ceux dont les mains sont encore vides, je vais le disant partout, le criant, le clamant. Je la lis avec des yeux encombrés de larmes, et, à travers ce cristal

naturel, chaque mot m'apparaît embelli... Je t'écris assis sur un banc rustique, au bord d'une belle rivière, au pied d'une large pelouse qui descend de mon château... La rivière, dont le ministre de la guerre me défend de te dire le nom, est à la fois noble et charmante. Les propriétés particulières, villégiatures de riches Parisiens, la bordent; mais, comme les murs de ces propriétés ont été ouverts pour les besoins de la guerre, je puis, sans quitter le bord de la rivière, passer d'une propriété à l'autre, et admirer le goût et la fantaisie des propriétaires absents, avec facilité. Je vois des choses ravissantes. Je passe d'un style à l'autre en un clin d'œil. Celui-là aime l'ordre des jardins français; celui-ci le désordre affecté et le pittoresque des jardins anglais. Pavillons, tonnelles, temple d'amour, escaliers à la Henri II : j'ai tout, j'admire tout, je *bade* à à tout. Et j'oublierais,... si, de temps en temps l'éclatement d'un obus, plus ou moins lointain, ne me ramenait à la réalité des choses... »

22 octobre 1914. — « Nous sommes, en ce moment, dans un petit village. Nous occupons, avec mon capitaine et deux lieutenants, une

maison qu'un horticulteur habitait en des temps plus heureux. L'horticulteur est parti, les fleurs sont fanées, il reste une serre où une compagnie a installé son bureau, et quelques chrysanthèmes penchants et mourants. Parfois, par-dessus nos têtes, un sifflement de vipère qui finit au loin par un éclatement : les obus, ce n'est pas pour nous; ce sont les artilleries, qui se chamaillent trois fois dans la journée, le matin, vers midi et le soir; elles se cherchent l'une l'autre, sans pouvoir se découvrir. Leur tir ne signifie que cela : « Ah! Ah! c'est bien fait! Je suis toujours là! » Il n'a pas d'autre signification, je t'assure... Ah! je sais bien que tu voudrais plutôt des histoires : je te dis que je n'en sais pas. Inconnue la fameuse charge à la baïonnette, inconnue la blessure glorieuse, inconnus les dangers merveilleux qui font ouvrir les yeux et former le cercle, lorsque, plus tard, on les raconte. Voilà ma position : je cantonne dans un village; il y a des tranchées par devant que nous occupons, chacun à notre tour, le plus simplement du monde; le canon tonne au loin, on se baisse quand il se rapproche; en résumé, on attend

l'événement. Quel événement nous attendons? que l'aile gauche ait battu l'aile droite des Allemands. Tant que l'aile gauche n'aura pas battu, je n'aurai pas d'histoire à te raconter. »

1er novembre 1914. — « Mon paquet! On était en train de passer une revue, quand on me l'a apporté. Je n'ai pas osé l'ouvrir au milieu de la compagnie en carré. Je le tenais sous mon bras, en me disant : « N'aie pas » peur, mon vieux tu ne t'en iras pas mainte- » nant. » La revue finie, j'ai pris mon petit sac mystérieux; je suis monté sur le plus haut de la colline, dans une petite cabane construite pour se mettre à l'abri des coups de l'artillerie, et là, comme l'ogre, j'ai tiré mon grand couteau et j'ai coupé les ficelles. Ça m'a demandé un petit quart d'heure. Je félicite le bon ficeleur. Quand j'ai vu la lettre qu'il contenait dans sa première écorce, j'ai arrêté aussitôt les hostilités. Je l'ai lue avec religion, cette lettre que vous vous êtes mis à quatre pour écrire, afin qu'elle soit plus affectueuse. Mais, comme chez moi l'attendrissement même s'accompagne toujours d'images intérieures, j'ai pensé tout de suite à l'histoire du Petit

Marmouset. Celui-là l'avait conçu, celui-là l'avait pesé, celui-là l'avait ficelé, celui-là l'avait porté au bureau ambulant, pour le Petit Marmouset « qui n'en voulait tant ». Il ne manquait rien. J'ai tout trouvé, tout adoré, tout serré...

» Je suis allé entendre les vêpres, ayant manqué la messe, ce matin, dans l'église du village voisin. Toujours drôle. Les soldats couchent dans l'église, la nuit. L'église est pleine de paille d'une épaisseur de 40 centimètres. Ça ne fait rien : le bon Dieu doit se sentir chez lui, puisqu'il est né sur la paille. Quelques femmes chantaient faux... Il est vrai qu'à vingt mètres il y avait une de nos batteries qui envoyait, par moments, de ces coups dont on peut dire qu'il faut les avoir entendus pour s'en faire une idée. Alors, dame! Ça dérange un peu les cordes vocales des femmes sensibles. »

5 novembre 1914. — « Nous voici revenus au temps de l'homme des cavernes. Mais les inscriptions que la postérité découvrira, dans nos grottes modernes, différeront légèrement de celles qu'on découvre à Brantôme et aux

Eyzies. Un animal, en effet, a succédé au renne bien connu. Nos descendants en examineront les vestiges avec étonnement (car j'espère qu'à cette époque cet animal aura complètement disparu) : c'est le Boche. Nos cavernes sont remplies de portraits de cet animal redoutable. Des inscriptions véhémentes et vindicatives traduisent l'opinion de l'humanité : « Mort aux » Boches! On leur z'y cassera la g...! etc., etc. »

17 novembre 1914. — « C'est curieux! Depuis quelques jours, je n'ai que des cadences en tête : des cadences flottantes, sans idée, sans direction. C'est physique, rien de plus, mais c'est drôle.

» Allez donc me chercher le sergent de semaine.

» On n'a pas entendu le canon, ce matin.

» Quatre hommes de corvée au commandant qui gronde...

» Sans intérêt : mais cela nous présage de grands poèmes!... J'ai remarqué qu'à défaut de grog, une strophe bien amenée réchauffe un peu les hommes. Hier, comme on avait pataugé pendant des heures dans les boyaux de communication et les chemins impossibles,

ils se sont mis à rire quand je leur ai dit les vers de Flambeau : « Nous qui pour arracher » ainsi que des carottes, — Nos jambes à la boue » énorme des chemins, — Devions les empoi- » gner quelquefois à deux mains. » C'était si bien tout à fait ça, qu'ils n'étaient pas loin de croire que ces vers avaient été faits pour eux. Je les ai vus aussitôt très fiers et presque consolés. Je veux essayer de ce système. Tous les jours, au rapport, je leur lirai quelque chose. Je fais apporter l'*Aiglon*. Je mets cela sur le compte de l'ordinaire, avec la mention : « Eau-de-vie ».

23 novembre 1914. — « Tu as dû recevoir une lettre en vers ou, pour être plus sincère, une poésie qui ne fut point écrite de premier jet, comme le sont les épistoles. La vérité m'oblige à dire qu'elle fut écrite cependant dans des conditions assez honorables, c'est-à-dire dans la tranchée de première ligne : atmosphère de poudre, sifflement des balles, grognement du 75. Il suffit d'être à l'abri pour se sentir courageux à ce point...

» Je viens d'aller faire une petite promenade. Ici on a une certaine latitude. Il faisait une journée comme tu les aimes : or en poudre,

lointains estompés. Au loin les villages dominés par leurs églises courageuses, qui ont l'air, par-dessus les maisons tremblantes, d'offrir leur poitrine aux obus; les bois qui ne sont plus que du bois, car toutes les feuilles sont parties; le soleil sans conviction, qui a toutes les peines du monde à donner de la lumière, et si peu, mais de chaleur point, a dû recevoir un shrapnell sur la figure, et veut bientôt qu'on l'évacue, lui aussi... Je suis revenu dans un chemin rayé à chaque instant de vols d'oiseaux de toutes les variétés et de toutes les couleurs. Ces petits lascars ne croient pas à la guerre. Ou plutôt ils ont dû constater que les oiseaux avaient la paix depuis que les hommes s'étaient mis en guerre. C'est étonnant, en effet, le nombre de compagnies de perdreaux qu'il y a autour de nous. Ces compagnies-là ont moins souffert que les nôtres... Je n'ai rien découvert, qu'un renard desséché, mort depuis plusieurs mois, à côté de son trou. Il était si plat que ce n'était qu'un dessin sur le sol... »

6 décembre 1914. — « Les soldats avaient organisé, aujourd'hui dimanche, un concert que j'avais encouragé. Très ingénieusement,

ils avaient construit, à côté des cuisines, sous un hangar de la ferme, une scène avec des toiles de tente. Un parc à lapins, abandonné, servait d'estrade. Un bruit de fritures accompagnait les romances sentimentales. Mais ce sont les chœurs qui ont eu le gros succès. Il y a ici cinq à six Bordelais, une vingtaine de méridionaux et 200 gars de l'Est. Ce sont mes Bordelais qui font tout marcher. Les septentrionaux les regardent, bouches bées, admiratifs... Ah! les chœurs bien connus, quel sens nouveau ils empruntaient à la situation : *Montagne des Pyrénées*; *Beau ciel de Pau;* la *Dacquoise* (ô rives fugitives de l'Adour, que j'entendais si souvent chanter sur les routes de Mont-de-Marsan), tous ces chants si entendus que je les croyais incapables de me procurer jamais une émotion, dans cette pauvre grange pleine de soldats attentifs, à la lueur de quatre bougies économisées parcimonieusement, ont retrouvé toute leur force d'émotion des premiers jours, et je voyais, comme les Cadets aux sons du fifre, s'étendre devant moi « la verte douceur des » soirs sur la Garonne », et ma petite vie abandonnée tout à coup... »

Le poème dont il parle, — le dernier, — c'était, en strophes légères, soignées et tendres, le même thème plus développé : « Il n'y a point de guerre, je vous assure, rien qu'un peu de bruit, et des promenades qu'on voudrait faire à deux. » Ne fallait-il pas garder au fond de son cœur tout le tragique et le rude de la guerre, et la faire presque douce, invraisemblable, sinon tout à fait gaie, du moins coupée de chansons, pour la jeune femme qui médite les lettres, et pleure même si elles sont joyeuses?

La guerre, mon amour, il faut bien te le dire,
Ça n'est pas si terrible, en somme, que l'on croit...

Il disait le réveil matinal, les rêves qu'on a eus, le café, le lever du soleil, l'avion qui passe, le courrier, la sécurité du bon terrier, « dortoir et réfectoire qui nargue la sifflante », puis le soir, les songes qui reviennent.

Voilà, mon cher amour, ce que c'est que la guerre.
Qui t'en parle autrement, par la gorge a menti!
La vérité, vois-tu, c'est qu'on n'y souffre guère
Que de l'absence, mon petit.
La guerre, c'est tout ça. Le reste est vain tintaille.
Cependant, tout à l'heure, ils ont tous remarqué
Que je ne t'avais pas parlé de la bataille :
C'est la place qui m'a manqué.

Il est mort à l'assaut d'une tranchée, le 13 janvier 1915, au nord de Soissons, devant ses hommes qui l'aimaient bien. Je ne m'étonne pas de cette fin héroïque. Elle étonnera ceux-là seulement qui ne savent pas qu'il faut beaucoup de force déjà pour taire un simple ennui.

Et, « dans le civil », qu'était-il, ce lieutenant Louis Geandreau? Il aurait pu faire graver, sur sa carte de visite : « Employé des P. T. T., service des ambulants, Bordeaux. »

ARRAS

Noël 1915.

J'ai vu Arras dans sa désolation.

On se bat au nord, à l'est et au sud. L'ennemi a des tranchées à quelque six cents mètres de la gare, et, depuis le 5 octobre 1914, il ne cesse de bombarder cette jolie ville. Le croiriez-vous? Elle est encore jolie. Elle avait tant de grâce qu'il lui en est resté. On retrouve, jusque dans ses ruines, son air ancien, son humeur de ville accueillante, commerçante et riche, qui s'était mise à vivre de la vie moderne en gardant ses bijoux d'autrefois, et ses relations d'histoire avec tout le nord de l'Europe

et avec la lointaine Espagne. Elle avait eu cent clochers, disait-on, au temps de sa grandeur. Quelques-uns étaient encore debout. Ah! que ces Allemands, qui tiraient mal au début de la guerre, sont devenus de bons viseurs de clochers, d'églises et d'ambulances! Le matin même du jour où j'ai visité Arras, ils avaient achevé d'abattre le clocher du couvent du Saint-Sacrement. J'ai vu, à terre, les pierres du sommet, dont la cassure était toute fraîche. Et le beffroi! Je suis allé à lui, tout d'abord. Il était le centre de la vieille ville, il dominait l'hôtel communal, et portait à son faîte le lion des armes d'Arras tenant la girouette. Presque tout est détruit.

J'ai suivi, en automobile, une grande rue déserte, tourné à droite, puis à gauche, et j'étais déjà devant cet îlot d'architectures trouées par les pointes d'obus, fendues par les éclatements, achevées par l'incendie, qui se lève à cinquante pas, et qu'enveloppe un bourrelet de briques et de pierres éboulées. Quelques arcades ont résisté, quelques encadrements de fenêtres ogivales, un bout de frise: un pavillon et, haut encore par-dessus, le moignon carré

de la tour, qui n'est plus beau par sa forme, mais qui l'était, ce jour-là, par la couleur de ses murs mis à nu, de ses arêtes effritées, de toute sa masse rajeunie par la ruine nouvelle, et qui tombait d'une seule coulée, d'un blanc doré, parmi les débris sombres amoncelés autour d'elle. Je pensais, en m'approchant, aux quatre cloches ensevelies sous ces décombres et fondues sans doute : la *Joyeuse*, la *Cloche du Guet*, la *Cloche du Couvre-Feu*, et la *Cloche d'Effroi*. Elles avaient sonné de mauvais jours, et elles se racontaient les malheurs du passé, quand le vent soufflait entre elles : mais elles ne connaissaient pas la pire misère, qui est d'être une œuvre d'art à portée d'un canon servi par des surhommes. Je voulais faire le tour de l'îlot, et je commençais à enjamber les monceaux de pierres et de pierrailles, lorsque j'aperçus, à moitié submergés par le remblai, les restes tordus d'une automobile. En même temps, mon chauffeur s'approcha de la ferraille et se pencha.

— Que faites-vous, Gustave? Vous n'avez pas l'intention de la réparer?

— Pas précisément. Mais c'est mon automo-

bile, celle que je conduisais, pour mieux dire, voilà des semaines. J'étais là, à côté d'elle; arrive un obus : c'est lui qui l'a mise dans l'état. Moi, je n'ai rien eu.

— Alors?

— Je prends un boulon de souvenir. Et puis vous ferez bien de ne pas séjourner; l'endroit n'est pas bon; ils ne préviennent pas.

Quand je fus sur la place que commandait l'hôtel de ville, celle qu'on appelle la place du Beffroi, ou la Petite Place, et un peu plus loin, quand je pénétrai dans la Grande Place, je compris mieux la grandeur du désastre : presque toutes les claires façades sont debout, alignées et égales, autour des deux rectangles des places; leurs pignons à volutes se découpent sur le ciel; elles reposent sur les colonnes de grès; les arcades vont de l'une à l'autre, comme jadis. Mais ce n'est plus qu'un décor : l'intérieur est brisé, les étages sont effondrés, on voit le bleu à travers les fenêtres. Quelques hommes s'éloignent dans l'ombre des arcades. Civils? militaires? je ne sais : la place est longue. Je vais plus loin. Nos canons de 75 tirent dans les campagnes voisines; un aéroplane est

en l'air, très haut, les ailes presque transparentes, le corselet fulgurant de lumière. Les rues, l'une après l'autre, sont désertes, et les portes barricadées. Sur l'une d'elles, une inscription : « La police veille! » Je découvre une boutique d'épicerie, j'entre :

— Vous êtes brave, madame!

— On le dit.

— Vous n'avez pas quitté?

— Pas un jour.

— Vous avez des cartes postales?

— A volonté.

Quelques pas plus loin, — je n'en crois pas mes yeux, — une bourriche d'huîtres fraîches est posée sur un guéridon, devant un magasin de primeurs. C'est d'ailleurs toute la primeur que j'ai vue là. Quelle étonnante solitude, entre ces files de murs encore debout! Ah! deux enfants qui jouent aux billes! La cathédrale, énorme, la nef ouverte, une moitié de voûte tendue en parasol, se lève derrière eux. Je passe près du palais de Saint-Waast, l'ancien musée, incendié et vide : le gardien est en uniforme. Je traverse une ruelle, j'entre dans une place de médiocre étendue et de belle architec-

ture, où le silence est prodigieux. Cependant voici un homme. Il est courbé, presque immobile. C'est un ancien d'Arras. Que fait-il? Je m'approche : du pointu de sa bêche, il gratte l'herbe entre les pavés. Un vieil homme qui continue la lutte contre l'herbe, deux enfants qui jouent, une femme qui est vaillante : c'est toute la vie que j'ai observée dans Arras bombardée... Pardon : j'ai noté aussi, par-ci, par-là, un tuyau de poêle, sortant du soupirail d'une cave, et qui fumait.

Autour d'Arras, tandis que je revenais, dans la nuit commençante, je regardais du côté où est l'ennemi : les grandes vagues de terre nue s'embrumaient une à une, les plus lointaines d'abord; les villages à mi-côte, toujours protégés du vent par un bouquet de futaie, se fondaient dans le brun des jachères; nulle part je ne voyais la ligne des tranchées allemandes ou la ligne des nôtres, nulle part, dans ces vallonnements, une troupe en marche, un cheval, un mouvement. Je suivais une route de crête interdite au ravitaillement. Si je n'avais, par moments, aperçu la lueur d'une fusée éclairante, entendu le départ ou l'éclate-

ment d'un obus, j'aurais pu oublier que j'avais devant moi, occupant tous les creux et toutes les hauteurs, deux armées en présence, immobiles et cachées.

TERRITORIAUX

4 Janvier 1916.

J'aime bien les jeunes : mais ceux que j'admire le plus, ce sont les vieux. Ils ont passé l'âge où le sang qui coule vite nous jette à l'aventure ; ils laissent derrière eux une femme, des enfants, une maison, des soucis, des projets : tout ce qui nous retient si fort. Rien qu'en partant comme ils l'ont fait, sans une hésitation, ils ont donné de leur courage une preuve certaine. Et, depuis qu'ils combattent, c'est-à-dire depuis le début de la guerre, je n'ai jamais rencontré de chef qui ne me fît l'éloge de ses territoriaux.

Essentiellement, ils sont défenseurs des tran-

chées, chasseurs à l'affût. La chasse à courre est pour les jeunes. Ceux-ci attaquent. Ceux-là gardent. Mais comme ils gardent bien, comme ils tiennent le terrain conquis! Sur les routes voisines du front, si vous les rencontrez, aux heures tardives où se prépare la relève, vous les reconnaîtrez à deux signes, même de loin : ils marchent sans coquetterie militaire, en traînant un peu la semelle, et ils portent tout ce qu'on peut emporter avec soi; les sacs, les couvertures, les bidons, les musettes gonflées, les cartouchières, le litre dont le goulot sort de la poche bleue, bossuent les reins penchés et élargissent les hanches. Quand vous serez près d'eux et que vous pourrez voir leur visage, beaucoup de ces hommes ne vous regarderont pas : ils emportent aussi leur songe. Ils savent quelle rude semaine ils vont passer; mais la pluie et le vent sont leurs vieilles connaissances; la boue des tranchées ne leur fait pas peur; la patience est leur lot très ancien; ils acceptent le risque de mourir, sachant bien qu'ils protègent tout leur monde en arrière : et ils s'en vont, comme à un grand labour, dont on ne verra la moisson que bien des mois plus

tard. En vérité, ces chefs de ferme, ces vignerons, ces bouviers, ces charretiers, ces petits closiers, plus nombreux que tous autres parmi les combattants d'aujourd'hui, auront eu un rôle magnifique dans la Grande Guerre. Il faudra que l'histoire le dise, qu'on rende justice aux villages de France, et que les lois se décident à aimer et à favoriser ces héros silencieux, qui auront tant fait pour sauver le pays.

Ils s'en vont, très vite confondus avec les talus de la route ou perdus dans la brume que le soir épaissit. Arrivés dans les tranchées, ils reprennent leurs habitudes, retrouvent le gourbi, continuent la sape commencée huit jours plus tôt, et qui a progressé aux mains des camarades, et quand le tour de guetter aux créneaux est venu, se rencognent dans le même trou de la muraille de glaise, où le dos du guetteur est moulé. Pas de mouvements inutiles ; pas de presse ; pas de bravades ; pas de ces pétarades, à coups de grenades et de bombes, par quoi d'autres troupes plus jeunes manifestent tout de suite leur présence dans la tranchée, et qui, naturellement, provoquent

la riposte. On tient, et on se tait. Qu'ils y viennent, les Boches! Il y a de bons tireurs dans le régiment, et, dans l'attaque du 7, dans l'essai de surprise du 15, à la pointe du jour, on a vu ce qu'ils savent faire. Un officier me disait : « Avec eux, on a le minimum de pertes; ils excellent à se terrer; ils se confondent avec les mottes. » Plusieurs secteurs du front sont occupés par cette solide infanterie, qui est notre vieille garde. Sur l'Yser, à l'automne de 1914, quand les armées allemandes, tenues en réserve pour cet objet même, se précipitaient à la poursuite de l'armée belge et menaçaient les côtes du Pas-de-Calais, une division territoriale a supporté le choc et brisé tous les assauts des meilleures troupes de l'empire.

Qu'on ne s'imagine point une vie inactive; les travaux ne manquent pas; la nuit même est le temps des relèves, des ravitaillements, des reconnaissances, de la réparation des réseaux de fil de fer. Cependant, quand le secteur est tranquille, le territorial a des heures de liberté. Il écrit beaucoup. Il écrit pour tout le passé où il ne composait point

de lettres, si ce n'est au premier de l'an; pour tout l'avenir, où il se promet bien de laisser le porte-plume immobile, couché dans la rainure de la petite bouteille à encre, sur la tablette de la cheminée. L'un d'eux me disait : « Il paraît qu'on a fait placer une boîte aux lettres dans la gare de mon village? A quoi qu'elle servira après la guerre? De nid aux moineaux? »

Beaucoup de ces lettres ne renferment que le récit des jours sans événements, et les formules d'usage, d'amitié ou d'amour, banales pour le public, mais précieuses pour ceux et celles qui attendent et qui commenteront chaque mot, le soir, à la lampe. Je connais des jeunes femmes de la campagne qui reçoivent tous les jours une lettre de leur mari. La guerre a servi d'école d'adultes à plus d'un mobilisé. Quelquefois, tout le convenu disparaît et c'est la race qui parle, et la foi cachée, et toute l'âme qui sans doute ne s'est jamais révélée ainsi. J'ai cité une ou deux de ces très nobles lettres. En voici une autre qui m'est communiquée. Elle est demeurée pendant une année dans la poche du soldat territorial qui

l'avait écrite comme une sorte de testament; puis l'homme a été tué, et elle est venue aux mains de la veuve. Lisez-là et dites si vous n'auriez pas voulu avoir pour voisin et pour ami celui qui a écrit ceci : « Ma chérie, le jour où j'écris ces lignes, j'ai le cœur bien gros, et, si jamais tu les lis, c'est que je serai mort en faisant mon devoir. Je te demande, avant de disparaître, de toujours bien élever nos enfants dans l'honneur, et à la mémoire de moi, car je les aurai beaucoup aimés, et je serai mort en pensant à eux et à toi. Dis leur que je suis mort au champ d'honneur, et que je leur demande de se sacrifier de même, le jour où la France aurait besoin de leurs bras et de leur cœur. Conserve ce certificat de bonne conduite que j'ai eu en partant du régiment, et, plus tard, tu leur feras savoir que leur père aurait eu à cœur de vivre uniquement pour eux et pour toi que j'ai toujours tant aimée. Maintenant, je ne voudrais pas que tu passes le reste de ta vie dans le culte d'un mort. Tout au contraire, si, dans ta vie, tu rencontres un bon garçon travailleur et capable de t'aider loyalement à élever nos enfants, eh bien! unis ta vie

à la sienne, et ne lui parle jamais de moi, car, s'il t'aime, ça lui porterait ombrage de sentir l'ombre d'un mort planer autour de lui... Ma chérie, c'est fini; je t'aime, et pour toujours, jusque dans l'éternité. Adieu! Je t'attends dans le ciel. Ton Jean qui t'adorait. »

Je souhaite que les jeunes romanciers qui auront vu la guerre se persuadent qu'il y a de beaux romans dans le monde le plus simple, que tous les cœurs sont capables de grandeur, pourvu que l'idée de sacrifice leur ait été enseignée, et que c'est là le rachat de toutes les inégalités.

Ces jours derniers, quand le vent et la pluie faisaient rage, un officier me racontait qu'il s'était approché de deux guetteurs, immobiles à leur poste, dans la tranchée de première ligne, et s'était mis à plaisanter avec eux.

— Voyons, mes enfants, de quoi a-t-on besoin?

— De moins de boue.

— J'y suis comme vous. De quoi encore?

— De ceci, et de ça...

— Vous l'aurez, je vous le promets. On est fatigué?

— Un peu.

— Découragé?

Ils prirent une figure terrible, le regardèrent, et lui dirent ensemble :

— Si c'est pour nous dire des choses comme ça que vous êtes venu, mon commandant, vrai, c'était pas la peine! Découragés? Ah! non! ça n'est pas chez nous qu'on le sera!

L'officier ajouta :

— Ce sont des gens admirables. On devrait tous les décorer, mes vieux!

RÉPONSES DU LEVANT

8 Janvier 1916.

S'il fallait ajouter une preuve à toutes celles qui nous viennent de l'histoire, pour établir l'étroite affinité entre les Syriens et les Français, on la trouverait dans l'incroyable aisance avec laquelle les Syriens parlent et écrivent notre langue. Leur connaissance du français, ils la doivent aux maîtres qui les ont élevés, là-bas, principalement aux religieux et religieuses qui ont maintenu nos amitiés d'Orient; ils l'ont perfectionnée souvent par des voyages : mais le tour heureux de leurs phrases, le choix des mots, l'ardeur qu'on y sent vivre, dénotent quelque chose de plus, et qui ne

s'apprend guère. On n'écrit très bien une langue étrangère que si l'on participe, par quelque don essentiel, au génie qui l'a faite. Le voisinage ne suffit pas, l'application non plus : il faut une parenté d'esprit.

Au mois de mai dernier, j'ai publié, ici même, un article où je rappelais l'importance de la question syrienne, l'ancienneté de nos droits, le consentement joyeux de presque tous les habitants de la Syrie, et les limites d'une province qui ne vaudra pour nous que si nous avons l'enveloppe en même temps que le noyau. J'ai reçu bien des réponses, tantôt de Paris ou de Lyon, tantôt d'Égypte, tantôt des îles grecques où les Syriens s'étaient réfugiés. Je n'en ai rien dit parce que, dans l'orage où nous sommes, les yeux sont vite détournés, selon que l'éclair brille ici ou là; mais le temps est revenu de parler de la France du Levant.

Je citerai seulement trois de ces lettres. La première demandait d'abord, pour dissiper les craintes de quelques Syriens élevés à l'étranger, que la Syrie, dans ce qu'on peut nommer l'avenir français, fût mieux choyée que cer-

taines de nos colonies, ce qui ne saurait être mis en doute, car la formule des protectorats méditerranéens paraît être tout à fait heureuse et souple. Elle continuait ainsi : « La Syrie est civilisée, d'une civilisation française. Elle est instruite. Elle s'est formée dans l'étude de votre histoire. Elle a suivi votre évolution, elle a vécu avec vous, elle s'est fondue en vous. Elle ignore tout de la Turquie. »

Dans la seconde lettre, un poète connu, saluant le rêve de toute sa vie, le rêve d'une Syrie française, entière et formant un État et une âme, avec Adana, Alep, Alexandrette et la Palestine, disait : « Quand la France prendra possession de la Syrie intégrale, qui a été de tout temps moralement sienne, elle la verra lui rire de tous ses vergers, de toutes ses sources claires, les bras chargés des présents de son sol, l'âme pleine de gratitude et d'affection. »

La troisième lettre me gourmandait d'avoir nommé seulement les Maronites parmi nos amis de Syrie, non pas qu'ils n'eussent pas droit à ce titre, mais parce que les autres le méritent, ceux qui sont d'autre race et d'autre

habitation : « Vous écrivez, et ils se chiffrent par millions les lecteurs qui vous lisent : *la population chrétienne, fort nombreuse, et spécialement les Maronites, se réjouiraient de notre venue.* Et pourquoi donc, mon Dieu, attribuez-vous aux Maronites le privilège de vous aimer, donc de vous désirer d'une manière spéciale? Nous les estimons, mais notre sentiment racial se trouve douloureusement froissé, chaque fois qu'entre nos sympathies pour la France et les leurs on établit une sorte de classement à leur avantage... Si les Maronites, en vertu de leur liberté d'action, due à l'autonomie de la montagne qui les abrite, peuvent manifester hautement leurs sentiments, vous voudrez bien croire que les sentiments des autres éléments chrétiens, sujets et administrés ottomans, quoique plus discrètement manifestés, n'en sont pas moins sincères... Y a-t-il donc des larmes plus sincères que celles qui coulent en silence, et des affections plus fortes et plus tenaces que celles qui sont, hélas! forcément silencieuses? »

Quelle jolie querelle d'amitié! Comme il est bon d'entendre ces voix! Elles mêlent leurs

notes vivantes à tous les raisonnements, considérations et souvenirs qui nous commandent aujourd'hui, avec plus de force qu'hier, de définir nos ambitions et de prendre nettement position dans le Levant. Elles disent : « Notre choix est fait, depuis des siècles, et l'heure est venue où nous appartiendrons à la nation de notre âme. La guerre descend vers nous. »

J'ai entendu raconter qu'en 1876 le fils de Guillaume Ier, Frédéric, alors prince impérial, visitant la Syrie, demanda un soir l'hospitalité à l'un des personnages les plus importants et les plus dévoués à la cause française. Ils causèrent longtemps. Le prince disait :

— Pourquoi donc aimez-vous la France?

Le Syrien répondait :

— La foi catholique qui est la mienne, l'école où j'ai été élevé, ma manière de comprendre et de voir, mes goûts, mes rêves, notre histoire même : elle m'a tout donné.

— Même vos inimitiés?

— Même mes préférences.

Ils causèrent presque jusqu'au jour, comme il est dit souvent dans les récits de l'Orient, car c'étaient leurs deux races qui parlaient l'une à

l'autre. Au matin, le prince, prenant congé de son hôte, lui remit une photographie. Mais à peine le grand seigneur syrien eut touché le portrait que ses mains se mirent à trembler.

— Non, je ne puis pas accepter ce cadeau.

— Et pourquoi?

— Parce que le prince s'est fait photographier dans le palais de Versailles, et qu'un pareil souvenir dans ma maison... Non, que Votre Altesse royale m'excuse! C'est impossible!..

Frédéric lui toucha l'épaule :

— Cela vous fait beaucoup d'honneur, dit-il, ne vous excusez pas.

La photographie fut retirée. Et le prince s'en alla, plein d'estime pour son hôte, songeant avec envie à ce pouvoir d'amour que gardait dans le Levant la France lointaine.

LES RUSSES

11 Janvier 1916.

Nous savons trop peu de choses de nos alliés russes. Les télégrammes nous apprennent qu'ils ont avancé ou reculé, — en ce moment ils avancent ; — qu'ils ont échappé aux tenailles et aux pinces-monseigneur qui devaient se refermer sur eux ; qu'ils se battent magnifiquement, et que, derrière eux, il y a toute leur nation, grands seigneurs, marchands, fonctionnaires, paysans, pêcheurs des fleuves sans fin, cavaliers des plaines du sud, Sibériens, gens des tribus errantes, des villes et des forêts. On peut bien dire que, derrière eux, il y a aussi tout un peuple de Français qui les aiment ; qui

s'inquiètent ou se réjouissent pour eux; qui s'abordent parfois, les uns les autres, dans les villages, disant : « Ils tiennent le coup, nos amis de Russie! »; et dont le regard, souvent, quand ils boivent ensemble, se lève vers l'image encore pendue aux murs, vous vous souvenez? la poupe d'un vaisseau de guerre, une tente pavoisée, le long fût des canons qui veillent par-dessus, et le président et l'empereur qui portent les fameux toasts.

Mais ce n'est pas assez. Nous qui voyons nos enfants au combat, nous voudrions voir aussi nos amis, et souffrir avec eux, et leur crier merci. Car la cause est la même, et tout le monde le sait, dans cette famille de peuples qui luttent pour de plus grands biens que le sol, que le commerce et que la paix elle-même. Or, ils nous sont cachés par la distance, nos alliés russes. Ne pourrait-on pas nous donner plus de nouvelles d'eux et plus de leur âme? Si le détour est assez long que doivent faire les sacs de lettres et de journaux, ils finissent par arriver; que ne publie-t-on des récits vivants des batailles qui se livrent en Russie, aussi bien que chez nous, pour l'Europe tout entière

et pour chacun de nous? Je m'adresse aux bureaux officiels, d'où nous viennent, parfois, des tableaux sobres, émouvants et clairs, des actions engagées sur nos lignes. Je m'adresse également aux écrivains russes. La liaison stratégique est la première de toutes; mais l'art d'entretenir les sympathies n'est pas de peu d'importance.

En attendant que ce vœu soit accompli, j'ai lu les *Lettres de soldats russes* publiées par G. Montvert, à la librairie Payot. Elles sont en trop petit nombre; quelques-unes ne méritaient pas une traduction; du moins ce n'est plus le télégramme, et le cœur est de la partie. Ouvrons le livre. La plupart des lettres, empruntées aux journaux russes, sont datées de la fin de 1914, ou du commencement de 1915, c'est-à-dire d'une période où nos alliés se battaient en territoire ennemi. Les correspondants sont des officiers, des soldats ou sous-officiers d'infanterie, des cosaques. L'un d'eux raconte les préparatifs d'un combat; tous les hommes de la batterie ont été convoqués : « Je me dirige vers les soldats, je déploie une carte, et me mets à leur expliquer

la mission qui nous est confiée. Je remarque avec joie que les soldats n'éprouvent pas l'ombre d'une inquiétude, mais semblent seulement affairés et pénétrés de leur importance... De temps en temps, quelques-uns se rapprochent des pièces, et essuient quelque chose, comme s'ils caressaient un ami fidèle pour la dernière fois. » Note précieuse et qui révèle une parenté entre les disciplines des deux armées. Un autre officier dit, de ses premiers mois de campagne, dans les services d'approvisionnements : « Tout cela me fait l'effet de vacances dont je ne jouis pas. » Un autre, qui s'est battu, lui, et qui, par la suite, a été tué, écrit : « J'ai perdu l'habitude des oreillers et des couvertures; nous dormons dans les tranchées conquises le jour, et que nous fortifions la nuit. Et, le matin, en avant!... Je me sens comme chez moi dans les combats. Je n'ai qu'un plaisir : dès que nous appuyons, cette saleté (l'ennemi) se met à fuir. » Un autre est entré dans un château appartenant à un proche parent de l'empereur Guillaume II : « Bien sûr que nous ne nous conduisons pas comme les lieutenants allemands, au contraire : en

visitant le château, nous avons admiré, sans rien toucher. Mais nous n'avons pu résister à la tentation de mettre du linge propre appartenant à un parent de Guillaume. » Un soldat a reçu, d'une marraine inconnue, à la fin de 1914, une lettre et un petit cadeau, un mouchoir de poche, deux quarts de tabac, une boîte d'allumettes et une pipe. Il répond : « J'envoie à ma chère petite sœur en Jésus-Christ, Anna Andreevna, mes plus cordiales félicitations pour les prochaines fêtes de Noël et du Nouvel An... Bien que je ne sois pas fumeur, j'aspire avec un plaisir indicible cette fumée qui, comme un bon verre de cognac, réchauffe mes membres engourdis par le temps humide, et je me chauffe les mains avec la pipe... Je vous adresse une prière que je vous prie de ne pas repousser : favorisez-moi d'une réponse, et écrivez-moi si vous êtes une jeune fille au cœur compatissant, ou bien une petite dame? Je vous en prie, écrivez-moi; une lettre n'a pas de prix, c'est la seule distraction pendant la guerre. Remerciez vos parents de vous avoir faite aussi miséricordieuse. » Ne dirait-on pas que c'est quelqu'un de France?

Un chef, blessé, en traitement à l'hôpital de Kieff, essaie de définir l'âme des soldats qu'il a conduits au feu : « Je pense à cette remarque des correspondants de guerre, pour lesquels le soldat russe est resté un sphinx énigmatique. Celui qui a vécu côte à côte avec le soldat, qui a mangé, bu et dormi à ses côtés, qui, tous les jours, a entendu ses propos, ses réflexions et ses discussions, sait que le type du téméraire n'est pas commun... Le trait le plus fort, le plus éclatant de sa psychologie, c'est un fatalisme robuste et bien équilibré... Notre soldat ignore réellement la peur, et bien certainement il ne s'arrêtera jamais à réfléchir où il y a moins de danger : flanc droit, flanc gauche, sur la ligne de feu ou en arrière. Pour lui, c'est partout la même chose. Le danger est là où le Seigneur l'aura voulu mettre... Et cet esprit de fatalisme, qui s'élève des rangs grisailles de tous ces paysans du Don, du Volga, de Perm, forme peu à peu une unique et universelle atmosphère de foi inébranlable. Il leur imprime un caractère de haute tranquillité, de pondération et d'équilibre... Il est impossible de faire broncher ces hommes, ni de leur

faire perdre leurs convictions. Leur foi est robuste et forte avant tout... Leur âme est comme leur démarche, tranquille et ferme. » C'est là une vue curieuse. Est-elle complète? Est-elle assez haute, et la réalité n'est-elle pas au-dessus? Je n'ai pas le droit de me prononcer, ne connaissant pas le peuple russe. Mais voici le début d'une lettre écrite par le fils d'un domestique, jeune soldat qui a servi comme expéditionnaire dans un bureau, et qui est sergent-fourrier dans un des régiments les plus réputés de l'armée russe : « Mon cher Senia, tu m'écris qu'il te semble impossible, *n'étant pas militaire*, de supporter ces peines et cette terreur. Je souligne *pas militaire*, parce qu'un militaire, qui a devant lui un but déterminé, ne se laisse arrêter par rien, et met tout sur la carte, sans hésiter : vie et jeunesse. Ce but est très noble : défendre père et mère, frères et sœurs, l'empereur et la patrie. N'est-ce pas un but élevé, pour lequel personne ne regretterait ni sa vie, ni sa jeunesse?... La guerre exige des victimes, et toutes ces victimes se résignent à la volonté du Créateur. Est-il possible que le cœur d'un guerrier russe reste impassible

devant la mort d'un brave camarade? Non, Senia, son cœur sera remué, mais le champ de bataille n'est pas un lieu où pleurer ses proches ni faire du sentiment; c'est affaire là-bas, dans la lointaine Russie, à nos mères et à nos sœurs, dont les larmes arroseront nos os. »

Les beaux récits ne manquent pas dans le livre. Il en est d'extraordinaires, comme celui où un cavalier, cinq fois décoré, raconte comment 50 volontaires et 3 officiers ont surpris dans les marais et taillé en pièces 3 escadrons de cavalerie et 2 compagnies d'infanterie. Je ne puis les citer tous, ni même en indiquer la couleur ou le dessin. Mais il y en a un, si émouvant, et d'une grandeur si simple, qu'il faut le reproduire, et le donner à tous, comme une nourriture. Il a été copié dans le carnet de route d'un officier : « Tard dans la nuit, nous arrivons à une station importante, où la voie a été détruite par les Allemands qui viennent de se retirer. Nous passons la nuit dans le wagon. Vêtu de ma capote, je sors. Il fait froid. Le ciel est sombre et sans étoiles. Une torche, agitée par un vent violent, brille comme un serpent rouge près de la station.

Près de la torche, des figures noires sont rassemblées. Je m'approche. C'est un groupe de soldats qui examinent une chemise de fine toile, portant des taches de sang. C'est la chemise du prince Oleg. Lors d'une reconnaissance à cheval, il a été gravement blessé. On l'a ramené à la station, pansé, expédié en arrière, presque mourant, avec un docteur. Voici une boîte d'allumettes gorgées de sang. On dit qu'il ne passera pas la nuit. Les soldats coupent la chemise en morceaux, qu'ils conservent comme souvenirs. « Dans cette guerre, petits frères, cela ne fait pas même de la peine de mourir : il y coule du sang royal! » dit une voix plaintive. Je prends dans la boîte une des allumettes couvertes de sang et je la cache dans mon portefeuille... Je la conserverai. Non, cette guerre n'est pas une guerre ordinaire. De la Russie divisée, elle a fait une Russie unie, et dans laquelle un seul sang circule. »

En lisant ces *Lettres de soldats russes*, je me souvenais d'un jugement d'ensemble que le comte de Maistre, longtemps ambassadeur à Saint-Pétersbourg, a porté sur le peuple

russe. Les termes n'étaient pas demeurés dans ma mémoire, mais je me rappelais que ces phrases, pleines de sens et d'éclat, répondaient à une foule de sottises qu'on a dites depuis lors, et qui devaient être déjà répandues au commencement du XIXe siècle. J'ai feuilleté plusieurs de ces livres, qui sont parmi les plus grands qu'un homme ait écrits. Et, dans le second volume du *Pape*, j'ai retrouvé ma citation. La voici. Elle est, je pense, l'hommage le plus autorisé, le plus concis et le plus complet, qu'un étranger ait rendu au peuple russe. « Peu de voyageurs écrivains ont parlé des Russes avec amour. Presque tous ont saisi les côtés faibles, pour amuser la malice des lecteurs. Cependant, ce peuple est éminemment brave, bienveillant, spirituel, hospitalier, entreprenant, heureux imitateur, parleur élégant, et possesseur d'une langue magnifique, sans mélange d'aucun patois, même dans les dernières classes. »

LE « CUISTOT »

20 Janvier 1916.

Il a été un personnage. Il a eu sa période de gloire, et de vraie gloire, dans la première partie de la guerre et jusque dans le commencement de 1915.

C'était l'heure où il y avait encore des « cuistots » d'escouade. On pouvait sourire de lui, à cause de ses manies, de ses propos et de son harnachement, mais non pas rire, je vous assure : s'il prélevait quelques bons morceaux sur l'ordinaire, et goûtait fréquemment le « pinard » de la troupe, il avait aussi plus que sa part de danger. Pour leur apporter la soupe chaude ou tiède, le soir, et pour faire, avant le

jour, la seconde distribution, celle du café, les hommes savaient que le cuistot ne dormait pas de la nuit, et que, pour arriver jusqu'à eux, il traversait de mauvais couloirs, où passe la mort.

Supposez les plaines du nord; un ciel bas, sous lequel glissent des poches d'eau informes, poussées par le vent de marée; des champs à demi abandonnés; des chemins défoncés vaguement éclairés, dans la nuit, par la lueur de deux canaux bien droits, qui s'en vont en silence jusqu'à la mer lointaine. Avant d'arriver à la mer il y a bien des villages. Dans l'un d'eux, un détachement se prépare à partir pour les tranchées, qui sont là, vers l'est, d'où vient le grondement du canon. Les hommes sortent de toutes les maisons, les granges, les ruines, car les obus ont crevé dix façades et dix toits la semaine précédente. On voit grouiller une masse brune au milieu de la chaussée. Le rassemblement est presque achevé. Un caporal crie après les retardataires. Le dernier, au moment où le détachement se met en marche, apparaît au coin d'une ruelle. Il boucle son ceinturon, difficilement,

sur sa bedaine. C'est un homme bas sur pattes, qui tangue en s'avançant et grogne dans sa barbe d'avoir à se hâter. C'est aussi, de tous les soldats présents, le plus prévoyant, le plus chargé, le plus chaudement vêtu, le plus largement chaussé, le plus épaissi par le contenu de ses poches. Il a mis sur sa capote une chape en peau de mouton; il a pendu à son ceinturon une cafetière de fer-blanc; il porte, autour du cou, un cache-nez vert dénoué qui pend comme une étole; il a, couvrant ses mains, des moufles de bûcheron, et, dépassant sa tête et lui faisant panache, un sac démesuré, de tous côtés bâillant, ficelé, bossué, sonnant, que surmontent trois paquets de carottes, une botte de persil et un paquet de poireaux dont les feuilles brisées, agitées en mesure, traînent sur son épaule comme la queue d'un coq mort.

Il se place à la gauche de la section, avec les autres cuistots. Mais, vers huit heures, quand la section arrivera au village détruit, où la plus importante construction n'a que trente centimètres de hauteur, il s'arrêtera et gagnera quelque cave où il peut faire la cuisine. S'il n'y a pas de cave, il connaît un abri, une

meule de paille avariée, un talus, qui cachera la flamme du foyer et le plus gros des étincelles. Là, ce brave, pendant une semaine, fera l'homme de peine et de veille. Non seulement il devra cuisiner, préparer le café, la soupe, le rata et le reste pour l'escouade, mais s'approvisionner, à trois kilomètres en arrière, dans un chemin défilé, où il « touche la distribution », et porter en première ligne, à deux kilomètres en avant, les produits de son art. Tout cela il doit le faire entre le crépucule du soir et le crépuscule du matin. Un poète l'aurait montré sans cesse en alerte entre les deux grands angélus. Et quels chemins! La boue, la pluie, les trous où l'on culbute avec les marmites, ne sont que les moindres misères. La grande s'appelle la mort. Elle est là, toujours passant dans l'ombre, quand on approche des tranchées.

Car, en ce temps déjà lointain, il n'existait que des boyaux de communication peu nombreux et de petite longueur. Il fallait aller à découvert, souvent, pour rejoindre les camarades. Beaucoup de cuistots qui s'en allaient ainsi, les mains pleines, attendus par les com-

battants, ne sont point arrivés. Au coin d'un champ, une balle folle les a fait tomber. Sainte Zita la Sicilienne, patronne de la corporation, a dû en recevoir plus d'un en paradis. « Viens, mon pauvre vieux, la gamelle est finie, ta charité a parlé pour toi, et les cieux sont ouverts. »

Le cuistot n'avait pas un langage de petite demoiselle. Il nommait ses victuailles de noms colorés, en usage dans la grande armée, et qui sonnent déjà dans la légende nouvelle. J'en ai connu un, qui s'était attardé, un matin, dans les lignes voisines de l'ennemi. C'était un dimanche. Il causait avec des amis, assis sur la banquette de terre, n'ayant pour paysage qu'une paroi à pic de glaise et de cailloux, à portée de la main; jovial malgré cela, et oubliant l'heure. Un soldat prêtre passa, et, reconnaissant cette face de vieil enfant, et cette barbe rousse que le rire séparait en dix mèches :

— La bonne rencontre! Je parie que tu me répondras bien la messe?

— C'est pas de refus; mais il y a longtemps : il y aura de l'erreur.

— Viens tout de même, je te soufflerai.

Ils allèrent dans la « cagna » où brûlaient déjà deux bougies, fichées dans des fusées d'obus. Au commencement, le cuisinier retrouva seul quelques réponses en latin, il en répéta d'autres, qui lui furent conseillées. Mais, après l'évangile, quand il dut prendre les deux fioles remplaçant les burettes, l'une de vin, l'autre d'eau, il se troubla, ne sachant laquelle offrir d'abord à l'officiant, et il eut beau chercher dans sa mémoire, il n'y trouva point de souvenir. Alors, se penchant, et le plus poliment du monde, il demanda :

— Dis donc, vieux, c'est-il la flotte ou le pinard qu'on te passe le premier?

Le cuistot était un homme plein de ressources et de sollicitude. Pour son escouade, aux heures douteuses où les combattants commencent à sortir des terriers et des ruines, il arrachait, dans les jardins abandonnés, ce qui restait des oignons, des carottes, des pommes de terre semés par d'autres gens et pour d'autres dîners. Il apprenait, il devinait les ressources que renfermaient encore les villages bombardés. Il faisait quelques fouilles, çà et là, qui n'avaient point pour motif une curiosité d'ar-

chéologue. Mais à quoi bon laisser derrière les fagots les vins que des rôdeurs peuvent s'approprier? Ne vaut-il pas mieux le distribuer aux braves qui défendent la tranchée? N'est-ce pas dans l'intention, secrète et certaine, des propriétaires, paysans, vignerons, que la guerre avait obligés à partir?

Un jour, au plus dur des attaques allemandes, l'un des meilleurs cuistots d'un régiment d'infanterie, entendant la canonnade qui ne cessait point, et voyant passer des blessés, se lamentait en lui-même. Depuis trois semaines, il avait essayé en vain de déblayer la cave du maire. C'était un tel amoncellement de pierres et de poutres, qu'il ne parvenait point à s'y glisser. « Quel malheur! Ils disent, les camarades, que, si ça continue, ils ne pourront pas tenir! Mais, si je réussissais, moi, je sais bien qu'ils tiendraient! » Et il travaillait, arrachant un à un les moellons du caveau. Tout à coup, un obus tombe en plein dans la ruine. Le fouilleur, abattu par l'explosion, se tâte, puis regarde : la besogne est faite et la cachette ouverte; avec un peu d'audace et de chance, en se glis-

sant ici, puis là, en étendant les bras, en grattant la poussière... Il se redresse bientôt; il a trouvé deux bouteilles intactes. Il en prend quatre, il en prend dix. C'est le bon coin; il y a des étiquettes sur le verre. « Bon sang! s'ils ne tenaient pas! Faut que j'y aille! » Un panier sur l'épaule, ses larges poches remplies, sonnant de tout le corps comme un homme-orchestre, il prend sa course vers la tranchée. Les obus éclatent et ne le touchent pas. Il arrive. « Tenez, les vieux, voilà de quoi tenir! Qui veut du bordeaux? Qui veut du bourgogne? Qui préfère de la vieille fine? C'est M. le maire qui vous l'envoie, avec ordre de n'en pas laisser aux Boches! »

Ainsi fut fait. Et l'attaque allemande fut arrêtée du coup.

Aujourd'hui, le cuistot d'escouade n'existe plus. Les cuisines roulantes, les « trains blindés », comme disent les soldats, arrivent, chaque soir, à proximité des lignes. Chaque compagnie a sa cuisine. Un homme, par escouade, va chercher la soupe et la rapporte. Et, au petit matin, les voitures reculent et se mettent à l'abri. Lequel des deux systèmes est

le meilleur? Le second sans doute. Mais les grands historiens qui parleront de la grande guerre devront un souvenir au cuistot des premiers temps, qui fut un bon serviteur et souvent un héros.

LE PETIT SACRIFICE

6 Février 1916.

Il y a des hommes qui vivent de leurs rentes, il y en a qui vivent d'un métier, il y en a, dit-on, qui vivent du bruit qu'ils font et du dommage qu'ils causent.

Il faut revenir sur la définition et la nuisance de cette espèce. Nous avons, en ce moment, un certain nombre de journalistes et de députés qui ne font que diviser, s'opposer aux ordres et plus exactement à l'ordre, empêcher les réformes vraies, demander celles qu'on ne peut faire aboutir en peu de temps, combattre les hommes d'initiative, pousser en avant ceux qui n'ont d'autre mouvement que celui qu'on leur

donne, voter les dépenses vaines ou vexatoires, mesurer les nécessaires, et, s'ils parlent ou écrivent pour le public, semblent ne connaître ni le temps, ni le lieu, et n'avoir aucun soupçon que nous sommes en guerre, et que la France y joue sa vie.

Quand on leur demande le motif de ce désordre, ils répondent, s'ils sont députés : contrôle; et s'ils sont journalistes : lumière. Les mots ne leur manquent pas autant que la sagesse; ils ont toujours des noms pour déguiser leur œuvre. Maîtres de la définition, jouant avec la langue comme un enfant avec les étrennes données par un grand-père, ils trouvent de grandes raisons pour des actions vilaines, parlent de liberté quand ils suppriment un droit, et prononcent « émanciper » quand il faut dire : « corrompre ».

Quelles carrières cependant, et quel passé le plus souvent! Demi-jeunes, demi-vieux, vieux tout à fait, s'ils jugeaient ce qu'ils appellent improprement leurs « campagnes » de presse, de tribune ou de couloirs, ils n'apercevraient derrière eux qu'une enfilade de démolitions, toutes françaises. Mais ils n'examinent point

leurs responsabilités : ils n'ont égard qu'à leur pouvoir ; leur cœur n'a point de remords ; ils combinent, ils convoitent, ils cherchent le profit, et le mot de victoire est abaissé par eux jusqu'à signifier le succès d'une intrigue, le scandale d'un article et la ruine d'un principe.

Ne comprennent-ils donc pas qu'ils sont épiés du dehors ; que leurs extravagances sont guettées par l'ennemi, qui se sert habilement, contre la France, des paroles et des actes de ces Français désordonnés ?

Ne savent-ils pas que cette politique, la leur et celle de leurs devanciers, a tourné contre nous ou mis en défiance un certain nombre de neutres, dont la sympathie nous serait précieuse, et qui ne sont que trop disposés à prendre pour la France, muette et combattante, une poignée d'intrigants, incapables de se ranger au devoir nécessaire ?

Ne voient-ils pas l'exemple, qu'il faut hélas ! citer, de l'Allemagne gouvernée ? Depuis des mois, les Allemands, sur notre front, n'ont eu que des échecs. Ils en ont eu de terribles, la Marne, l'Yser, Ypres, les batailles de Champagne et d'autres de moindre étendue : cepen-

dant, les accusations contre les généraux ou les ministres, les critiques acerbes contre l'organisation des services essentiels, n'ont pas été formulées à la tribune du Reichstag ou publiées dans les journaux. Quelqu'un veille à ce que les forces de nos ennemis ne soient pas divisées.

N'ont-ils pas le sentiment que le temps mal employé, que le temps gaspillé et perdu est irremplaçable? Nous n'avons pas des années pour décider de l'avenir de la France, du sort de tous et de chacun, du bonheur ou du malheur de ce peuple engagé dans la plus grande guerre qui ait été : nous avons des mois, des jours peut-être. Chaque minute est précieuse infiniment. Il s'agit bien de commissions, de questions, d'interpellations et de ces bavardages! Ceux qui administrent, comme ceux qui se battent, n'ont que le temps d'agir. Toutes les querelles de méthodes, et les ambitions, et les rancunes, et ce qui retarde, et ce qui trouble, et ce qui fait douter des hommes et des choses, voilà les fautes qui sont sans remède, parce que la destinée n'attend pas. Elle est là, toute proche, et celui qui fait perdre une heure peut faire perdre une bataille.

N'entendent-ils pas monter la réprobation publique? A ceux-là auxquels la conscience fait défaut, le sentiment de la peur n'est jamais étranger. Il faut donc qu'ils sachent qu'ils courent un danger. Quoi, direz-vous? Eux si habiles à les fuir?

— Un grave danger.

— Iraient-ils aux tranchées?

— Vous les connaissez peu.

— Serait-ce un danger électoral?

— Quelque chose de plus : un mouvement national de dégoût.

Rien n'est plus certain. Je ne sais par qui ces agitateurs sont renseignés. Mais s'ils s'imaginent que la France est complice, ils vivent dans l'illusion. Nous qui vivons à l'air libre, nous entendons le vent passer. Il est plein de colère, et le mécontentement déborde les personnages, de petite ou de grande taille, qui l'ont provoqué.

Je n'irai pas jusqu'au bout de ma pensée. Nous ne sommes pas à une heure où nous puissions profiter des fautes de ceux-là mêmes qui nous ont fait du mal. Nous ne nous réjouissons pas de leurs erreurs : nous voudrions les

effacer. Ils sont Français. Nous sommes dans une même tempête, si terrible que, du capitaine au dernier mousse, tout manquement à la discipline, et tout cordage qui craque, et tout hublot qui n'est pas fermé, intéresse la sécurité de l'équipage entier. Ah! si l'on pouvait fermer tous les hublots! La lumière entrerait quand même, et la mer seule n'entrerait plus!

Je ne veux pas récriminer, je ne veux qu'avertir, comme d'autres l'ont fait, parce que c'est le devoir de tout homme qui voit clair. La France a droit à l'union. Elle la veut. Il la lui faut. A l'heure où tant de Français meurent pour la patrie, quelques-uns peuvent bien se taire pour elle!

LE SIÈGE D'OUM-ES-SOUIGH

13 Février 1916.

La guerre européenne retient l'attention du monde, et nous-mêmes, Français, nous savons peu de chose des faits d'armes de nos troupes au Maroc, au sud de la Tunisie, ou dans cet immense Cameroun d'où elles ont, avec la coopération des Anglais, chassé l'Allemand. Il est vrai que les papiers officiels, — et je crois cela regrettable, — dorment dans les cartons, attendant quelque historien, vieil officier, qui les lira vers 1925 ou 1930; que personne ne les résume à notre usage; que les agences d'information ont peu de correspondants parmi les dunes sahariennes, dans les champs de mil et

les forêts de jujubiers où vivent des guerriers nus, maigres et anthropophages, et enfin que les lettres ne sont pas nombreuses que nous écrivent les coloniaux, les chasseurs, les tirailleurs, et, à plus forte raison, les spahis et goumiers engagés dans ces grandes aventures.

J'ai cependant reçu, du Sud tunisien, une lettre qui raconte le siège d'Oum-es-Souigh, qui eut lieu en octobre dernier, et je crois bien faire en racontant à mon tour ces combats où des Français, appartenant pour la plupart à ce qu'on appelle les « groupes spéciaux », luttèrent désespérément contre des rebelles tripolitains six ou huit fois plus nombreux, refusèrent de se rendre, et permirent aux troupes de secours d'arriver et de rétablir l'ordre, qui ne fut plus troublé.

Qui l'avait troublé? Les Allemands, vous le devinez.

Pour comprendre toute l'affaire, il faut se rappeler qu'à partir de Gabès, la région devient désertique et se trouve jalonnée par des postes militaires plus ou moins importants et formant une ligne qui s'enfonce dans le sud : Medenine, Tataouine, Fatnassia, Dehibat. Cette ligne se

rapproche de plus en plus de la frontière tripolitaine.

Or, à l'automne de 1914, les Italiens, nos voisins, ayant décidé, en prévision des événements dont nous sommes aujourd'hui témoins, d'évacuer une partie de leurs postes tripolitains, des colonnes italiennes franchirent la frontière, et rentrèrent en Italie par les pistes et les routes tunisiennes, en raison de la facilité plus grande des communications.

Les guerriers tripolitains, excités par deux de leurs cheiks réfugiés en Turquie et depuis longtemps acquis à l'Allemagne, crurent l'heure favorable pour reprendre la moitié de la Tripolitaine et, qui sait, à la faveur de la guerre d'Europe, soulever nos tribus de Tunisie et s'emparer de nos oasis, de nos puits et de nos fortins. Ils s'arrêtèrent d'abord à la frontière, se rappelant les rudes leçons que nos soldats leur avaient données. Nos tribus restaient fidèles. Elles ne les croyaient pas lorsqu'ils se prétendaient les envoyés et les amis du grand maître de la confrérie des Senoussistes, Si Achmed. Et elles avaient, en cela, raison. Seules, deux tribus tunisiennes, campées aux

environs de Tataouine, désavouées par les autres, les Ouderna et les Krachaoua, se laissèrent entraîner, et passèrent la frontière pour se mêler aux pillards tripolitains. Elles le regrettent aujourd'hui.

Il se passa quelque temps avant que les Tripolitains, même renforcés par les guerriers de ces deux tribus, osassent pénétrer en territoire français. On commença de les voir, ici ou là, en septembre 1915. Vers cette époque, plusieurs détachements en reconnaissance sont attaqués autour de Tataouine et de Dehibat. Nos officiers achèvent de mettre les camps en état de défense, et, notamment, font creuser des tranchées, comme en Argonne ou en Champagne.

Le 2 octobre, un de ces camps, situé sur la ligne d'étapes de Tataouine à Dehibat et plus près de ce dernier poste, le camp d'Oum-es-Souigh, est attaqué par un parti de pillards tripolitains. Avant l'aube, il a été enveloppé. L'ennemi se tient à distance, sur les dunes semées de buissons qui dominent les quatre bastions du bordj, les abris pour les provisions et le puits du milieu. De là, il tire, avec des

fusils de guerre de fabrication européenne, sur les hommes qui venaient de s'éveiller et qui sortaient des tentes pour commencer les corvées du matin.

Les nôtres ne sont pas nombreux, moins de deux cents hommes d'un « groupe spécial » et quelques goumiers méharistes. Presque tout de suite le feu devient très vif. « Nous avons couru, me dit mon soldat, vers les abris que nous avions faits. Mais les chevaux et les mulets tombaient. Vers six heures, nous lâchons quatre pigeons voyageurs, pour demander du secours. La journée se passe sans que nous pensions même à boire et à manger : on n'a pas le temps. »

Les Français se battent très courageusement et repoussent plusieurs charges de cavalerie, lancées avec l'impétuosité coutumière, tous les burnous flottants et les fusils à bout de bras, « dominant la poussière », contre les tranchées en avant du bordj. Les goumiers donnent des signes de faiblesse, au contraire, et parlent de se rendre, car les crêtes, autour d'Oum-es-Souigh sont couvertes de petites hachures blanches, grises, brunes, qui sont des Arabes.

La chaleur a été torride tout le jour, la nuit est glacée. On ne peut s'approcher du puits.

Le 3 octobre, le combat continue sans interruption. Une colonne de secours, envoyée de Dehibat, apparaît un moment sur les dunes, et, devant le nombre des ennemis qui essaient de l'envelopper, juge impossible de pénétrer dans le camp. Pas plus que la veille, les assiégés ne peuvent se ravitailler. La soif les torture encore plus que la faim. Ils en sont réduits à boire leur urine, comme les soldats de Sidi-Brahim.

Le 4, la fusillade cesse tout à coup. Un parlementaire, vêtu d'une capote de chasseur et agitant un mouchoir, — un prisonnier de la matinée, — s'avance vers le camp. « Il est porteur d'une lettre écrite en français, dans laquelle le chef demande à notre capitaine de se rendre. Malheureusement, derrière le parlementaire, quelques Tripolitains se sont glissés, puis d'autres qui arrivent au galop, et sur lesquels nous n'osons pas tirer, parce que le capitaine est là, qui cause avec les premiers. Ah! quelle pitié! Voilà que l'un des Tripolitains qui avaient salué le capitaine de Bermond de Vaulx

lui a déchargé un coup de revolver en pleine poitrine. Le capitaine est tombé. J'étais là; nous l'avons emporté dans la tranchée; il a dit : « Vive Dieu! Vive la France! », puis il est mort. La confusion était extraordinaire et les balles se croisaient en tous sens. »

Dans le désordre qui suivit l'attentat, les Tripolitains avaient réussi à s'emparer du bastion nord. Les Français tenaient les trois autres bastions; mais l'ennemi, à présent, avait un pied dans leur propre camp, et pouvait voir et abattre tout homme qui se hasardait hors des tranchées. Cependant, la nuit, quelques soldats, au péril de leur vie, réussirent à aller jusqu'au puits, et rapportèrent un peu d'eau. Le partage que l'on fit de cette eau précieuse donna deux ou trois cuillerées à chaque combattant.

Le 5, le 6, le 7, le 8 octobre, cette lutte terrible continua. Dans les bastions, les soldats tâchaient de s'abriter, quand ils n'en pouvaient plus, et les autres répondaient au feu de l'ennemi. Autour d'eux, les cadavres pourrissaient. On regardait les dunes lointaines, dans l'espoir de découvrir un sauveur. Le soir, on entendait, dans l'air pur du désert, monter les

chants des Arabes qui célébraient leurs morts.

Ni le lieutenant Paolini, qui avait pris le commandement, ni aucun des « spéciaux » ne cédèrent. Cependant ils avaient contre eux plus de 1 500 guerriers bien armés, et la faim, et la soif, et le soleil du désert, et l'air glacé des nuits, et l'extrême misère.

Enfin, comme la chaleur était déjà grande et tremblait sur les dunes, dans la matinée du 9 octobre, on aperçut les Français à l'horizon. C'étaient les chasseurs du bataillon d'Afrique et les tirailleurs algériens du commandant Morand, avant-garde d'une forte colonne de secours, venant de Tataouine. Ils avaient avec eux du canon. Les assiégeants leur firent face. La bataille eut tout de suite un front de 4 kilomètres. Une compagnie commença de se porter en avant, pour enfoncer le centre. Le feu des Tripolitains ne l'arrêta pas. Du bordj, on la voyait progresser, toujours, toujours. Puis les deux ailes se mirent en mouvement. Et, cédant tout à coup, fuyant à toute allure de leurs chevaux ou de leurs jambes, poursuivis par les décharges de l'artillerie, les Arabes s'éparpillèrent dans les sables.

Avant midi, le commandant de la colonne s'avançait, suivi de ses troupes, vers les héros qu'il venait de délivrer. Ceux-ci, même les blessés, se tenaient debout, exténués, déguenillés, brûlant de fièvre, sur le parapet des tranchées, qu'ils avaient orné de tous leurs drapeaux tricolores. Et quand ils virent des mains qui se tendaient, des camarades qui portaient les armes, d'autres qui sautaient de joie, ne sachant comment dire, tous ensemble, ils entonnèrent la *Marseillaise*.

ENNEMIS PUBLICS

20 Février 1916.

On peut être bête, et cela se voit souvent : il y a des gens qui abusent du droit de l'être. Et, par exemple, ceux qui, dans nos campagnes, prêtent l'oreille à ces propos qu'on a désignés de ce nom juste : la rumeur infâme. Elle vient de l'ennemi. Je rougis d'avoir à la répéter. Mais il le faut. On ne se défend point par le silence. Vous vous souvenez : « Ce sont les riches, ce sont les prêtres qui sont cause de la guerre ; ils ont envoyé de l'argent à Guillaume pour qu'il la déclarât ! » Dans les cabarets, sur les marchés et les champs de foire, des gens douteux tâchent de trouver des sots qui les

écoutent, des lâches qui ne leur répondent pas. Et ils en trouvent quelques-uns, puisque, de divers côtés, des plaintes nous parviennent, et que des fonctionnaires, préfets ou sous-préfets, que cette initiative honore, ont invité les bons citoyens à « faire la police » et à empoigner « ces louches semeurs de guerre civile », ces « Boches de l'intérieur ». C'est ce qu'a répondu M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle. Le préfet de la Savoie l'a imité, et aussi le préfet du Loir-et-Cher; avant eux, au début de la guerre, le sous-préfet de Chateaubriant avait donné ce conseil énergique. Il faut le suivre, et relever vertement ceux qu'on entendrait ainsi parler, et les désigner à la justice militaire ou à la justice civile. Faites-le sans tarder. Ne menacez pas seulement : agissez. Vous rendrez un plus grand service au pays que si vous faisiez prendre un incendiaire ou un empoisonneur. Car de tels criminels s'attaquent, autant qu'il est en eux, à la vie même de la France. Et en quel moment!

Quant aux autres, aux faibles, aux écouteurs de sornettes, le mieux serait de leur donner de l'esprit, si cela pouvait se donner de l'un à

l'autre, et s'allumer comme une cigarette. Du moins donnez-leur quelque honte de leur faiblesse; éveillez leur bon sens ou parfois leur souvenir endormi lourdement. Le hasard peut s'y prêter. Un de mes vieux amis, qui fut magistrat, un lettré que François Coppée tenait en affection, un homme de tout bien, maire d'un village éloigné de Paris, M. d'O..., voyageait, en décembre 1915, dans un compartiment de chemin de fer bondé de soldats. Ce n'était pas pour lui déplaire. Il a quatre fils. L'aîné, père de six enfants, chef de bataillon d'infanterie, deux fois blessé, décoré, cité à l'ordre du jour, se bat en Artois. Le second, prêtre, est infirmier. Le troisième, chef de bataillon d'infanterie, grièvement blessé, décoré lui aussi, est reparti pour le front. Le plus jeune, prêtre comme le second, — quel bel honneur, que ces deux fils donnés à l'âme populaire! — appartenant comme lui au clergé de Paris, aumônier militaire, a été, pour sa bravoure et pour sa charité, décoré de la Légion d'honneur et trois fois cité à l'ordre du jour. Vous comprenez l'émotion, l'indignation de mon ami, quand un soldat, en face de

lui, se mit à dire : « La guerre, c'est les curés qui l'ont faite! On devrait les y envoyer... », etc. Les camarades n'approuvaient pas, ils se taisaient. D'un mot, d'un geste, d'un grognement, ils n'auraient pu faire taire ce petit gredin, qui sortait du dépôt, tandis qu'eux, les anciens, ils s'étaient battus. Non, ils gardaient le silence. Le courage civique est plus rare que l'autre. Alors, n'y tenant plus, M. d'O... interrompit le soldat : « Vous ne savez pas ce dont vous parlez; vous n'avez pas vécu de la vie des tranchées. Moi, j'ai un fils qui est aumônier là-bas. Il a donné des preuves de bravoure que je souhaite que vous imitiez. Un jour, notamment, sous un feu terrible des Allemands, à l'appel d'un blessé, il est sorti de la tranchée, et il est allé, seul, en terrain découvert, chercher celui qui appelait, il l'a pris dans ses bras, il l'a rapporté, et, quand il est revenu, tous les hommes l'entouraient. Est-il lâche? Regardez-le! Tenez : voici son portrait! » Et il tira de sa poche une photographie. « Coup de théâtre et coup de soleil, ajoutait mon ami. Un des soldats qui écoutaient s'écria aussitôt : « Est-ce possible! Je le recon-

» nais! C'est lui, et le blessé qu'il a sauvé, c'est » moi! Ferme ta g..., le bleu! » Et tout le reste du voyage, ce furent les honnêtes gens qui parlèrent ».

Il n'est pas nécessaire d'être aidé par les circonstances ou de faire de grandes recherches. Pour réfuter la calomnie, chacun n'a qu'à regarder et à se souvenir. Les preuves abondent.

Je feuillette un numéro de l'*Officiel*; je lis les colonnes des citations à l'ordre du jour : il y a de tout, dans ces listes d'honneur, de quoi faire une société complète; des généraux, des caporaux et des soldats, des soldats de carrière et des civils devenus soldats, des riches, des pauvres, des travailleurs manuels, des commerçants, des hommes de profession libérales; mais que de noms déjà inscrits dans l'armorial de France, que de bourgeois, que d'intellectuels, de prêtres, de religieux! Vous qui parlez mal d'eux, la Croix de guerre qu'ils portent, ça se ramasse sous la mitraille, allez-y voir! Et faites-en autant!

Je reçois un billet de part, qui m'annonce la mort de la vénérable aïeule d'une des familles les plus honorables de la bourgeoisie parisienne,

madame Edmond A... Je compte les officiers, aspirants, canonniers, fantassins, médecins, chirurgiens, ingénieurs mobilisés; ils sont 21. Je compte les croix de guerre, j'en trouve 5. Et je ne connais pas le nombre des morts et des blessés.

Le même jour, une lettre m'arrive du Midi. Elle est d'une grand'mère qui me raconte comment son petit-fils, le sous-lieutenant Bernard de Boisbrunet, des chasseurs alpins, deux fois blessé, revenu au front, fut tué dans les tranchées, lui si jeune, à dix-neuf ans, lui dont le chef, qui s'y connaissait bien, admirait l'ardente bravoure et disait : « Il a fait tout son devoir, et joliment. » C'était cependant un gentilhomme authentique, ô vous qui ne savez pas que la noblesse se gagnait presque toujours douloureusement, et toujours au service de la sainte cause de France. Il descendait d'un preux qui fut créé comte sur le champ de bataille d'Hastings, en 1066. Il était du sang de saint Charles de Blois, duc de Bretagne. Il était le dernier du nom.

D'après les statistiques les plus sérieusement faites, le nombre des prêtres mobilisés est

d'environ 25 000. Ils sont où la loi les a voulus, les uns dans les troupes combattantes, à titre de combattants, ce qui est contraire au caractère sacerdotal, les autres dans les formations sanitaires. Parmi ceux qui ont été versés dans les régiments, et qui sont à peu près au nombre de 13 000, on comptait à la fin de l'année dernière, 1 165 morts pour la France. Dans l'ensemble, et à la même époque, 1 161 avaient été décorés de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire ou de la Croix de guerre. L'École des Beaux-Arts a perdu 119 élèves; l'École normale supérieure, 87. Toutes nos grandes écoles, enseignement d'État, enseignement libre, ont été décimées pour la patrie. Une bravoure naturelle, la volonté de donner l'exemple, ont haussé le cœur de cette jeunesse jusqu'à la joie de se sacrifier. Dans le *Bulletin de guerre* des facultés catholiques de Lille, que j'ai là, sur ma table, depuis quelques jours, j'ai compté 79 victimes. Paris n'est pas plus épargné, ni Angers, ni Lyon, ni Toulouse. Le chanoine Fonssagrives, l'aumônier si connu du Cercle catholique du Luxembourg, rencontré hier, me disait que parmi les étudiants inscrits à la Con-

férence Ozanam, et qui devaient rentrer en novembre 1914, *plus de la moitié* sont morts, et que le bureau est composé de blessés. Demandez à l'état-major de l'Association de la jeunesse catholique, combien des siens ne reviendront jamais prendre part à ces conseils, dans lesquels une seule question, toujours nouvelle, est agitée : comment élever l'esprit de nos amis et de nos frères du peuple de France vers le premier bien qui est la vérité, comment l'aider, comment le défendre contre les profanateurs de sa noblesse et de sa vocation? Des 14 membres dont se composait le Comité régional de Paris, 9 sont morts, et 3 blessés gravement.

Cependant, ces jeunes hommes tombés au service du pays, tous ceux-là et combien d'autres, vous les calomniez, ô malheureux qui ne savez pas ce que vous avez perdu!

J'ai là, sous la main, un recueil d'adresses mondaines. Cette année, le *Tout Paris* a fait imprimer en caractères noirs les noms de ceux qui sont morts pour la France. Ouvrez donc le volume, et regardez combien il y en a, de ces inscriptions funèbres, et de ces morts auxquels

on a gardé leur place parmi les vivants!

Il faut être sans esprit et sans cœur pour propager, pour accepter seulement une calomnie qui tend à diviser et à salir la France. J'ai dit qu'on ne devait pas hésiter à poursuivre les coupables. Déjà plusieurs ont été condamnés par les tribunaux. Tel, hier encore, le *Populaire du Centre*. On doit aussi propager les livres, — ils sont nombreux, — qui montrent quel beau rôle ont eu et continuent d'avoir les catholiques, et particulièrement le clergé, pendant la guerre.

Une autre propagande utile serait la propagande par l'image. Les estampes, les photographies, les albums ne manquent pas non plus. J'ai déjà signalé les recueils publiés par le Comité d'écrivains que préside Mgr Baudrillart. Je veux recommander aujourd'hui la très jolie chromolithographie éditée par Sornin, 7, rue Cassette, d'après un triptyque peint par M. Fournier-Sarlovèze, et qui représente, sur une même feuille, les brancardiers pendant l'incendie de la basilique de Reims, la messe au front, les obsèques d'un soldat dans un village bombardé.

Ce n'est pas tout ce qu'il faut faire. La paix publique ne doit pas être défendue seulement par les particuliers ; elle est avant tout, sous la sauvegarde du président de la République et des ministres. Qu'ils donnent des ordres : les préfets multiplieront les protestations et les avertissements. La loyauté est ici engagée.

Je dirai même qu'un ministre intelligent de l'instruction publique, — pourquoi ne serait-ce pas M. Painlevé? — ferait une belle chose, et bien utile, en recommandant aux instituteurs et aux institutrices de prémunir l'esprit des enfants contre une tentative de désunion dont nos ennemis se réjouiraient, si elle demeurait libre. Il n'est pas nécessaire de faire entrer ces petits dans le secret des tristesses qu'ils apprendront trop tôt, mais quelle leçon d'histoire, quel enseignement de fraternité pourront-ils jamais recevoir qui vaille celui-ci : Mes enfants, la France est en péril, mais rassurez-vous, elle est aimée, elle est défendue par tous ses enfants?

L'UNE D'ELLES

22 Février 1916.

La guerre, en mettant tout le peuple de France, les jeunes hommes, les jeunes filles, les maris, les femmes, les mères, en présence des plus grands devoirs et des plus grandes douleurs, a fait apparaître tant de vertus et tant de ressources de toutes sortes, que les nations en demeurent surprises. Pour ne rien dire qui puisse blesser, car cette pensée est loin ne moi, je dirai qu'elles nous jugeaient sur l'*Officiel*. Et, tout à coup, elles ont aperçu ce que les grandes crises peuvent seules révéler : les âmes elles-mêmes agissantes et parlantes, des milliers et des milliers d'êtres

humains, anonymes, inconnus, que personne ne représente et ne cache plus dans la tourmente, mais qui composent eux-mêmes l'histoire de chaque jour, avec leur sang, avec leurs larmes, avec leur dévouement, avec les mots qu'ils n'ont pas préparés.

L'un des plus beaux documents de cette histoire, je l'ai dit plusieurs fois, ce sont les lettres. Elles sont innombrables, celles qui honorent la France, et qui n'ont point été écrites pour être publiées. Nous en sommes venus à ce point de négliger, par nécessité, la plus grande partie de cette richesse, et de ne plus citer, soit de nos soldats, soit de leurs parents, que les choses toutes belles, où notre France est évidente et parfaite.

C'est pourquoi je veux faire connaître aux lecteurs de l'*Echo de Paris*, et commenter brièvement, une lettre écrite par la jeune veuve d'un quincaillier, qui s'était établi dans un gros village de l'Ouest, et qui a été tué, il y a quelques mois, à son poste de combat. Elle est adressée à une de mes proches parentes. Je la copie, sans changer une syllabe, coupant seulement quelques phrases, car elle est un peu

longue. La femme qui l'a écrite a été instruite par les Sœurs; elle a épousé, de bonne heure, un honnête homme, intelligent et qui réussissait; elle élevait deux enfants; elle sortait d'une vieille race rurale et chrétienne, habituée à méditer la vie et la mort : et, à cause de tout cela, dans l'épreuve, elle s'est trouvée supérieure,... et elle ne le sait pas. J'espère ne pas le lui apprendre.

« Chère Madame, pardonnez-moi d'avoir tant tardé à répondre à votre affectueuse lettre. Combien cependant tous, si malheureux, avons trouvé bon d'avoir de réels et si bons amis, et que ces sympathies si vraies, venant de cœurs ayant souffert beaucoup, ont cicatrisé notre plaie, pour toujours cependant vive et profonde.

» Oh! oui, chère Madame, nous sommes éprouvés, mais croyez-nous non désolés mais résignés, plus que jamais, à la volonté du Bon Dieu. Je vois ma tâche si lourde que, chaque matin, ayant la joie de recevoir le Pain qui m'est si nécessaire, je dis au Bon Dieu et à la Mère des Douleurs : *Donnez-moi du courage*

pour 24 heures, que votre volonté soit faite, et à demain autant!

» Il nous reste un ouvrier formé par mon bien-aimé Jean. Un ami intime de mon mari, réformé jusqu'ici pour une jambe trop courte, se charge de l'apprentissage de mon cher petit Jean. Donc, nouvelle séparation, et combien pénible pour nous! Mais c'est son intérêt. Jeanne, si Dieu veut, apprendra aussi un métier.

» Pour moi, Madame, ma vie est, désormais, peines et devoirs. Puissé-je, vos prières et Dieu aidant, arriver à ne pas y faillir. Hélas! Madame, je n'avais jamais pleuré, jusqu'ici. Sa mort me fait peur. Elle a été si prompte! Était-il prêt? De bonnes amies m'ont offert des images, je vous en envoie une. »

Remarquez d'abord ces sentiments d'affection et de confiance, quelquefois trompeurs, je le veux bien, mais ici tout à fait sincères, entre personnes de conditions différentes. C'est que le cœur est pareil. On se connaît depuis longtemps; on s'est vu vivre l'une l'autre; l'une qui revenait de l'école, l'autre qui

rentrait dans sa maison, aux portes du village, et qui se détournait pour dire : « Bonjour, mignonne, tes parents vont bien? » La longue habitude fait comme une parenté; avant qu'elle fût mariée, la petite savait que les âmes maternelles rassemblent toujours autour d'elles une famille agrandie. Dans les mauvais jours, comme on y revient vite! Affections bienfaisantes, affections nécessaires à la paix publique et au bonheur de chacun! Et cependant, il y a des hommes qui travaillent sans cesse à les briser.

Un seul mot m'a étonné, parce qu'il n'est pas de la même lignée que le reste de la lettre : « Mon bien-aimé Jean ». Ni la mère probablement, ni la grand'mère sûrement n'auraient dit cela. Elles auraient dit : « Mon ami, mon mari, mon époux ». Je ne sais quelle extrême pudeur défendait ce peuple bien né contre les superlatifs même tout légitimes.

Mais voyez ce joli souci de ne pas faire la femme du monde, et de ne pas dépenser vainement l'argent gagné à deux, pour Jean et Jeanne : « De bonnes amies m'ont offert des images... » Je l'ai dans mes mains, cette image. Elle ressemble à beaucoup d'autres; elle porte,

au verso, imprimées, des pensées pieuses, et, parmi, une belle phrase patriotique de Maurice Barrès. Mais la jeune femme qui l'envoie s'excuse, elle fait preuve d'une finesse, d'un tact que personne n'enseigne, qui ne peut venir, en toute condition humaine, que de la race, et du travail secret d'un esprit sage.

Voyez ce souci de l'enfant, cette manière de l'aimer, non pour soi, mais pour lui, ce bon sens qui fait que la mère ne songe pas même un instant à ces professions sans avenir et sans liberté vraie, bureaux, chemins de fer, octroi, dactylographie et le reste, mais choisit, avec un sûr amour, pour Jean et pour Jeanne un métier, et pour Jean celui du père.

Admirez surtout la qualité du christiasnisme. Vous êtes ici en présence d'un fait d'une haute signification. Pas de sensiblerie, de la douleur seulement, des mots brefs, où tout est contenu. L'esprit a déjà mesuré sa peine; elle lui est donc déjà soumise, et il la domine : « Je n'avais jamais pleuré jusqu'ici... ma vie est désormais peines et devoirs ». Aucune fausse consolation; vue droite; connaissance du secours nécessaire : le Pain qu'elle reçoit

chaque matin. Aucune illusion non plus sur les forces humaines, même soutenues. Cette femme d'un bourg de France sait, par expérience, que les plus grands courages sont faits de perpétuels recommencements. Elle s'ajoute, comme une preuve, à toutes les preuves de cette vérité que j'ai dite plus d'une fois : les seules consciences fortes que j'aie observées étaient celles qui connaissaient leur faiblesse, et, chaque jour, la réparaient. Humble sentiment, qui lui inspire cette prière admirable : « Du courage pour 24 heures, et à demain autant! »

Il est possible que tous ceux qui voudront bien me lire ne me comprennent pas dans la conclusion que je vais dire, et soient portés à croire que j'exagère un peu. Je dirai cependant, parce que j'en ai l'entière conviction, que de telles âmes sont l'une des plus puissantes raisons d'espérer que la France, après la guerre, sortira de cette époque de dissensions intérieures qui a bien trop duré. Elles sont partout répandues. Le nombre s'est singulièrement accru, dans ces dernières années, des hommes et des femmes qui n'ont pas seule-

ment des aspirations morales, mais qui vivent leur foi entièrement. Il s'augmentera de beaucoup d'hommes qui, dans le danger du combat ou la solitude de la tranchée, auront aperçu toute la vérité religieuse et toute la vérité française. Un jour viendra certainement où ce pays verra se lever et saluera quelques hommes d'État véritables, capables de calculer les forces, de les classer selon leur pouvoir de mort ou de résurrection, d'égoïsme féroce ou de charité, d'étroitesse ou d'intelligence ouverte. Ils comprendront que si la persécution, qui a ruiné bien des âmes faibles et beaucoup d'œuvres utiles au peuple, a néanmoins abouti à la création d'une élite invincible, elle doit cesser. Condamnée par les ruines qu'elle a faites, elle l'est aussi par la floraison de vertus que les ennemis de l'Église n'ont pas semées, mais qui naissent, selon des lois très anciennes, de la douleur et de l'humble patience.

Dans cette lettre d'une femme de la campagne, j'aperçois une puissance idéale qu'il ne faut jamais avoir contre soi.

LES CLAIRVOYANTS

27 Février 1916.

Plusieurs fois, j'ai dit qu'après la guerre l'esprit de la masse serait changé, ou que, du moins, les éléments nécessaires pour ce changement apparaîtraient et commenceraient d'agir. Il y faut revenir, à cause de l'importance de la proposition, et des conséquences innombrables qui s'y trouvent enfermées. Combien, parmi les hommes qui ont réfléchi pendant la terrible épreuve, continueront de réfléchir après qu'elle aura passé, ou simplement resteront fidèles aux vérités de tout ordre aperçues pour la première fois? Combien oublieront et seront repris par la faiblesse

ancienne, imprévoyants comme s'ils n'avaient jamais, à aucun moment de leur vie, compris autre chose que l'immédiat intérêt? On peut différer d'avis et il n'importe guère. Un fait capital est là, un événement sans précédent s'est produit dans l'existence de tous les hommes jeunes ou encore jeunes qui sont nés sur le sol de France : depuis dix-huit mois, ils ont eu le temps de penser. A quoi? A tout. Ils ont eu, auprès d'eux, des exemples de toutes sortes, bons, admirables, médiocres, mauvais. Ils ont connu des hommes qu'ils n'avaient pas fréquentés, dont ils se défiaient peut-être. Ils ont senti le poids des fautes commises par ceux qui devaient préparer la nation, et qui se sont bornés à nier les guerres futures. La grande maîtresse des méditations, la souffrance, ne les a pas quittés. Bien des jugements secrets ont été prononcés; soyez sûrs qu'il y en aura de définitifs.

Je veux montrer aujourd'hui comment la guerre a fortifié, dans leurs convictions, les hommes que le spectacle de la paix avait instruits déjà, et comment elle a mûri, et avec quelle rapidité, la pensée des jeunes chrétiens.

Voici d'abord un fragment d'une lettre écrite par un soldat, propriétaire cultivateur, à l'un des six frères qui sont, comme lui, sous les armes. Sept frères soldats! Quelle louange déjà, pour cette famille où l'intelligence, la probité, l'initiative sont de tradition! C'est donc la parole réfléchie d'un des représentants les plus authentiques de la race que vous allez entendre.

« La majeure partie des Français s'est laissé berner par de beaux parleurs, par des hommes dont la plupart n'étaient avides que de fortune et d'honneurs. Sous prétexte d'amener de grandes réformes, d'améliorer le sort des malheureux, ils nous ont conduits dans le gouffre... Nous, du moins, nous pouvons nous consoler par la pensée que nous avons toujours soutenu les gens honnêtes, et par conséquent la bonne cause : nous continuerons, plus fermes que jamais, si nous avons le bonheur de survivre à cette odieuse boucherie. Et puis, pour finir, nous avons l'espoir bien grand que la justice, qui a été tant sabotée sur cette terre, régnera quand nous la quitterons. »

Vous entendrez maintenant la parole, vous

devinerez l'âme d'un tout jeune homme, Marcel Gaveyron, né à Ugine, en Savoie, le 25 septembre 1895, caporal au 30e bataillon de chasseurs alpins, cité à l'ordre du jour pour « son entrain endiablé », mort à l'assaut d'une tranchée allemande, d'une balle au front, le 20 juillet 1915. Ses lettres vont être publiées, en une brochure de propagande, par l'*Imprimerie Commerciale*, à Annecy.

Ce n'était qu'un petit comptable, élève des écoles primaires, engagé aux chasseurs alpins dans l'année qui a précédé la guerre. Pas de fortune, peu d'instruction, peu de relations, pas même le délai nécessaire pour donner sa mesure : il semble bien qu'il dût être sans action et sans gloire. Quelle erreur! Chacun de nous, si petit qu'il soit, est une force presque illimitée. L'unique condition est d'être de bonne foi et de bon vouloir.

D'abord, il aimait la France pour toutes les raisons naturelles qu'un Français a de l'aimer; ils les connaissait, il en sentait la justesse et le pouvoir. Il aimait aussi la patrie parce qu'un devoir supérieur le commande et qu'il la voyait toute rayonnante d'une lumière divine. A peine

la guerre est-elle déclarée, il aperçoit nettement le caractère de cette lutte, qui échappe à de plus savants et à de plus puissants que lui. Il comprend qu'elle est la croisade nouvelle de la civilisation chrétienne contre la barbarie païenne, et il s'écrie : « Cela m'importe peu d'être soldat ou officier, pourvu que je serve ma patrie et mon Dieu de toutes les forces qui sont en moi, et que je meure, si Dieu le veut, en pleine bataille. »

Tout est là. Il a pensé ainsi dès le premier jour. Et l'ascension commence. Elle ne s'arrête point. D'une lettre à l'autre, on suit l'esprit en marche. Il est interrogateur, clair, logique, tout français. La guerre, pour lui aussi, est une occasion de méditer. Trois maîtres l'y encouragent : une *Imitation de Jésus-Christ* trouvée, au cours d'une patrouille, dans une ferme abandonnée; un « parrain de guerre », ami précieux dont le nom ne nous est pas révélé, et le danger, qui est un autre ami. Avec eux, il examine son jeune passé. Il devine les insuffisances et les préjugés de son éducation; il lit; il revise les jugements de son milieu; il formule, en termes brefs et

souvent heureux, l'aspect nouveau que prennent les choses qu'il croyait savoir. Observez la plénitude de sens de ces phrases que j'emprunte aux lettres, çà et là :

« N'ai-je pas autant de mérite à faire mon devoir comme caporal qu'autrement?

» Renaissance, Réforme, Révolution, vous n'êtes pas des jalons de l'évolution de la civilisation, mais des étapes vers la négation de Dieu.

» La guerre a une influence bienheureuse sur moi. Plus cela va, plus je suis indifférent à la mort. Une vie compte peu, parmi les mille vies qui font la France immortelle.

» J'ai quitté l'école primaire avec mon petit bagage de sophismes et d'idées fausses. Les jeunes cerveaux se laissent si facilement griser par l'erreur! Ceux qui ont un fonds de religion le conservent, mais en gardent une conception de Dieu pire peut-être que l'hostilité. On ne connaît, de l'histoire de son pays, que la période qui commence en 1789. Le reste : barbarie, autocratie, inquisition. Vous voyez que l'erreur a des racines profondes. J'ai jeté, morceau par morceau, mon bagage par-dessus bord.

» Il veut faire de moi un semeur d'idées saines. Après la guerre, la France en aura bien besoin... Si, dans ses desseins, Dieu me préserve et me rend à ma chère maman, je fais vœu de consacrer ma vie à cet apostolat. »

Ah! que je l'aurais aimé, ce jeune homme que je ne connaîtrai jamais! Je l'imagine, coiffé de son béret d'alpin, svelte, agile, avec un visage d'enfant décidé, des yeux qui regardent droit, comptent les hommes de l'escouade, s'assurent que tout est en ordre, et, apercevant un ami, rient tout à coup. Voilà nos meilleures forces pour demain, ceux qui ressemblent à celui-là! Voilà nos amis : des inconnus, des ardents, de purs Français, venus de toutes les familles et de toutes les professions, confirmés dans leur foi ou éclairés par les leçons de la guerre, et qui, ayant libéré la France de l'ennemi, s'opposeront au désordre, et travailleront à la reconstituer.

PETITS ET GROS

5 Mars 1916.

Je connais, depuis leur enfance, dans un bourg de la Mayenne, deux jeunes ouvriers. Je ne les vois pas souvent, bien que j'aie plaisir à les retrouver : mais, comme disait l'un d'eux, « nous nous voyons par lettres », et nous sommes amis. Une année environ avant la Grande Guerre, j'eus l'occasion de rencontrer l'aîné. Il était employé, comme son frère, dans une usine et gagnait à peu près cinq francs par jour. Il me dit : « Je vais partir pour le régiment; bientôt, nous y serons tous deux. Ce sera dur pour la grand'mère qui est, comme vous savez, toute notre famille

vivante. Alors, depuis trois ans, Auguste et moi, nous avons *mis de côté*, pour qu'elle ne manque de rien pendant notre absence. Je vous assure qu'on a eu du mal. Enfin c'est fait. — Combien avez-vous? — Douze cents francs. Et nous pensons pouvoir y ajouter trois cents autres francs, un peu plus tard. Elle aura de quoi, qu'en dites-vous? »

Il disait vrai, je puis en témoigner : car c'est moi qui ai été chargé de déposer l'argent dans une banque.

Je n'ai pas l'intention de louer ces deux jeunes hommes, — qui sont en ce moment à la guerre, — ni de prétendre que ce qu'ils ont fait soit toujours possible. Il a fallu des circonstances favorables, et, tout d'abord, deux êtres d'élite. Tout ce que je veux retenir, c'est qu'ils avaient constitué un capital, qu'ils possédaient un dépôt en banque, qu'ils étaient donc, essentiellement, des propriétaires, de ceux contre qui s'acharnent les divers systèmes socialistes, coalitions de jalousies aussi vieilles que le monde, primées dans les concours électoraux, encouragées par des conférenciers, des journalistes, des théoriciens secs ou papelards,

des orateurs tonitruants, des clabaudeurs de tout rang, depuis le gréviste de profession jusqu'à l'ancien ministre également de profession, et souvent par des lois.

N'estimez-vous pas qu'il faut être dénué de la vertu d'humanité, pour s'attaquer à un bien si légitime et si difficilement obtenu? D'une autre qualité, qui est le souci d'encourager le travail et l'épargne? D'une autre encore dont on peut dire qu'elle est la première qualité d'un homme public : la constante pensée de l'avenir dans l'organisation du présent? Or, la plupart des fortunes n'ont pas d'autre origine, lointaine ou proche, que celle des douze cents francs de mes amis : je parle des fortunes régulières et avouables. Comment expliquer tant de cris, tant de projets d'usure ou de confiscation, tant de mainmise déjà sur le travail épargné, sur ce qui représente, en somme, l'effort personnel, l'intelligence personnelle, le sacrifice personnel, sur un salaire que l'homme a défendu contre soi-même, et que l'État convoite aussitôt? De quel droit?

On s'en tire allégrement dans les réunions publiques, ou dans une certaine presse, qui en

a les habitudes, le battage et la langue. On distingue les petits et les gros. Voler les petits, ce serait affreux, dit-on, — on pense plutôt que ce serait dangereux; — voler les gros, c'est tout profit, et si aisé : ils se défendent mal, ne sont point défendus par ceux qui possèdent moins, et, fussent-ils les plus honnêtes gens du monde, les plus dignes d'estime et les plus bienfaisants, passent pour ennemis du bien public s'ils soupirent seulement. De pareils arguments, composés pour des benêts par des coquins, ne trouveraient guère preneur, si les hommes réfléchissaient toujours quand leur parti les pousse. On peut tirer cent preuves de l'économie politique, de l'histoire, de la politique, pour établir l'utilité, la nécessité même des grandes fortunes dans une nation, mais leur légitimité n'est point autrement fondée que celle des petits patrimoines. Si deux est légitime, quatre l'est aussi. Celui qui veut piller, et qui prend deux sur quatre, sera promptement tenté de prendre un sur deux, et le plus pauvre ouvrier, qui a placé quelques centaines de francs à la caisse d'épargne, devrait jeter les hauts cris en voyant qu'on

s'attaque au million de son voisin. Parfois j'entends dire : « Nul comme une carpe »; cependant, si l'on venait dire, aux carpillons d'un étang : « Mes petits, n'ayez pas peur du brochet : cette année, il ne mange que les gros », j'ai peine à croire qu'ils feraient comme les hommes, et je pense qu'ils auraient peur.

Est-il vrai même que les pauvres, ou, si l'on veut, les très médiocres riches ne soient pas atteints par les lois excessives, fiscales ou autres, qui dévorent la propriété? Supposez qu'un brave homme, ayant travaillé toute sa vie, et qui n'a pas d'enfants, veuille léguer son champ, sa vigne ou quelques obligations de chemins de fer, à un de ses camarades de labeur, et demandez à un notaire quel prélèvement scandaleux, quelle confiscation véritable, sous des noms divers et respectables, opéreront les agents de l'État?

Je dis ces choses parce que nous sommes à moitié sous le régime socialiste, peut-être aux trois quarts, et qu'un bon nombre de Français ne s'en doutent pas, ou n'en voient pas le danger. Il s'en faut, d'ailleurs, que le socialisme ne menace que la propriété : il prend

l'âme d'abord, et la réduit singulièrement. C'est un règne affreux que le sien, et d'une hypocrisie consommée.

Pensons-y tous. Nul autre ne ramènerait les hommes aussi près de l'esclavage. Absorption de toutes les forces individuelles par l'État, cela signifie : de toutes les forces individuelles au profit de quelques-uns. Car toute démagogie est une oligarchie. Ceux qui en doutent n'ont qu'à regarder.

JEAN DU ROSEL

7 Mars 1916.

C'est un jeune, qui a été tué, lui aussi, pour la défense, l'honneur et la réconciliation de la France.

Je n'aurais peut-être pas parlé de lui s'il n'était nécessaire de répondre, par des faits et encore des faits, aux tentatives de désunion que multiplient quelques Français demeurés dans leur passé, et très indignes du temps que nous voyons et que nous vivons.

Les du Rosel de Saint-Germain sont une vieille famille normande. Trois frères de cette race militaire, nés dans la paroisse de Saint-Germain-du-Crioult, étaient aux armées en 1914

et jusqu'aux deux tiers de 1915. Depuis lors, il n'y en a plus que deux. Le plus jeune, Jean, lieutenant au 228e régiment d'infanterie, était blessé le 11 juin dernier. Transporté dans un hôpital du Pas-de-Calais, il écrivait, à un de ses amis qui m'a communiqué le billet : « Ma compagnie a eu l'honneur de former la tête du régiment. Mes gars ont été superbes, mais je crains qu'en me voyant tomber leur élan n'ait été un peu ralenti... Je serais tranquille si je savais ce qu'ils sont devenus après ma blessure. » La pensée de ses « gars normands » ne le quitte pas : signe de vocation militaire, de la bonne, de la vraie, qui ne se reconnaît point au goût de l'autorité, mais à la belle estime pour les compagnons d'armes. Peu de jours après, il a de leurs nouvelles : « Ils sont gentils au possible. Ils m'ont écrit des lettres charmantes et pleines de cœur; ce serait une faute, une grande faute de ne pas retourner avec eux au plus vite. » Pour obtenir la permission de repartir, il tourmente le chirurgien, le médecin, les infirmières. A peine guéri, la jambe encore traînante, après « cinq semaines d'absence », comme il dit, on signe enfin sa feuille de route.

« Me voici revenu au front. Le colonel me remet le commandement de ma compagnie, et me fait la surprise d'une citation à l'ordre du jour... Je viens de la recevoir. J'en suis très fier, et ai réuni immédiatement mes hommes pour leur en faire part, car c'est eux en partie qui l'ont méritée, et l'honneur qui m'est fait doit rejaillir sur leur personne. Les pauvres petits m'ont fait une réception inoubliable. surtout lorsqu'ils ont appris que je reprenais le commandement que j'avais été obligé de laisser, dans cette nuit du Labyrinthe où tant d'entre eux sont restés... Le jour où j'ai pris mon commandement, il y avait une marche très dure ; les hommes se sont concertés : « Aujourd'hui, personne ne doit rester à » l'arrière; il faut faire honneur au petit lieu- » tenant. » C'est ainsi qu'ils m'appellent entre eux... A l'arrière, tandis que les autres compagnies avaient laissé bon nombre des leurs, moi je n'avais que trois malades. En saluant le drapeau à leur tête, j'avais des larmes aux yeux. Ils se redressaient, malgré la fatigue, pour me demander si j'étais content. »

Le 27 septembre, à l'assaut de la butte de

Tahure, ce jeune officier digne de sa noblesse, chef à la fois et compagnon, était frappé à mort.

Puissance bienfaisante et naturelle, qui ne doit pas être de guerre seulement, cette influence qu'un homme bien élevé, instruit, cordial et brave, exerce sur ses compagnons de route! Le grade y ajoute, mais ne la crée pas. Nous connaissons tous des simples soldats, des sous-officiers qui prennent autour d'eux un ascendant rapide, que le droit de commander n'explique pas. Lorsque les deux titres sont réunis, l'autorité est parfaite : imposée et consentie. Voyez comment s'obtient la confiance des hommes, et comment grâce à elle, chacun est plus heureux et la France mieux servie. Ce jeune officier connaît les soldats qu'il doit conduire au combat, avec lesquels il vivra dans la tranchée, en attendant. Ils sont de son voisinage, tout au moins de sa région. Il sait leur humeur, leurs traditions, leurs défauts, et avant tout ce cœur défiant, et défendu par cent préjugés, mais souffrant de l'absence et capable de générosité, qu'il faut plaindre, qu'il faut atteindre, qui ne résiste point au clair dévoue-

ment fraternel. Par la guerre, il est mêlé avec eux, obligé de veiller sur eux, leur nourriture, leur santé, leurs armes, leur sécurité, leur âme elle-même qu'il faut remonter, encourager, consoler. Il doit l'exemple, à tout moment, et pas seulement celui du courage : tout l'exemple, sans quoi il ne serait pas un chef complet et ne serait pas le chef très aimé qu'il a été. La troupe ne fait qu'un. Sans eux que serait-il? Et sans lui, quelle poussière qui s'égaillerait au danger!

Vérité en tout temps. Que ceux qui reviendront profitent de la leçon qui passe, non pour eux, mais pour le pays qui ne peut vivre si les forces destinées à s'unir demeurent étrangères les unes aux autres. C'est peut-être plus difficile de vivre que de mourir ensemble. Mais la méthode est la même de servir sa patrie. Vivre au plus près, ne pas s'isoler, comprendre tout ce qui manque et tâcher de le donner, prendre sa part de toute misère qui crie, aider ceux qui n'ont ni le temps, ni les appuis, ni souvent le discernement qu'il faut pour se défendre contre les ennemis innombrables de la récolte, et de l'avoir, et de la profession, et de la paix publique,

et des âmes surtout : en vérité, les rôles ne diffèrent que bien peu, dans la paix et dans la guerre.

Il faudra que chacun s'en souvienne demain.

FRAGMENTS DU POÈME HÉROÏQUE

19 Mars 1916.

J'ai entre les mains tant de lettres de soldats, émouvantes, belles, ou simplement jolies, que, ne pouvant les publier en entier, j'ai pris le parti de citer aujourd'hui des fragments de plusieurs d'entre elles. Les unes m'ont été adressées directement par l'auteur, les autres me sont confiées par des parents ou des amis, qui ne veulent pas, — ils n'ont pas tort, — que trop de mots soient perdus qui pourraient trouver place dans le grand poème héroïque écrit par les vivants et les morts.

D'un artilleur :

« Je dors bien dans mon nouvel abri. Il y

fait frais. La nuit, quand je me réveille, je vois les étoiles à travers le toit. Ça distrait. »

D'un territorial :

« La guerre, c'est la vie au grand air. Avec tout ça, voilà quatre jours que je ne me suis lavé. Quant à se déshabiller, faut pas y songer : ça fait de l'avance pour le matin. »

D'un blessé :

« Je n'ai plus guère de menton. Eh bien! quoi? Après? Je ne travaille pas avec ma g... je suis jardinier! »

D'un grognard :

« Je veux bien me faire tuer pour les vieux, les femmes, les gosses : ce qui me dégoûte, c'est de penser que je peux me faire tuer pour des embusqués. »

D'une jeune fille à son fiancé :

« Tu as dû apprendre que nous avions été bombardés, il est tombé un obus devant chez nous, à la rue Haute. Nous avons tous les carreaux cassés.., tu sais, on ne s'émotionne pas,... il ne faut pas te tourmenter,... ce n'est rien, c'est de l'ouvrage pour les vitriers... »

D'une femme à son mari :

« Tu ne me dis pas si tu dis chaque jour

une petite prière? Je voudrais que tu me répondes. Tu n'as pas honte, pourtant, mon chéri, de me parler de Celui qui nous protège? »

D'un soldat qui a vécu aux États-Unis :

« Cette vie de dangers et de continuels sacrifices a forcément déteint sur nous et changé un peu notre mentalité. Nous percevons mieux l'intérêt général, mais négligeons plus les sentiments individuels, et si je n'avais pas peur de vous paraître un peu drôle, je dirais que nous avons été amenés progressivement à moins penser à nous-mêmes et à n'avoir en vue que le but noble et glorieux pour lequel nous combattons... J'ai trop souffert pour la France, pour ne pas avoir appris à mieux l'aimer... Je m'y suis si profondément attaché que plus jamais, je crois, je ne la quitterai. »

D'un colonial, dans le civil, cultivateur :

« Je crois que nous allons partir du côté de Verdun, pour leur donner un petit coup de main. »

D'une mère, première lettre à son fils soldat :

« Tu m'avais reproché, t'en souviens-tu? de

t'avoir mis au monde trop tard, trop à distance de la vie de tes aînés. Et pour cela, mon enfant bien-aimé, je n'ai pas voulu te refuser de partager avec eux le plus grand, le beau devoir d'une vie d'homme. Sois heureux, sois fier de ton pays et de toi-même. Que je sente ton âme joyeuse et forte, et toutes mes larmes seront payées. Ne pense pas à mon chagrin, mais à tout mon amour qui veille plein de tendresse et d'espoir près de toi.

» Si tu vois autour de toi des soldats pauvres ou sans famille, pour lesquels je puisse faire n'importe quelle chose, ne manque pas de me le dire. — En revanche, mon cher petit, garde-toi, je t'en supplie, de l'influence que tu pourrais subir de camarades douteux. Ta personnalité doit s'affirmer et grandir dans ces heures graves. Sans qu'il y paraisse, fais dans ton âme un coin secret, intangible, où rien n'atteigne la loi morale, les traditions de tous les tiens.

» Tu es, vois-tu, le benjamin de la famille, et le plus mien de tous mes enfants, puisque le plus jeune, le plus près encore de mes tendresses maternelles.

» Mon beau soldat, je t'embrasse longuement, d'un baiser où vit tout mon cœur. »

D'un peintre en bâtiment :

« On n'est plus, à présent, comme on était auparavant. Lorsque j'ai vu ce que c'était que la guerre, j'ai pensé qu'il fallait donner quelque chose pour la France, et j'ai dit : « Tenez, mon » Dieu, prenez mon bras gauche; il me res- » tera le droit pour travailler ».

D'un permissionnaire alpin ;

« Six jours, ça n'est pas long! Deux jours de plus pourtant, on n'aurait pas pu s'en aller! Heureusement on va retrouver sa famille du front. »

Lettre d'un sous-lieutenant à sa mère, après la mort du frère aîné, tué à l'ennemi :

« Relisez les lettres, d'un si beau souffle patriotique, qu'il vous a écrites depuis le début de la guerre; vous y verrez qu'il avait, comme moi, fait le sacrifice de sa vie pour le bien de son pays, et que son seul chagrin, au moment de vous quitter comme au moment de sa mort, ne pouvait être que la douleur des siens.

» Ne lui faites pas cette peine et ne me la

faites pas à moi non plus, si la victoire de la France vous coûte un second fils. Il vaut mieux mourir jeune, après une vie de devoir et de sacrifices, que d'errer inutile sur cette terre pendant de longues années. Ah! je sais bien que sa vie, à lui, n'aurait pas été inutile, je connaissais trop son cœur! Mais Dieu a décidé. Pleurons-donc l'aîné de la famille, mais pleurons-le sans amertume et sans révolte. Disons-lui : merci, et au revoir! Cette pure victime ne fait qu'animer mon ardeur; je continuerai de me battre jusqu'au bout, en première ligne, pour continuer l'œuvre de mon aîné et pour venger sa mort. Si je suis sa trace jusque dans la tombe, nous vous préparerons, là-haut, une place d'honneur, et nos âmes, heureuses de se retrouver, s'uniront affectueusement dans une prière fervente pour notre chère maman. Si la Providence permet, au contraire, que je profite de la victoire à laquelle j'ai si sincèrement travaillé, vous trouverez dans votre second fils l'affection la plus profonde dont soit capable un cœur : je vous aimerai pour deux! »

Lettre trouvée dans la capote d'un maréchal des logis de cuirassiers, mort pour la France :

« Ma chère grand'mère, mon cher papa, ma chère maman.

» Pensant à ce qui pourrait bien m'arriver, n'en étant pas plus exempt que les autres, j'ai voulu vous faire ces lettres d'adieu pour vous avertir d'abord, et pour que vos sentiments soient guidés un peu par mes idées personnelles.

» Il faut des victimes dans une guerre : j'ai été choisi; acceptez cette décision d'en Haut, avec soumission et en disant toujours : « Dieu » soit loué ! »

» Que votre vie ne soit changée en rien par le fait de ma disparition... Vous me retrouverez dans notre petit Pierre et dans la personne de ma chère femme, qui sera toujours votre fille dévouée...

» Mes chers parents, ne me pleurez pas, mais, au contraire, soyez fiers de ma mort : la France la vaut bien ! »

Je demande simplement s'il est possible, à un homme de bon sens et de bonne foi, de vouloir encore tarir ou diminuer l'une quelconque des sources, et surtout la première, d'où naissent de pareils sentiments ?

RÉFLÉCHIR!

21 Mars 1916.

J'ai présidé, dimanche dernier, les membres de la *Corporation des publicistes Chrétiens*, réunis en assemblée générale, et je leur ai dit ceci :

« Nous avons toute raison de croire que notre pays sera sauvé, et que la France connaîtra une victoire et une paix achetées au plus haut prix, celui du sang et de la souffrance de toutes les familles françaises. Il est impossible de soutenir que nous aurons dû le salut à notre organisation. Nous le devrons à la mystérieuse, à la providentielle renaissance des dons premiers de la race. Si l'on ne tient

pas compte des défaillances et des taches, qui sont, en un certain sens, négligeables, on peut dire que la France combattante, mise tout d'un coup en présence des armées ennemies, et en péril de mort, s'est retrouvée telle que le monde l'avait connue aux plus grands jours de son histoire, et qu'elle étonne tous ceux qui la voient, comme un enfant qui naît, et dont le visage rappelle les traits d'un ancêtre lointain.

» Mais cette merveille, qui n'est point unique dans nos destinées, n'empêche pas tous les hommes de bon sens d'apercevoir et de convenir que nous ne saurions revenir à la politique ni aux mœurs d'avant la guerre. Appauvrie, en partie couverte de ruines et en partie dépeuplée, la France ne sera véritablement victorieuse que si la victoire ne la divise pas.

» Il importe, mes confrères et mes amis, que vous tous, qui êtes les soldats de la défense intellectuelle et de la propagande française, écrivains du livre ou du journal, vous portiez votre attention sur les réformes nécessaires, que nous mettions en commun nos

observations, et que nous n'ayons qu'une même pensée et qu'une même action, soit pour corriger, soit pour développer, soit pour créer.

» Et d'abord, gardez-vous bien de n'envisager que les revendications que nous avons à faire en faveur de la liberté des consciences, des œuvres, des ordres religieux et du culte. Si légitimes qu'elles soient, elles n'entrent que pour une part dans le souci que nous avons du bien public. Nous ne sommes catholiques que si nous cherchons ce qu'il y a de plus juste et ce qu'il y a de meilleur pour tout l'ensemble du peuple de France, et nous ne sommes dignes d'un tel nom que si notre charité s'étend à toutes les âmes, si notre esprit s'intéresse à des misères dont nous ne souffrons pas personnellement, et à des progrès dont profiteront d'abord les pauvres, les faibles, les non protégés, les non compris, les non aimés, c'est-à-dire, par définition, les premiers de nos frères. Il faut qu'en vous lisant, il faut qu'en étudiant vos plans de réorganisation, les Français qui ne partagent pas entièrement notre foi religieuse, ou qui en

sont mal instruits, sentent s'émouvoir en eux cette vertu de l'équité, qui est la sœur timide de la justice, et qu'ils disent : « Nous ne » pouvons pas méconnaître ces hommes qui » ne pensent pas seulement à leurs propres » souffrances, mais à toute la souffrance » humaine et à la gloire de chez nous. »

» Je vous invite donc à réfléchir plus spécialement à certains points que voici.

» La famille est atteinte, en France, par le divorce; par la loi du partage égal et en nature, qui rend très difficile la conservation du foyer et celle de l'industrie familiale; par l'organisation du travail, la femme étant employée trop souvent hors de chez elle, ce qui supprime la mère, et diminue, jusqu'au désenchantement, la douceur de la maison; par l'insuffisante répression de la propagande d'immoralité; elle est menacée par divers projets de loi, et, à titre d'exemple, par le projet sur la tutelle des orphelins de la guerre, emprunt direct à la législation de l'Allemagne, qui met tout, même l'enfant, dans la main de l'État.

» La propriété est traitée avec un tel sans-

gêne, soit dans le régime des successions, soit dans celui des impôts, soit dans divers projets, que l'appauvrissement général qui résulterait de ce vaste système, en voie d'application, amènerait les hommes à ce dilemme : la paresse assurée de vivre ou la spéculation indifférente au vol. Elle est le grand stimulant du travail, et par conséquent, doit être respectée et encouragée. Elle est une garantie d'indépendance, et c'est pourquoi elle appartient, comme un droit, non seulement aux particuliers, mais aux associations. Par exemple, il n'est pas admissible que les associations régulières ne puissent posséder librement et librement disposer de leurs biens. Je le dis pour les catholiques, je le dis pour les communautés religieuses aujourd'hui proscrites, je le dis pour les associations ouvrières, qui n'ont aucunement la pleine richesse et la pleine administration qu'elles devraient avoir. Toute liberté dans cet ordre est un allégement aux charges du budget et un élément de vigueur nationale. Il faut s'élever contre le préjugé stupide, entretenu soigneusement contre la main-morte, par un État despotique

qui n'a pas d'autre propriété que celle-là.

La question de la natalité est une des plus graves de l'heure présente. Elle est liée à beaucoup d'autres, parce qu'elle est, avant tout, une question de mœurs. Vous l'étudierez comme la plus urgente. Vous vous rappellerez qu'il y a quelques semaines, M. Paul Leroy-Beaulieu déclarait, devant ses confrères de l'Académie des sciences morales et politiques, que si le mouvement décroissant de la natalité n'était pas arrêté, dans vingt ans nos armées seraient réduites de 800 000 hommes. Vous songerez, en même temps, aux privilèges à accorder, c'est-à-dire à la justice à rendre, aux pères de familles nombreuses, et aussi puisque l'occasion s'offre à moi d'en parler, aux hommes qui auront combattu, en première ligne, pour le salut de la France.

» Vous étudierez les programmes, à la fois pléthoriques et insuffisants, de l'enseignement primaire, et vous vous rendrez compte, en détail, des suppressions désirables. Il faut, pour une grande France, des esprits clairs, patriotes, respectueux, hauts d'honneur, et pourvus des notions morales qui commandent une vie

utile et noble. Les progrès à faire vous apparaîtront aisément, même à travers la gloire. On peut dire que, chez nous aussi, le pain est rationné : mais c'est celui des âmes jeunes. Beaucoup n'ont pas la nourriture morale qu'il faut aux âmes dans le temps difficile où nous vivons, ou n'en ont pas assez. Et je ne parle pas seulement ici de l'enseignement public. Vous réfléchirez également aux méthodes diverses qui peuvent permettre d'associer à l'œuvre de l'école, le plus étroitement possible, les pères et les mères de famille, auxquels appartient, essentiellement, le droit d'éducation.

» Nous devrons nous entretenir encore des moyens les meilleurs d'augmenter la vie provinciale et de grouper, par exemple, dans des assemblées autrement recrutées que les conseils généraux, des représentants de métiers et de professions, qui seraient, pour la région, une force et un honneur, et, pour le pays, une réserve d'hommes politiques compétents. Je n'ignore pas que la décentralisation soulève bien d'autres questions, mais le rétablissement de l'honneur professionnel s'y trouve au premier plan.

» Vous ne manquerez pas de vous instruire encore des progrès obtenus, en divers pays étrangers, dans ce que j'appellerai l'aménagement rural, dans la construction des fermes et des villages, condition essentielle d'un retour à la campagne. Vous comprendrez qu'après la guerre une foule d'industries peuvent être transportées ou créées dans nos campagnes, et qu'il y a, dans l'association ou dans le voisinage organisé de l'industrie et de la culture, des sources de richesse qui n'ont point été, jusqu'ici, développées.

» Je n'indique que pour mémoire la nécessité de reviser la Constitution, d'augmenter le pouvoir de l'exécutif, de protéger contre les effets de la perpétuelle offensive certains ministres essentiels, qui ne peuvent rien s'ils ne durent pas, et de donner aux libertés françaises une garantie permanente.

» Ce n'est pas, vous le voyez, les sujets de réflexion et de conversations qui nous manqueront. Votre rôle peut être considérable dans l'œuvre de demain, qui sera la réfection de la France en vue des temps nouveaux. Il faut vous y mettre dès à présent; il faut commencer de

reconstruire, même à l'heure où les démolisseurs fouillent les décombres et font encore de la poussière.

» Vous le ferez dans un esprit de patriotisme et de foi, avec le sentiment que votre talent d'écrivain vous a été donné pour servir. J'ai bien souvent pensé à nos aïeux, bâtisseurs de cathédrales. Ils choisissaient les plus solides et les plus riches matériaux, pierre dure, marbre, albâtre, — et comme elles sont fortes et belles, aujourd'hui, les pierres de France! — et il me semble qu'ils disaient : « Avec les
» pierres que vous avez faites, mon Dieu, nous
» élevons, respectueusement, l'édifice; avec les
» doigts que vous avez pétris et qu'à chaque
» seconde anime un sang renouvelé; avec
» notre esprit que vous avez créé comme une
» petite lueur destinée à s'épanouir en flamme;
» avec le temps que vous mesurez; avec le bel
» amour des lignes et des couleurs par quoi
» les choses approchent de la chaleur et de la
» vie. Rien n'est de nous, si ce n'est l'usage de
» notre liberté. Et la joie est en nous. L'édifice
» grandit pour votre gloire, pas pour la nôtre. »

» Faisons de même. »

L'EXEMPLE

12 Avril 1916.

C'est le nom le plus clément dont on puisse nommer la visite faite au pape par le premier ministre du royaume de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Événement qui n'a point tenu dans les journaux la place qu'il tiendra dans l'histoire. Nous sommes parmi de si grandes choses, et qui se succèdent si rapidement, que la mesure exacte de chacune peut bien nous échapper. Au surplus, je crois qu'un nombre immense de nos concitoyens ont déjà médité sur cette initiative, qui est bien dans la manière anglaise : lente dans la préparation, décidée dans l'action et

sans retour. M. Asquith, passant à Rome, est allé rendre visite à Benoît XV. Il y est allé accompagné de sir Henry Howard, chef de la mission spéciale de S. M. britannique auprès du Saint-Siège, et le caractère de cette démarche est très net. Représentant d'un pays où les catholiques sont nombreux, soit dans la mère patrie, soit dans les colonies; trop habile pour donner le pas aux préjugés sur l'intérêt certain; trop intelligent pour ne pas prévoir, et assez fier pour savoir rompre avec des habitudes : il a voulu entrer en conversation directe avec le chef spirituel de la catholicité.

Ce n'est là, pour un homme politique anglais, même whig, que le développement naturel d'une tradition déjà ancienne, et dont l'Angleterre n'a qu'à se louer : car ce respect des consciences religieuses, difficilement obtenu, loyalement accordé, a mieux servi l'Empire que les traités d'allégeance, les conventions commerciales ou la puissance des navires : il lui garantit la paix, l'obéissance, la reconnaissance des peuples qui vivent sous la loi ou l'influence anglaise. Le XVIII[e] siècle vit les pires injustices des protestants anglais

contre les catholiques; mais quel changement au XIXe, et surtout depuis soixante-dix ans! Comme ils ont bien compris, ces maîtres constructeurs, que tout ébranlement de l'arbre de couche agitait le navire jusqu'à la pointe des mâts! Et quelles récompenses ils ont reçues avant la guerre, et dans cette guerre! Les preuves sont manifestes. Dans la loyauté de l'Empire, la gratitude a eu sa part. Voilà quelques mois à peine, un des hommes les plus estimés du Canada, et l'un de ceux qui représentent le plus parfaitement la tradition française, sir Adolphe Routhier, — quel nom de chez nous! et si vous voyiez le visage! et si vous entendiez l'orateur! — disait, devant le duc de Connaught, gouverneur du Dominion: « La nation canadienne se compose de deux éléments principaux... L'un est français et parle la langue française, l'autre est anglais et parle la langue anglaise. Le premier est catholique. le second est protestant. Mais les deux sont unis et forment la nation canadienne... Le dualisme canadien n'a pas encore une longue histoire, mais il a déjà assez vécu et grandi pour prouver sa vitalité, et pour compter sur

un grand avenir. Et quelles sont les raisons de ces belles espérances? Je les trouve : 1° dans la double autorité politique et religieuse, régulièrement constituée dans notre pays; 2° dans les libertés nécessaires appuyées sur l'ordre; 3° dans la famille, fondée sur la religion et sur la morale; 4° dans la paix entre la religion et l'État assurant la stabilité de l'édifice social. »

Un tel hommage honore l'Angleterre. Il la fortifie plus encore. Personne ne peut dire quelles ont été les paroles échangées entre le ministre du Royaume-Uni et le Pape : mais on pourrait parier, sans risquer de perdre, que le Souverain Pontife a félicité l'Angleterre protestante, pour plus d'un acte de respect et de justice envers les catholiques, et que l'homme d'État britannique n'a pas manqué de faire allusion à cette paix future, où il sait bien que le Pape, avec ou sans Congrès, aura son mot à dire; où il sait également, de science très complète, que le Pape favorisera toutes les revendications du Droit violé.

Et nous, cependant, que faisons-nous? Ceux qui nous mènent ont-ils le sentiment que les

grandes occasions pas plus que les petites, ne reviennent? Ne voient-ils pas que chacune de celles qui passent est comme un mot de reproche, plus ou moins retentissant, que l'histoire notera? Attendons-nous l'exemple d'Honolulu, ou celui des îles Aléoutiennes? Parce qu'on a été sot, en une certaine occasion, s'ensuit-il qu'on ait le devoir d'être bête dans la suite?

Or la cause est jugée. La rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège a été une faute, et que la séparation n'entraînait nullement comme une conséquence, et n'excusait pas davantage. Tous ceux qu'on appelle des chefs, dans notre République, le reconnaissent et le disent. Pour entendre la note contraire, il faut chercher dans les groupes, parmi ceux dont on se demandera toujours et partout pourquoi ils sont ici plutôt que là, et ce qu'ils comprennent, quand, par hasard, les mots qu'on leur adresse, dépassant l'intérêt d'un moment et d'un homme, font devenir tout mats et dépolis des yeux tout à l'heure si luisants. Plusieurs peut-être de leurs devanciers avaient eu une illusion singulière : ils

avaient pu s'imaginer qu'une partie de l'Europe admirerait ce geste de rupture, et l'imiterait. Le rêve d'être un ancêtre fut mauvais conseiller. Ils se sont trompés, là encore. Ils connaissent mal la galerie européennne. A peine l'ambassadeur de France avait-il quitté le palais romain, que des nations, jusque-là sans relations officielles avec le Saint-Siège, préparaient un concordat, cherchaient s'il n'y aurait point, pour elles, quelque bien à saisir dans une succession en déshérence; se demandaient tout au moins si l'heure n'était pas venue de prendre ou de reprendre place dans ce merveilleux centre d'informations, de conversations et d'action politique, que fut toujours la cour pontificale. Au lieu de nous valoir des sympathies, l'attitude de la France fut jugée avec une sévérité qui, pour être discrète, n'en est pas moins formelle. On alla même, dans l'appréciation, beaucoup plus loin qu'on n'avait le droit d'aller : jusqu'à la calomnie. On fut naïf parfois et plus souvent méchant. Et aujourd'hui, dans la terrible crise où les amitiés étrangères sont devenues si précieuses, qui pourrait dire que nous n'avons pas de

nouvelles raisons de regretter ce qui nous fit paraître tout autres que nous n'étions?

Les temps sont venus de réparer l'erreur. Nos voisins nous donnent un exemple, et qui est de belle allure. Ayons autant d'esprit qu'ils viennent d'en montrer, une intelligence aussi claire et brave de ce qu'est aujourd'hui et de ce que sera demain.

LE « DROIT AU BONHEUR »

16 Avril 1916.

Nos hommes se battent si bien qu'ils ont déjà rétabli, par le monde, le prestige militaire de la France.

D'où vient ce courage que, bien souvent, l'éducation n'avait point préparé, et que plus d'une cause, évidente ou secrète, diminuait sûrement et menaçait de tarir? Comment expliquer cette transformation rapide des civils en soldats, des petites ambitions en grands dévouements, des souffre peu en souffre tout? La physionomie même de nos amis et de nos proches a changé et combien plus leur âme, qui a modelé ce visage à peine reconnaissable,

et l'a fait en moins de temps que n'eût mis un sculpteur à dresser son ébauche? C'est un problème dont la solution n'est pas simple, et qu'on ne résoudra point par des mots seulement : il y faut des raisons. Dans la *Revue bleue*, M. Paul Gaultier donne celle-ci :

« Qu'on y prenne garde! Voilà des employés, des patrons, des ouvriers, des paysans, des rentiers qui, avant la guerre, ne se souciaient que de leurs petits intérêts, aimaient leur bien-être, jalousaient souvent leurs voisins et n'étaient guère, en général, portés à sacrifier la moindre de leurs aises à l'intérêt public. On les mobilise, on les habille, on les arme, puis on les envoie au combat et, brusquement, ils se muent en véritables héros, uniquement soucieux de la grandeur de la France, jour et nuit affrontant la mort et, pire que la mort, la faim, le froid, l'insomnie, l'ennui, pour sauvegarder le patrimoine national hérité de leurs aïeux et qu'ils transmettront à leurs enfants, sans peut-être plus jamais en jouir. Voilà des âmes rudes et, pour la plupart, égoïstes, qui sont parvenues, tout d'un coup, aux plus hauts sommets du sacrifice et de

l'abnégation. Voilà des âmes simples d'intelligence et très souvent bornées, qui donnent leur vie, non seulement sans compter, mais d'un cœur allègre, pour les plus sublimes notions qu'ait élaborées l'humanité. Comment un tel miracle, — car cela en est un, si l'on prend le mot miracle au sens d'événement imprévu, — s'est-il opéré? Tout simplement parce que, sous le coup de la menace allemande, à la mentalité rationnelle s'est substituée tout de suite, sous l'influence de sentiments communs et la plupart ataviques, une mentalité essentiellement mystique. Il n'y a pas d'autre explication. »

La question est ici bien posée : elle est incomplètement résolue, ou du moins la solution vient trop vite, et les étapes disparaissent.

Pourquoi ils sont braves? Les hommes le sont, quand la race est normale, et que ni l'intelligence, ni le cœur, n'ont subi de corruption profonde. Le courage est une vertu naturelle. Une certaine rudesse et difficulté de vie l'entretient. C'est ainsi que l'ouvrier manuel, et plus peut-être que tout autre le cultivateur, habitué à l'effort répété, endurci à

la morsure du chaud et du froid, moins ménager de sa peine que du travail des bêtes, souvent heurté, tailladé et piqué, sera plus vite chez lui, dans la tranchée, qu'un huissier de ministère. Il n'aura pas tant besoin qu'un plus riche que lui, de raisonner sa hardiesse ou son endurance, et l'habitude de ne point compter sur le beau temps lui fera cette mine songeuse, qui accueille la misère comme la plus vieille parente qu'on ait jamais connue. Supposez ce courage naturel pénétré par la foi. C'est comme une paire d'ailes qui pousse à la raison. Le domaine s'élargit. On sait mieux d'où l'on vient, où l'on va, et pourquoi. Toutes les obligations morales prennent l'autorité d'un commandement divin. Celui qui souffre a moins de peine à comprendre la souffrance et peut s'élever plus haut encore; celui qui est commandé voit moins celui qui commande et mieux l'autorité toujours divine en soi et déléguée aux hommes; celui qui est victorieux se sent plus pitoyable envers le vaincu, car sa fraternité a des motifs nouveaux. Et remarquez que les plus simples cœurs peuvent se prêter pleinement à cette grandeur-là.

C'est une hiérarchie invisible, où la surprise est de tous les jours. Observez aussi qu'il n'y a point seulement à y prendre place ceux qui pratiquent en vérité leur religion. Un mouvement spontané de la volonté, un exemple, un mot, un danger, un souvenir, peuvent y conduire jusqu'aux sommets, surtout dans un vieux pays comme le nôtre, tout pétri par la foi et le mérite des ancêtres, ceux-là mêmes qui se croyaient démunis, plus ou moins, de l'idéal secret qu'ils portaient en eux-mêmes. Combien vivent, sans le savoir, de l'*ave maria* des grand'mères inconnues! L'héroïsme de nos troupes ne peut être bien compris sans cette explication. Il a trop de sublime pour que l'homme y soit seul. Paul Gaultier ne s'y est pas trompé.

Pouvez-vous penser sans effroi que ce beau courage, qui nous sauve aujourd'hui, a été mis en péril dans les années qui ont précédé la guerre? On l'attaquait dans toutes ses sources, les humaines et les divines. Ce n'est pas seulement l'idée de patrie qui était diminuée ou niée par quelques-uns : partout la doctrine du moindre effort était insinuée. Le sacrifice et le

dévouement semblaient relégués parmi les constitutions des anciens royaumes, et l'égoïsme, sous des noms divers, assemblait de faciles adorateurs. Rappelez-vous, en 1914, en 1913 et au delà, toute cette littérature, écrite ou parlée, bêlant le « droit au bonheur »? On mettait en romans cette misère mortelle; on la mettait en musique; on l'affichait sur les murailles. Les orateurs de carrefour, toujours en quête des mots qui font voter, reprenaient le thème du droit à la jouissance et le vulgarisaient. Quel réveil! A peine ose-t-on aujourd'hui écrire de pareils mots. Où est-il, le droit au bonheur? Est-ce les vivants qui le connaissent? Est-ce les maris qui se battent? Est-ce les femmes qui attendent dans l'angoisse, ou celles qui n'attendent plus? Et ne seraient-ce pas les morts? Qui peut se vanter de l'avoir? Qui en aurait l'audace? Que serions-nous devenus, si cette formule d'égoïsme menteur avait prévalu, et, au lieu de faire, comme elle l'a fait, des victimes individuelles et des défaillances isolées, avait eu le temps d'affaiblir et de pourrir la race?

Ah! quel mortel sophisme! Nous le voyons

en ce moment. Nous voyons le danger auquel nous échappons. Mais il faut s'en souvenir à jamais, et que la leçon suffise! Elle est de taille.

LA DEVISE D'UN MARIN

23 Avril 1916.

Plusieurs livres, très différents par l'allure et le style, ont déjà raconté les épisodes maritimes de la Grande Guerre, comme la bataille des îles Falkland et celle du Dogger Bank, ou les croisières des bateaux de l'Entente, qui enveloppent de leurs sillages presque toutes les côtes de l'Europe, font la police des mers et guettent les flottes, peu soucieuses de sortir, de l'Allemagne et de l'Autriche. Je viens de recevoir le plus récemment édité, les *Vagabonds de la Gloire*, par René Milan. Mon intention n'est nullement d'en rendre compte. Ce n'est pas mon rôle ici. Je n'ai lu, d'ailleurs,

qu'un petit nombre de pages, assez cependant pour voir clair dans deux sentiments de l'auteur : l'amour de la langue française et l'amour de la France. Tous deux sont de belle qualité.

Ce grand sujet de la guerre maritime en 1914, 1915, 1916, donnera naissance, comme l'autre, comme celui de la guerre continentale, à toute une littérature. Les officiers de la flotte anglaise, — peut-être ce mince midship, tout rasé, silencieux, dont le sourire était infiniment rare et infiniment jeune, et que je revois toujours sur la passerelle de son destroyer; — les ravitailleurs d'Arkhangel; les bombardeurs périodiques des dunes belges transformées en abris militaires, et des plages autrefois mondaines de Zeebrugge et d'Ostende; les ordonnateurs et convoyeurs des prodigieux transports de troupes entre l'Algérie, le Maroc et la France; les marins de l'expédition des Dardanelles; les sauvages commandants des submersibles allemands pourront écrire des mémoires qui renouvelleront tous les thèmes de l'histoire navale et des « voyages extraordinaires ». Mais ils ne seront pas les seuls. Chaque nuit,

des flottilles qui ressemblent à la meute d'un gentilhomme pauvre de mes amis, laquelle se compose essentiellement de deux briquets pour le lièvre, trois bassets pour le lapin, un chien d'équipage pour le chevreuil et un fox-terrier, le tout chassant d'accord, n'importe quoi, sortent des ports de la Manche, le soir, la nuit, au petit jour, et, naviguant tous feux éteints, exécutent des randonnées dont l'âme des vieux corsaires eût été réjouie. Contre-torpilleurs, torpilleurs, chalutiers armés, entourant quelquefois un de ces monitors anglais qui lèvent assez haut, comme une pendule renversée tendant son balancier, l'unique tourelle juchée sur un trépied, s'éparpillent à l'est, à l'ouest, contournent les bancs de sable, évitent les champs de mines, s'arrêtent pour attendre une patrouille allemande, repartent, rencontrent des torpilleurs ennemis, des poseurs de mines, de faux navires marchands qui, tout à coup, démasquent leurs batteries. La mer du Nord et la Manche sont, presque chaque nuit, le théâtre de duels terribles et à peu près ignorés. Les communiqués ne peuvent pas tout dire, les matelots ont défense d'écrire, et

la brume ne dit rien. Mais nous aurons, plus tard, l'historien de ces combats dans l'ombre, où le courage de nos marins et l'habileté de nos officiers font l'admiration de ces connaisseurs que sont les Anglais.

Je reviens aux *Vagabonds de la Gloire.* L'auteur a « vagabondé », surtout depuis le début de la guerre, dans la Méditerranée. Il est le poète des randonnées adriatiques et des croisières ioniennes. Je ne citerai qu'un fragment, à cause de la leçon qu'il enferme, et que l'auteur a mise là, sans s'en douter.

Le croiseur parcourt l'Adriatique. Un navire est signalé au large. On va le reconnaître. S'il est neutre, ordre lui est transmis : Arrêtez-vous, sur-le-champ! S'il n'obéit pas, un premier coup de canon à blanc rend plus clair l'avis déjà donné. Comment se fait la visite? C'est très joliment raconté, mais avec trop de détails pour que je puisse transcrire tout le récit. « En un clin-d'œil, une de nos baleinières descend à l'eau, son équipage saisit les avirons; l'officier de corvée, armé du sabre et du revolver, muni d'un grand registre, saute dans l'embarcation qui

s'éloigne du bord... La baleinière accoste le vapeur, sur la muraille duquel se balance une échelle de corde, parfois une simple corde à nœuds. Pourquoi sont-elles toujours trop courtes?... A bras tendu, empêtré d'un sabre et d'un registre, sanglé dans une redingote qui n'est point taillée pour la voltige, l'officier s'efforce de saisir l'échelle... Pour quelques secondes, il exécute du trapèze volant; une lame s'amuse à le lécher jusqu'aux genoux, aux hanches, à la poitrine; d'un vigoureux rétablissement, il gagne quelques échelons, se hisse aux cordes glissantes, enjambe le bastingage, et pose enfin les pieds sur le pont. »

D'abord, accompagné du capitaine, du commissaire et du matelot d'escorte, l'officier gagne la chambre de navigation, où sont les papiers du bord. Les papiers sont en règle. Alors vient l'interrogatoire : D'où venez-vous? Où allez-vous? Où vous êtes-vous arrêté? « Pour venir en aide à son commandant, le commissaire du navire se multiplie, remplit un verre de liqueur, débouche une bouteille de champagne, glisse la coupe fumante entre deux questions incisives. La main française repousse courtoi-

sement ces offres d'Artaxercès. Le commissaire, à son tour, passe au banc des accusés. Il déploie et explique les listes de marchandises... Chaque ligne contient un piège... D'un calepin, tenu à jour sur les navires de guerre, l'officier extrait les listes d'expéditeurs, de destinataires favorables à nos ennemis, et vérifie que leurs noms ne figurent pas sur les papiers du bord... » Puis, tous les passagers s'alignent sur le pont, chacun tenant à la main ses pièces d'identité. Ils sont là, graves, irrités, amusés, inquiets, indifférents, selon le tempérament, les risques possibles de l'aventure, et la qualité du passeport. Des compatriotes, des Anglais, des Anglaises, des Russes qui voudraient bien causer avec l'officier ; des Levantins, des Chiliennes, des Hollandais, des Arabes, qui répondent tantôt en leur langue, tantôt en français des Échelles : il faut tout interroger. Parmi eux. l'officier découvre un ennemi, un Allemand voyageant sous un faux nom. Une visite domiciliaire, une inspection rapide des valises, dans la cabine, confirment les soupçons. « Désormais, il faut *conclure l'affaire avec décision, avec élégance, à la française*. Investi de pouvoirs

discrétionnaires sur un bâtiment neutre, l'officier visiteur est tenu à des courtoisies qui satisfassent les plus chatouilleux. Son attitude, le ton de sa voix, la qualité de ses paroles affirment, en un milieu souvent hostile, toujours ombrageux, la volonté souveraine de la patrie. L'état-major du navire, son équipage, ses passagers, forment un aréopage de juges sarcastiques, de témoins libres qui dauberaient, aux quatre coins du monde, sur la moindre maladresse. Enfin nous avons la coquetterie de ne point imiter les goujateries de nos adversaires. L'officier visiteur s'arrête en face de l'Allemand, l'interpelle par son nom, pose un doigt léger sur sa manche ou son épaule, et dit, sans élever la voix : « Je vous fais prisonnier.
» Suivez mon matelot, qui va prendre vos ba-
» gages et vous conduire dans la baleinière... »
On n'ajoute rien. Ce qui est dit est dit. Tout au plus, si la scène devient pénible, l'officier se tourne vers le capitaine... Cela suffit... »

Les nuances sont toutes justes dans ce morceau; je ne dis pas seulement celles du style, mais celles de l'action. Cette surveillance de soi-même, de son geste, de sa voix, de ses

mots, cette volonté de mettre de la courtoisie dans la police de guerre, ce constant souci de ne pas faire tort à la patrie, et de se montrer digne d'elle, et d'agir, en toute chose, à la française, c'est une règle de conduite générale.

Il n'est pas besoin de la rappeler à ceux qui se battent pour la France. Qu'ils commandent ou qu'ils obéissent, ils sentent que tout ce qu'ils font aide ou dessert le pays tout entier. La jalousie d'un chef ou son imprudence, la négligence d'un soldat ou son insubordination, seraient des coups directs portés à la patrie en guerre.

Mais les civils, eux aussi, chaque jour et en mille occasions, peuvent être cause de force ou de faiblesse. Ils n'y pensent pas tous, ou pas assez. L'image devrait leur être toujours présente « des juges sarcastiques, des témoins libres qui dauberaient, aux quatre coins du monde, sur la moindre maladresse ». S'ils écrivent, ont-ils toujours pesé leurs mots? S'ils parlent, les ont-ils comptés? S'ils sont des hommes politiques, ont-ils aperçu, au moment de voter, l'image de cette joie mauvaise que le vote peut éveiller au delà des

frontières, ont-ils songé que le renom de la France est ainsi magnifique et jalousé, que toute injustice par nous commise dans nos discussions de famille et nos lois intérieures, nous fait plus d'ennemis à l'étranger qu'elle ne fait de victimes en France? S'ils n'ont d'autre pouvoir que celui d'élire, se sont-ils toujours souvenus de l'exercer « avec élégance, à la française »? Quand nous fondons une entreprise industrielle ou commerciale, choisissons-nous l'industrie ou le commerce qui peut le mieux refouler la concurrence étrangère et avancer la conquête française?

Dans la France de demain, ce sera, je l'espère, la coutume de tous de regarder aux neutres et à l'ennemi, d'avoir l'œil à la fenêtre, et d'agir, en chaque occasion grave, comme l'officier visiteur, qui ne veut pas qu'à cause de lui on médise du pays.

LE MINIMUM DE SALAIRE

30 Avril 1916.

Nous sommes entrés, depuis longtemps déjà, dans la voie des lois dites sociales, lois d'exception, en somme, dont la plupart seraient sans objet dans une société où l'organisation du travail serait complète et le devoir suffisamment enseigné. Je tâcherai quelque jour d'exposer cette vérité pleine de conséquences. Aujourd'hui, je veux seulement indiquer l'économie de la plus récente de ces lois; de la plus discutée, de la plus timide si l'on considère les limites volontairement étroites qu'elle s'est taillées dans un vaste domaine; de la plus entreprenante, quand on songe qu'elle fait inter-

venir l'État dans le contrat même du travail : je veux dire celle du 10 juillet 1915 sur le minimum de salaire.

C'est un essai. On attend les résultats. On sait bien que l'expérience est le souverain juge de ces tentatives de réformes qui touchent à tant d'intérêts, à tant de coutumes, à tant de sentiments, et parfois, quelle que soit l'intention, peuvent les froisser tous ensemble. La matière que prétend ici réglementer l'appareil toujours pesant et mécanique de la loi, c'est la vie elle-même, et c'est la souffrance. Tous ceux qui vivent, par profession ou par amour, dans la familiarité du monde où le pain quotidien n'est pas assuré, connaissent l'extrême sensibilité de la misère, l'impuissance des formules et du remède uniforme. C'est donc bien un essai. Que donnera-t-il? Qu'a-t-il donné?

Le mal, lui, n'est pas douteux. Il y a longtemps que les sociologues ont dénoncé l'abaissement des salaires des ouvriers et ouvrières travaillant à domicile : la première proposition de loi du comte de Mun, tendant à établir un minimum de salaire, est du 2 avril 1909.

L'idée est plus ancienne. On a voulu lutter contre les causes multiples de l'avilissement des salaires qui sont principalement, pour cette sorte d'industrie chez soi, l'extrême concurrence, et les intermédiaires, commissionnaires, sous-entrepreneurs. Et la loi, choisissant son milieu d'expérience, a commencé d'établir un minimum de salaire pour les ouvrières « exécutant à domicile des travaux rentrant dans l'industrie du vêtement », tailleuses, jupières, chapelières, cordonnières, lingères, brodeuses, dentellières, plumassières, gantières, soit un ensemble d'environ 850 000 personnes.

Elle est, d'ailleurs, un curieux exemple de loi souple, et un simple règlement d'administration publique pourra étendre ses dispositions à d'autres industries.

La détermination du salaire minimum est confiée à des *Comités de salaire* et à des *Comités professionnels d'expertise*, délégations des conseils de prud'hommes, présidées par un juge de paix. La mission de ces comités est des plus difficiles. Ils doivent rechercher quels sont les salaires payés, dans la région, aux

ouvrières de chacune des spécialités de l'industrie du vêtement, travaillant en atelier, puis, ayant établi ce « salaire au temps », indiquer le temps nécessaire pour l'exécution de chaque pièce industrielle, par exemple d'une chemise, d'une paire de gants, d'une forme de chapeau, d'un col brodé. L'ouvrière à domicile gagnera donc le même salaire que l'ouvrière en atelier, ou pourra le gagner, le salaire aux pièces ayant été converti, par cette méthode, en salaire au temps. Le minimum, dans la confection à la machine, est de 3 francs par jour; telle jupe demande 6 heures de façon : elle sera donc payée 1 fr. 80.

Les précautions les plus minutieuses sont prises, afin que les tarifs soient publiés et affichés, et que l'inspecteur du travail ait les moyens de contrôle suffisants. Si l'ouvrière ne reçoit pas, en fait, le salaire ainsi réglementé, elle peut réclamer devant le conseil des prud'hommes. Le plus souvent, elle ne le fera pas, par timidité, par ignorance ou simplement par cette raison que formulait devant moi une femme dont la vie se passe au milieu des ouvrières et à leur service : « Elles sont plus

mères qu'ouvrières. » Beaucoup de choses tiennent dans ces mots-là, qui sont, au fond, un bel éloge de l'ouvrière française. Il se peut donc que la loi ne soit pas respectée, et que l'intéressé n'invoque pas son droit. Mais les législateurs y ont pourvu. Je suis trop heureux de pouvoir rendre justice à quelques hommes compétents, qui se sont inspirés de l'idée grande de l'honneur du métier, et qui ont armé le syndicat professionnel, celui de la couture, celui du gant, celui de la plume, et les autres, du pouvoir de redresser l'erreur et de rétablir le principe. Remarquez-le, notez-le comme un signe précurseur : le syndicat n'agit pas comme mandataire de l'ouvrière lésée; il a un droit propre, un droit qui n'est point fondé sur l'intérêt privé, mais, ce qui est d'une autre dignité, sur le bon ordre de la corporation et sur l'intérêt supérieur, dont il est le représentant, chargé, comme l'a dit très joliment M. Lerolle, « de faire régner l'honnêteté dans le travail ».

Voilà donc, exposée dans ses traits les plus généraux, la loi sur le minimum de salaire. Qu'on me permette, à présent, un certain nom-

bre de réflexions. Elles montreront, à ceux qui n'auraient pas étudié notre législation du travail, la complexité des problèmes à résoudre, et parmi quelles extrêmes difficultés les philosophes sociaux essayent de faire progresser leur œuvre.

L'État intervient dans la fixation des salaires. De quel droit? Il n'est point partie au contrat, il n'est ni ouvrier, ni patron. Il s'impose à deux libertés, et il les limite. Ce pouvoir, il ne le tient ni de la nature du contrat, ni de la volonté des parties, dont l'une au moins a intérêt à le récuser. Aussi beaucoup de personnes ne le considèrent-elles point comme légitime. Il s'en trouve même parmi les partisans les plus ardents de la loi de 1915. Leur langage, à la Chambre, au Sénat, dans les rapports, montre bien le doute qu'ils gardent sur le principe même, et l'auteur d'une étude approfondie sur la législation anglaise, relative aux comités de salaire, M. Barthélemy Raynaud, pour juger de telles mesures, inventait-il cette formule : « Ce sont des législations *in extremis.* » Le mot est assez juste. L'État agit ici comme gardien de la justice générale. Son droit, que tant

d'abus nous portent à contester, n'en est pas moins certain. Mais on doit ajouter aussitôt que l'État qui le possède ne peut pas l'appliquer. La vraie manière d'exercer un pouvoir si intime dans le monde immense des intérêts, c'est de l'abandonner aux règlements privés des collèges du travail, comme disait Léon XIII. En avons-nous?

Voyez, en second lieu, comment les questions qu'on croit résolues ne le sont pas, ou plutôt comment les premières difficultés, quand nous les avons vaincues, nous laissent devant d'autres, souvent plus grandes : successions de collines, rudes à monter, dont chacune est l'écran qui cache la suivante. Jusqu'à présent, soixante-dix-neuf comités de salaires ont déterminé les salaires minima au temps. Ils n'ont pas tous suivi la même méthode. Les uns ont tenu compte des différences profondes qui existent entre une profession et une autre du même groupe d'industrie, certains travaux exigeant un long apprentissage, ou plus de finesse de main, ou plus de force, ou l'acquisition première d'outils ou de machines. Les tarifs établis par eux sont donc nuancés, et, tout de

suite, vous reconnaîtrez là l'esprit de métier, l'esprit professionnel. Au contraire, la plupart des conseils de prud'hommes socialistes ont répondu par une affirmation unique : il faut payer telle somme à l'ouvrière de l'industrie du vêtement, quoi qu'elle fasse, que ce soit de la broderie, de la chaussure ou des gants. Et c'est là une indication curieuse de l'orientation du socialisme, organisation politique et non pas organisation de métier, groupement qui se soucie peu de la qualité du travail, et compte seulement les ouvriers. Rien ne serait moins juste et rien ne serait plus dangereux, pour l'avenir du travail français, que cette égalité brutale. L'ouvrière qui voit que son art ne lui est point compté; celle qui a payé des années d'apprentissage afin d'apprendre un métier difficile et joli, où il faut du goût, de l'esprit, de la finesse de main; celle qui avait acheté, de ses économies premières, les outils de la profession, ou les avait pris à crédit, que feront-elles, si elles constatent que les juges du salaire minimum ne font aucune différence entre elles et la simple manœuvre, et faussent, à leur détriment, la justice? Elles seront tentées de

regretter ce qu'elles ont fait; elles se diront à tort, mais elles se diront qu'elles auraient gagné autant avec un effort moindre; elles élèveront leurs filles, dans le dédain du métier maternel, et, finalement, la France risque de perdre, peu à peu, quelques-unes de ses élites ouvrières. Il faut espérer que la commission centrale, qui siège au ministère du travail, réformera ces sentences mal venues et si peu professionnelles. On peut supposer d'autres erreurs du comité de salaire, et, par exemple, qu'il exagère le minimum dans telle industrie. Peut-être le patron avait-il déjà grande peine à maintenir son usine ouverte : il sera obligé de la fermer, et, une fois de plus, la concurrence étrangère aura place libre.

Cette loi pénétrante, qui sera bienfaisante ou dangereuse, selon la conscience et l'habileté des agents chargés de l'appliquer, à quelles mains l'a-t-on confiée? Je l'ai dit : aux conseils de prud'hommes. Ils ne sont pas sans compétence. Mais ils n'ont pas été nommés pour faire de telles enquêtes. Il peut arriver qu'aucun de ceux, patrons ou ouvriers, qui siégeront dans les comités de salaire, n'appartienne à la

catégorie des industries du « vêtement à domicile », et que l'atelier décide le taux du travail isolé. Je vois aussi le juge de paix, j'aperçois le préfet. Solutions hybrides et provisoires. Et ce sera là ma conclusion. De telles lois supposent, pour être équitables, et simplement pour être quelque temps vivantes, une organisation du travail que nous n'avons pas, et qu'il faut faire. Pour délibérer sur les intérêts professionnels, il est nécessaire d'avoir des syndicats professionnels, non politiques, mixtes au moins par la pointe, afin que les chances d'entente soient augmentées et les chances de rivalité diminuées. Je connais plusieurs syndicats du vêtement recommandables et d'origine catholique : syndicat des ouvrières à domicile, 38, rue Vercingétorix; syndicat des ouvrières de l'habillement, 5, rue de l'Abbaye; syndicat des ouvrières de la couture, 5, rue des Petits-Champs. Mais combien d'ouvrières, dans cette seule industrie, ont négligé ce puissant moyen de protection? Combien dans les autres? Il est urgent, il est digne de l'intelligente et tendre charité chrétienne, de multiplier les corporations ouvrières, les organisations, non de lutte,

mais d'arrangements, et de laisser les patrons et les ouvriers délibérer sur les intérêts de la profession. Eux seuls ils les connaissent bien, et ils ne se connaissent pas assez, le plus souvent, au grand dommage des uns et des autres. Il importe aussi de ne pas constituer des groupements sans autre puissance que celle de la passion et sans responsabilité. Le système actuel est détestable, qui limite étroitement la propriété et le droit d'administration des syndicats. Ils doivent être riches et libres de leur fortune.

Ah! que ce monde immense du travail a besoin d'être aimé, servi et libéré des doctrines de mort!

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME ET D'AUTRUI

2 Mai 1916.

Un des grands effets de la guerre aura été de faire connaître à beaucoup d'hommes ce qu'ils étaient eux-mêmes et ce qu'étaient leurs semblables. Avant qu'elle n'éclatât, modifiant d'un coup toutes les conditions de l'existence, je me souviens d'avoir déploré, plus d'une fois, que les Français fussent juxtaposés par groupes, et qu'il y eût, entre ces familles artificielles, si peu de pénétration. On était paysan, ouvrier de la métallurgie ou de la laine, mineur ou soyeux, tanneur ou teinturier, employé de commerce ou de grande société, propriétaire

rural, fonctionnaire, avocat, et le reste : mais que les relations étaient courtes et permettaient mal de juger ceux d'à côté, ceux du clan plus ou moins proche, des êtres fraternels pourtant et des amis possibles!

A peine, quelquefois, pouvait-on regarder par-dessus la haie d'épines noires. Individualisme, esprit de jalousie dont vit la Révolution et dont meurent les pays, défiance, défaut d'une large organisation du travail qui montre à chacun sa place et son honneur dans la puissance commune, et aussi, il faut bien le dire, activité trépidante, manque de loisir, rigueur de ces grandes villes contemporaines qui parquent les riches, les demi-riches et les pauvres dans des quartiers différents, et, séparant les habitations, éloignent jusqu'à les supprimer les occasions de rencontre : voilà les causes.

On s'ignorait les uns les autres. En ce temps-là, — ne trouvez-vous pas qu'on parle volontiers des années qui ont précédé la guerre comme d'une époque ancienne? — les seuls juges à peu près sûrs des âmes françaises, c'étaient les vieux missionnaires habitués à

prêcher et confesser, tantôt dans une province et tantôt dans une autre, pleins d'histoires, riches de mots populaires, observateurs qui pouvaient beaucoup voir et souvent comparer. C'étaient encore les directeurs de patronages, dans les grandes villes, et quelques industriels, que leur état obligeait aux voyages, et que le goût de la philosophie sociale, ou simplement l'amour passionné de la patrie, inclinait à l'étude des milieux. Ceux-là savaient le nombre et la gravité des maux dont nous souffrions, mais aussi les ressources prodigieuses de ce peuple, et les signes déjà nés du renouveau.

La littérature dépeignait surtout nos misères. Les dilettantes essayaient d'en rire. Les réalistes nous en accablaient. Ils grossissaient nos défauts, ils généralisaient les vices, ils en inventaient. L'affreuse humanité de leurs romans, sortie d'une imagination sale et d'une observation superficielle, était reçue à l'étranger avec beaucoup d'honneur, comme une image fidèle de la France, et diminuait chez nous, même parmi les meilleurs, la confiance dans nos destinées.

Vous rappelez-vous le refrain qui nous revenait d'Allemagne, poussé par le vent d'est : « Peuple en décadence, nation corrompue, nation finie »? La protestation qu'il soulevait n'empêchait pas de l'entendre. Aucun grand mouvement national ne permettait plus de répondre victorieusement, et de parler de l'unité du pays, de la volonté du pays, de l'honneur vivant du pays. Et cependant la vérité était là.

Après deux ans de guerre, lisez les livres, les notes, les lettres des jeunes écrivains qui se battent; tout ce qu'ils écrivent porte le signe de cette vertu première : la sympathie de l'homme pour l'homme. Les journaux qui interrogent les auteurs et leur demandent ce que sera la littérature, après la paix, ne peuvent recevoir d'autre réponse que celle des préférences individuelles. Nous manquons décidément de renseignements sur l'avenir, même dans la presse d'informations. Cependant, il semble très probable que nous ne reverrons plus, si ce n'est par exception, de ces œuvres romanesques, écrites sans fraternité, et qui faisaient de nos contemporains, gens du peuple,

gens du monde, des brutes passionnées, différentes d'éducation, d'orthographe et de prononciation, mais non point de bassesse. Toute cette littérature de mépris a vieilli d'un siècle en vingt mois. L'œuvre d'Émile Zola et de plusieurs autres, à qui certains reprochaient seulement d'être ordurière, apparaît aujourd'hui telle qu'elle est avant tout : inexacte. La guerre est un terrible critique de lettres. Elle a jugé d'un coup ces mortelles inventions, et démontré aux gens de France que l'estime réciproque, sans laquelle il n'y a point de patrie, est bel et bien fondée autant que nécessaire.

Lisez les carnets de soldats, je le répète, et lisez les lettres. Les hommes qui souffrent avec d'autres hommes les comprennent enfin; ils aiment d'eux quelque chose; ils admirent un mot, un trait, le courage d'une minute, la patience des longs jours : et tout est renouvelé. Quelle maîtresse d'amour que l'épreuve commune! Comme ils en sont grandis, ceux qu'on voyait à peine et qu'on n'entendait point! Un ami que j'ai, sous le feu de l'ennemi, m'écrit, datant sa lettre du dimanche des Rameaux, une

petite lettre au crayon, sur un bout de papier : « J'ai vu des messes dites dans les bois et dans les tranchées. Mais que celle-ci était belle, dans cet ancien cabaret bombardé, tandis que les obus tombaient tout près, sans cesse! Un mauvais piano remplaçait l'orgue ; on chantait; on a distribué des rameaux deux fois sacrés. Et à ces crucifiés on a lu le récit de la Passion. »

Vous reconnaissez l'accent de la forte tendresse. Ces hommes-là, que de services ils se sont rendus les uns aux autres, l'officier aux soldats, les soldats entre eux! Qui pourra dire la charité dépensée en un seul jour d'un bout du front à l'autre, les consolations, les confidences, les encouragements, les assistances, les privations subies, les dangers acceptés ou même recherchés pour que le camarade, étranger peut-être la veille, et tout nouveau dans la section, échappe au mauvais sort? Tous ceux-là que leur âge ou leur volonté a inscrits dans cette rude école se sont libérés en partie de l'égoïsme ancien. Ils veulent demeurer unis, même après la guerre, et ils ont déjà décidé qu'ils formeraient des associations de vétérans. L'un d'eux me disait, au moment de

quitter sa femme et ses enfants, et avec la simplicité de la douleur véritable : « Heureusement qu'on va retrouver sa famille de là-bas. »

Jamais le sentiment de l'unité française n'a pénétré tant d'hommes, ni si profondément.

Je pense aussi à plusieurs de ceux qui ne se croyaient capables de rien de grand, et qui s'aperçoivent à présent qu'ils se trompaient. Ils étaient dévoyés; ils ne se sentaient pas le courage de reprendre la voie droite; peut-être ne l'avaient-ils pas : la guerre les a contraints de l'avoir. Ils étaient d'une extrême timidité, et voici qu'ils ont pris de l'audace. Ils paraissaient tellement déshabitués de l'effort qu'on se demandait, en les voyant partir, combien ils supporteraient d'étapes : ils ont dû marcher pour se défendre, obéir pour vivre, et ils sont redevenus des hommes. Il y a chez nous, comme dans les champs, un sous-sol, et l'herbe de la surface ne dit pas toujours ce qu'il vaut.

Je me rappelle un brave garçon, si timide, gauche et emprunté, que ses amis souriaient malgré la gravité de l'heure, en le voyant

habillé en soldat. Il n'avait pas, et sans doute il n'aurait jamais l'allure recommandée par la théorie, « cette allure fine et dégagée qui convient au soldat d'infanterie ». Je l'ai revu. Il est demeuré timide, en apparence. Mais il a fait toute la campagne, depuis le 2 août 1914; il a deux fois parcouru le front, de Nieuport à Verdun; a participé à deux grandes batailles; a été deux fois cité à l'ordre du jour, et une fois blessé. Comme la blessure était assez sérieuse, et que l'homme, ouvrier métallurgiste, aurait pu obtenir aisément d'être envoyé à l'arrière, le capitaine lui demanda :

— Pourquoi ne voulez-vous pas? Vous n'osez pas écrire une lettre? C'est ça, je parie?

— Non, mon capitaine.

— Vous avez une raison alors, une vraie?

— Oui, mon capitaine.

— Laquelle?

— Mon capitaine, j'ai vu arriver le Boche; je veux le voir repartir.

La France a repris conscience d'elle-même : et c'est un grand événement.

LES SOMMETS

9 Mai 1916.

J'accorde que nous jugeons souvent mal de la sainteté, qui est une perfection d'ensemble. Le mot nous vient aux lèvres, comme le plus bel éloge que nous puissions prononcer, dès qu'une action nous est racontée, très supérieure au courage moyen ou à la moyenne probité. Je conviens que nous avons la canonisation facile en temps de guerre.

Cependant, il n'est pas douteux que nous n'ayons des saints dans nos armées, plus peut-être qu'aucune époque n'en a connu, et que chaque jour ne voie un certain nombre de traits, la plupart sans gloire, à peine devinés,

sans récompense humaine, et qui relèvent assurément, par la beauté de l'effort et par l'intention, de l'ordre de la sainteté. Il en est de même de certaines paroles.

Je citerai trois lettres, ou plutôt trois fragments d'assez longues lettres. La première a été adressée à un ami qui me l'a communiquée, par un combattant, et autant que je puis le savoir, elle arrive du front de Verdun.

« Je viens à vous, car j'ai grand besoin de votre soutien. Moralement et physiquement, je vais bien. Les violents bombardements que nous subissons me fatiguent beaucoup cependant, et c'est les nerfs qui sont atteints.

» C'est de cela que je veux vous parler... Je ne suis plus courageux comme les premiers temps; je me prends à trembler, et la crainte de la souffrance et de la mort m'envahit sans que je puisse m'en défaire. Je pense à ma chère femme et à mes enfants, et cela avive encore ma tristesse. Je me dis qu'il faut réparer le mal fait autrefois, et j'offre tout à Dieu, en lui disant : « Que votre volonté soit » faite! » Mais c'est là un raisonnement, plutôt qu'un élan du cœur, qui redoute au fond les

douleurs à subir. J'entends un petit oiseau chanter; il ne redoute pas les obus, et cependant il pourrait être aussi bien touché que nous. Voilà comment je voudrais être, sans inquiétude, sans ce serrement de cœur et cette angoisse qui m'étreignent quand la mort passe tout près.

» Est-ce donc impossible?... Que je suis petit, et que je m'en rends bien compte! »

Quel beau scrupule, dans ce courage qui s'interroge, et ne se trouve pas assez parfait! Quelle sûre analyse! Et comme on devine bien, à une certaine aisance de la phrase, que celui qui écrit est coutumier de ces méditations! Un soldat cependant, perdu dans la foule, de même que le second, un menuisier d'art de Paris, et dont la lettre est parente de la précédente, parente riche, si vous observez la netteté et l'éclat même des formules. Et rien de tout cela, ni fond ni forme, ne rappelle les clichés des lectures quotidiennes.

« Je reconnais l'utilité du sacrifice... Les circonstances actuelles se prêtent merveilleusement à l'élévation des âmes. Ma mère a eu la confirmation officielle de la mort de mon frère.

Sa résignation et son langage donnent l'exemple d'un parfait amour de Dieu. Ces larmes sans amertume sont, je crois, capables de gagner le ciel à ceux qu'on pleure. *Certainement l'élite se forme, et prend racine dans le sang des morts... Peu importe la durée de la vie, pourvu que cette vie soit un acte d'amour...* »

La troisième lettre est celle d'un jeune prêtre que je nommerai. Il a été tué, d'une balle de shrapnell, le 3 avril, à trois kilomètres de Reims. Avant la guerre, l'abbé Gabriel Choimet était répétiteur à l'école Saint-Stanilas, de Nantes. Réformé, il demanda à partir comme aumônier. Il avait 27 ans. Les soldats qui l'ont relevé, dans la tranchée, ont trouvé sur lui cette lettre testamentaire, adressée à ses deux sœurs, religieuses bénédictines. Elle est si belle, que ceux-là mêmes en seront émus, auxquels peuvent échapper quelques-unes des raisons d'un si calme sacrifice et du désir même de mourir, si vivre devait être moins parfait que mourir. Nous devons publier de tels documents, parce qu'ils sont, à la calomnie, une réponse qui la domine infiniment, et que le

pays tout entier est honoré, où vivent de telles âmes.

« Dieu, — les âmes, — la France.

» Ma bien chère petite Edith, ma bien chère petite Alice, si vous recevez cette lettre, c'est que le bon Dieu aura accepté le sacrifice que, depuis longtemps déjà, je lui ai fait de ma vie. Avec moi, mes bien chères petites, il faudra, non pas pleurer, mais remercier Dieu, qui aura exaucé ma prière.

» Elle a toujours été en effet : mon Dieu, faites en moi votre sainte volonté. Si, fidèle à votre grâce, je puis vivre uni à vous malgré les distractions, les tentations, les épreuves, devenir même, à cause d'elles, meilleur et plus saint... j'accepte avec amour de vivre, quelles que soient les croix à porter. Mais si, cédant à ma faiblesse, *je dois vieillir en devenant moins prêtre,* en comprenant moins la croix, si je dois me rechercher et travailler pour moi, au lieu de travailler pour les âmes et en définitive pour Dieu, prenez-moi de suite près de vous, pour que, du moins, vous retiriez de ma mort ce que je n'aurais pas eu le courage de vous donner par ma vie : un peu de bien fait aux

âmes, un peu d'amour et de gloire pour vous...

» Il faudra vous dire, mes chères petites sœurs,... et vous ferez savoir tout cela à papa, Fernand, Violette et Madeleine, que, maintenant plus que jamais, j'aime chacun de vous; que je veille davantage sur vos âmes; que je vous suis dans chacune de vos journées, partageant vos joies et vos peines...

» Vous prierez aussi pour que ma mort obtienne de Dieu ce que je lui demande en lui offrant ma vie. Mon Dieu, je vous offre mon pauvre sang, afin que votre règne arrive, et que votre volonté soit faite; établissez votre règne dans toutes les âmes! »

Il n'est guère possible à une créature de monter plus haut, ni de se montrer plus fraternelle, ou d'une plus large fraternité.

Comment expliquer, humainement, que la haine la plus tenace réponde à cet amour-là?

Ce qu'il faut retenir, et ce qui m'a fait rassembler ces fragments de lettres, venues de trois points différents du front de bataille, c'est que la France, dans ses prêtres et l'élite de son peuple, sans distinction de rangs, est

une nation toujours pénétrée de surnaturel, et que nul ne peut la comprendre, ni espérer pour elle assez fortement, s'il n'a d'abord appris cette vérité, qu'on enseigne peu dans les histoires.

HISTOIRE
DE DEUX FLEURS BLEUES

14 Mai 1916.

Vous souvenez-vous de ce temps où quelques-uns de nos peintres, appliqués et charmants, organisaient des expositions de tableaux et d'aquarelles dont chacune et chacun représentaient l'intérieur d'un salon, d'une chambre, d'un boudoir, d'une galerie, quelquefois d'une chapelle?

Aujourd'hui, les peintres d'intérieur auraient d'étranges modèles à peindre, et, s'ils entreprenaient de le faire, je crois qu'il leur faudrait changer les couleurs de leur palette, et ouvrir grands leurs yeux habitués à l'obscur.

Les hommes habitent des cavernes : même ceux qui, au temps de la paix, pouvaient avoir quelque luxe autour d'eux. Je reçois, de la région de Verdun, où la pensée de tout le peuple de France ne cesse de voyager, — chacun avec sa peine, cherchant celui qu'il aime, et tous remerciant des soldats aussi braves, — trois lettres qui se font suite l'une à l'autre et racontent une semaine. La première décrit justement un de ces « intérieurs » du dernier style, qui n'ont point encore de peintre, mais qui ont des poètes. Le jeune officier qui me l'envoie exprime si bien les deux puissances opposées et mêlées, le goût ardent de la vie et la pensée de la mort, que je la pourrais dire la lettre de la jeunesse elle-même.

« Il fait un temps admirable, un ciel immuablement bleu. C'est le printemps tardif de ces régions pauvres, déshéritées de la nature, et le soleil se hâte de prendre le dessus sur l'hiver qui s'attarde encore et semble s'accrocher au terrain boueux et raviné par les pluies. On aurait un plaisir infini à prendre des bains de lézard, à s'étendre, dans un farniente somnolent, sur ce gazon épais des prairies qui des-

cendent des collines, et forment des vallées charmantes où coule un ruisseau clair entre des peupliers et des bouleaux. Il ferait bon se laisser vivre, respirer lentement l'air pur et bleu, et rêver le songe intérieur et secret que chacun garde en soi. La vie serait belle et douce par ce matin de printemps. On aurait volontiers sur les lèvres des mots d'amour. On serait si bien isolé, si calme, et ce serait délicieux de se laisser paresseusement envahir par la chaleur du jour et la clarté du ciel.

» Et nous voici, quelque vingt hommes, dans une cave si basse de plafond que je ne puis y circuler que courbé en deux. De nombreux éclatements d'obus tout autour, des bruits de moteurs d'avions, des appels sinistres de téléphone sont le concert qui sonne à grand fracas à nos oreilles. Sur une table boiteuse le colonel écrit, une lampe entre nous deux. Deux fauteuils auxquels il manque à l'un les deux bras, à l'autre un pied. Quelques chaises d'où la paille pend en traînée de misère. Quatre paillasses par terre et un petit berceau dans lequel une chatte abrite sa toute jeune progéniture. En face du colonel, votre serviteur vous

écrit. A côté de lui, un aspirant d'artillerie, charmant agent de liaison, lit un roman. Personne ne parle. Les pipes envoient dans l'air leurs spirales de fumée bleue. Existence de cryptogames que celle que nous menons.

» Au-dessus de nous, les restes d'un village : lieu de désolation, lugubre amoncellement de pierres blanches et de tuiles, qui semblent se plaindre, et crier vengeance contre les démolisseurs de ce qui abrita la famille et la paix.

» Notre vie est donc loin d'être paisible, mais c'est notre vie, et la seule façon que nous ayons de trouver la vie chère. On y tient encore plus, à sa pauvre vie, quand il fait, comme aujourd'hui, si bon vivre. Il y a des jours où cela me serait plus égal de mourir qu'aujourd'hui. Je ne choisirai pas...

» J'ai été interrompu. Mon colonel et moi, nous sommes sortis pour voir ; nous sommes allés sur la hauteur. Le spectacle est impressionnant. De là-haut, l'horizon est extrêmement étendu : et tout cela, plaines, forêts, collines, noyé dans un nuage immense de fumée grise et de fumée jaune, produit par l'éclatement des obus. Le bombardement ne cessera qu'à la

chute du jour. C'est long. Je vous envoie deux petites fleurs cueillies entre deux trous de marmites, presque une relique. »

Ne trouvez-vous pas jolies ces phrases écrites au son du canon, et droites, et claires, et qui disent la vérité avec un air de tranquillité, quand la terre tremble et que la mort court dessus et dessous ?

Le surlendemain, lettre brève, nerveuse. Le bombardement n'a pas cessé. Il augmente de violence. On attend une attaque allemande. « Vous pouvez comprendre toute l'angoisse de ces heures d'attente, dans l'inconnu, dans le fracas des marmites, dans l'isolement où l'on se sent. Voilà trois semaines que je ne me suis déshabillé. Et je rêve de ma chambre claire. J'ai tant sommeil!... Cependant j'ai la conviction que la grande lutte touche à sa fin. Il me semble, et je ne suis pas seul à penser ainsi, que ces violents bombardements suivis d'attaques molles de l'infanterie ennemie, et le plus souvent suivis de rien du tout, indiquent que le Boche n'en veut plus, peut-être même n'en peut plus. Quelle puissance d'artillerie ! Mais nous tirons plus qu'eux, certainement. Je

n'ai jamais rien vu de pareil... Ah! je retrouve, dans ma poche, fanées, flétries, les fameuses fleurs que je vous avais annoncées. Je tâcherai d'en trouver d'autres ; mais elles sont rares, et difficiles à cueillir. »

Quatre jours se passent, sans nouvelles. Puis un télégramme venu, je ne sais d'où, et qui n'a qu'un seul mot : « Vivant! » Je comprends tout, et je remercie, et je pense aussitôt à ceux dont on ne pourra plus dire : « Ils vivent! » Je devine des heures terribles. J'imagine un combat sur cette pente, je vois les hommes, les gestes, les fumées, les morts comme des taupinières sur le pré ravagé. Les détails arrivent enfin : « Nous venons de vivre des journées horribles, dont personne ne peut se faire une idée. Les Allemands ont concentré sur nos positions, un kilomètre de long, cinq cents mètres de large, le feu incessant de quatre-vingts batteries. Le régiment a été admirable. Les tranchées n'ont jamais été évacuées, jamais, vous entendez? Elles étaient nivelées. Alors, comme la nuit allait finir, nous sommes sortis, les officiers en tête, nous disant : « Il vaut mieux être tués dehors. » Et ça marmitait dur.

J'y vois assez bien la nuit. Je renseignais les autres sur ce que je pouvais voir. Nous rassemblons tout ce que nous pouvons, et c'est la montée lente, par un boyau, vers la crête noire, trouée comme une écumoire, qu'il s'agit de disputer à l'ennemi qui n'a pas encore pris pied sur le sommet. Nous disposons les hommes dans le boyau, puis les officiers sortent les premiers. Les hommes, un peu hésitants d'abord, sautent sur le parapet, derrière nous. Il est trois heures du matin. C'est le petit jour. Les Boches nous ont vus. Des balles de mitrailleuses commencent tout de suite à nous siffler aux oreilles. On fait cinquante mètres, puis on se couche; puis un second bond nous porte cinquante mètres plus loin. C'est le sommet... Les Allemands, qui sont sur la pente, nous envoient leurs tirs de barrage, des 210, des 88, des 105 fusants, formant une haie de fer derrière nous et à gauche, pendant qu'en face de nous et à droite les mitrailleuses ferment le carré d'où nous ne croyions pas sortir. Les hommes calmes, splendides... Des renforts sont arrivés... »

En post-scriptum ces deux lignes :

« J'ai pu cueillir les fleurs promises. Les voici. » Il y avait, dans l'enveloppe, deux tiges terminées par un épi bleu, toutes frêles, encore moites.

ENFANTS DE LA MINE

21 Mai 1916.

Mercredi dernier, j'attendais, à la gare du Nord, le train qui arrive, vers 9 h. 20 du soir, de la région minière aujourd'hui bombardée. Un ami m'avait dit : « Venez, vous verrez descendre des wagons nos petits réfugiés de Béthune, vous causerez avec eux. Il y en a trente d'annoncés. » Le train n'eut pas de retard. Il était fort long, et, comme je suivais le trottoir en remontant le flot des voyageurs, je commençais à croire que les petits avaient manqué la correspondance, — je vous dirai tout à l'heure laquelle, — lorsque, tout à la queue du train, en dehors du hall vitré, j'en-

tendis sonner des voix fraîches : « Par ici!... Madame!... Oui maman! » Les enfants étaient déjà rangés quatre par quatre, petits garçons, petites filles, et la colonne venait au pas menu. Deux femmes de mineurs les accompagnaient, deux mères, bien sûr, car elles faisaient effort pour ne point pleurer, et leur regard disait : « Nous ne pouvons plus rien pour eux; il faut les abandonner, les nôtres, ceux des voisins, et c'est pour les sauver! » Eux, ils ne pleuraient pas; ils avaient des mines lasses, et des yeux qui ne regardaient rien, sauf deux ou trois gamins, fiérots, fils de porion peut-être, et qui relevaient le menton à l'entrée dans Paris. Peu de chapeaux, point de bonnets, beaucoup de cheveux blonds. On est parti comme on était, hâtivement, avec un vêtement propre, mais pas toujours le meilleur, et sans bagage. Je vois bien, çà et là, une voyageuse de six ans dont le bras s'arrondit et retient un paquet gros comme ceux qu'on envoie aux soldats, bien serré dans l'enveloppe de toile : un kilogramme, au plus. Mais la plupart des bras pendent le long des robes ou des vestes. On n'a rien emporté. On est une pauvre créature,

séparée de la famille, de la maison et du paysage, sans provisions, sans la moindre connaissance des personnes et des choses qui vont venir, et, pour dire vrai, entièrement abandonnée à la charité du grand Paris.

Elle est là, cette charité qui sait souffrir aussi bien que donner. Plusieurs dames de la *Ligue fraternelle des enfants de France* accueillent les réfugiés, et commencent à prendre les renseignements pour la répartition de la colonne en plusieurs groupes, dont l'un s'en ira, demain ou après-demain, vers la campagne de Bordeaux, l'autre en Ardèche, l'autre vers l'extrême Midi. Les familles, — presque toutes paysannes, — qui logeront les enfants de la mine sont déjà choisies et prévenues. Nous suivons cette misère. Je demande à ma voisine :

— Ils sont bien plus de trente !

— Oui, monsieur : cinquante-trois. C'est que les Allemands ont beaucoup bombardé, ces jours-ci : ils tirent sur les puits de mines, sur les machines, sur les magasins, un peu partout, et les enfants, les mères, les quelques vieux mineurs demeurés au pays, risquent

d'être tués, quand ils sortent des caves. L'hôpital d'Hazebrouck est peut-être plus triste à visiter qu'un autre : les blessés sont de tous les âges, et n'ont fait à l'ennemi d'autre tort que de vouloir travailler, ou courir dans la rue. Nous avons déjà placé plus de quatre cents enfants.

— D'où viennent ceux-ci?

— D'Aix-Noulette, de Bully-Grenay, qui est à 1 500 mètres des tranchées allemandes, de Fleurbaix, qui en est seulement à 150 mètres; de Hersin-Coupigny, de Mazingarbe. Toute la région est occupée militairement par les Anglais, et c'est eux qui transportent nos petits réfugiés des villages du front jusqu'au point central où est le rendez-vous. Ils ont du cœur. Pour nos enfants, ils s'exposent volontiers. Voyez cette jeune femme frêle, et qui a tant de pitié et de courage dans les yeux? Elle a voyagé avec ces petits, depuis ce matin, elle a tout préparé, elle recommencera bientôt son voyage de sauvetage. C'est la femme d'un de nos consuls, madame R. Ch.... Elle trouve partout, dans la région minière, des dévouements qui l'aident. Le sous-préfet de Béthune, qui est

un homme brave et vraiment au combat perpétuel, a prévenu les maires que tel jour, à telle heure, les enfants qui doivent quitter le village se trouveront à tel endroit. On placarde une affiche dans une salle de la mairie, ou dans la cave qui sert de mairie. Et les mères viennent pour faire inscrire leurs enfants. Quand la journée a été rude, la liste s'allonge. Dès qu'il y a un peu d'accalmie, elles accourent : « Effacez mes petits! Ça ne tombe plus, et donc ça ne compte plus! » Mais, le lendemain, les obus tombent de nouveau et des noms effacés sont remis au bas de la page. La date fixée est arrivée. La nuit, à l'heure dite, — le transport serait trop dangereux dans le jour, — une grande voiture d'ambulance, conduite par un chauffeur anglais, vient prendre les émigrants. On s'embrasse, on se quitte, on pleure. Le rendez-vous général est à Béthune, mais je ne veux pas dire en quel point de la ville, parce que les Allemands seraient capables de tirer sur ce « rassemblement ». Là, les petits se reposent, ils dorment, ils mangent, puis, au matin, précédés d'un sergent de ville, surveillés, encouragés, sou-

tenus s'il le faut par cette mère adoptive que je vous ai nommée, ils se rendent à la gare. Et voilà la première partie du grand voyage.

Nous sortons du hall de la gare. Nous entrons dans la salle des bagages. Là, ces petits, qui ont toujours vu quelque chose remuer autour d'eux, se trouvent au repos, tous ensemble, et, se regardant les uns les autres, s'attendrissent et se souviennent. Quelques-uns, les plus faibles, les plus tendres, quelques-unes surtout, ont de grosses larmes dans les yeux. Et je vois des dames qui se penchent et qui parlent tout bas avec eux, tandis que le gendarme de service, correct et un peu ému, lui aussi, vient annoncer, en portant la main au képi, que les omnibus, envoyés par la préfecture de police, vont entrer dans la cour.

Le jeudi matin, j'ai voulu compléter ma visite de la veille, et j'ai été au siège social de la *Ligue fraternelle des enfants de France*, 50, rue Saint-André-des-Arts. J'ai revu les enfants, — et ils ne pleuraient plus, — j'ai revu les « dames », — et elles interrogeaient chacun des petits voyageurs, formaient les

groupes, prenaient note des adresses, recommandaient d'écrire souvent au pays de la mine, et préparaient le départ du lendemain.

Il m'a paru que l'ordre était parfait; qu'une bonté véritable avait là son domaine; que l'œuvre, fondée naguère par madame Lucie Faure-Goyau, selon la formule que nous nommerions aujourd'hui d'union sacrée, se montrait respectueuse de la foi et de la volonté des parents; et que les femmes de mineurs, les deux mères, venues jusqu'à Paris « pour voir », ayant bien écouté, bien regardé cette présidente, ces secrétaires penchées sur les carnets, ces travailleuses volontaires qui distribuaient les vêtements neufs, et la dame voyageuse qu'elles avaient connue la veille et l'avant-veille et qui revenait encore ce matin-là, n'avaient point tort de me dire, d'un air tout pénétré :

— Monsieur, j'ai confiance, à présent pour les petits.

DES ENFANTS!

6 Juin 1916.

Le mariage doit redevenir fécond chez nous, sous peine d'extinction de la race. Tous les Français qui ont quelque lecture en sont avertis. Nous sommes la seule grande nation en décroissance, la seule qui aille vers la mort. Et nous y allons volontairement, ou, pour m'exprimer d'une manière parfaitement exacte, nous y sommes menés. Il y a des hommes dont ce fut l'affreuse industrie de supprimer la France dans la paix, comme l'ennemi essaye en ce moment de la supprimer par la guerre. Ces hommes ont tué beaucoup plus d'enfants que les balles et les obus allemands n'en ont

tué, et n'en tueront. Ce sont tous ceux qui ont osé soutenir que le père et la mère avaient le droit, sans renoncer momentanément à la vie conjugale, de limiter la famille; tous ceux qui ont accepté d'être complices, et le nombre en est grand, dans le crime d'avortement, depuis l'écrivain qui fausse la conscience, jusqu'au juge qui absout; et, sans avoir la même responsabilité, tous ceux-là n'en sont point exempts, qui ont participé à la campagne, depuis si longtemps poursuivie, contre l'union légitime et indissoluble de l'homme et de la femme.

Qu'est-ce que cette entreprise contre la race? Le premier mot qui vient à l'esprit est celui de folie. Mais non : des intelligences responsables l'ont inventée, des volontés libres la poursuivent avec méthode. On affirme aux hommes et aux femmes qu'ils n'ont aucun ordre à recevoir, ni de Dieu, ni de la nature. C'est la répétition du *non serviam* prononcé au commencement des temps. Mais le *non serviam* primitif fut individuel : les anges qui le prononcèrent ne devaient pas se reproduire. Chez l'homme, il vise ceux qui ne sont pas encore

et qui pourraient être; il prétend arrêter la création; il veut le néant : plus de serviteurs, il n'y aura plus d'hommes, la vie est abolie sur la terre! De telles doctrines découvrent l'abîme : la puissance mauvaise en révolte contre le bonheur possible, et qui travaille, en empêchant de naître, à l'imperfection du nombre des élus.

Assurément ceux qui mènent contre l'humanité, et secrètement contre le ciel, cette guerre monstrueuse, ont des puissances alliées : la richesse et surtout la richesse facile et neuve; la peur de perdre certaine place où la stérilité est de commande; la débauche, l'alcool et d'autres. Mais ces forces sont secondaires. La plus redoutable est celle qui pervertit l'esprit et supprime le remords : c'est l'enseignement de ce qu'on nomme la morale libre, l'affirmation que l'homme et la femme sont maîtres de leur corps, maîtres de se soustraire aux lois naturelles, et, sans se sacrifier eux-mêmes, d'arrêter la propagation de la vie; c'est cette persuasion, jetée à travers la foule, que deux êtres mariés ont le droit de dire : « Autant qu'il est en nous, le monde sera détruit. » Et

cette formule n'a rien d'exagéré, elle est la traduction rigoureuse de la vérité, car si tous les ménages pensaient et faisaient de même, le monde ne durerait plus que quelques années.

Je rappellerai ce point essentiel tout à l'heure. Voyons d'abord les destructions principales entraînées par la limitation de la famille.

Le nombre diminue. A cause de cela, les familles sont moins heureuses. Les familles nombreuses sont celles où l'enfant a les meilleures chances d'être bien élevé, d'avoir une jeunesse gaie et disciplinée, d'apprendre la vie à l'école vivante, et d'être sociable dès ses premiers pas. L'enfant unique a souvent envié la maison où l'on n'est pas seul. Il y a dans le nombre, dans le mouvement et l'abondance de la vie, une douceur qui compense le tracas inévitable. Les parents ont une rude et longue tâche, mais elle n'est pas sans compensation. Assez vite, d'ailleurs, elle se trouve plus ou moins partagée. Sauf un moment, lorsque les enfants sont tous en bas âge, les parents sont aidés dans le soin des plus petits par la fille aînée, et le premier apprenti ajoute sa petite

journée au gain du père. Si l'on prend une famille de cultivateurs, il n'y a aucun doute : la famille nombreuse, c'est la richesse, le moyen de ne pas dépendre des valets de ferme, et de vivre au large dans une terre bien « faite ». J'ai tant d'exemples dans la mémoire! Il fallait voir naguère les quatre grands gars de mes voisins, les Fouillet, quand ils enjuguaient quatre paires de bœufs, après la sieste de midi, et qu'ils partaient par les chemins divergents, regardés tendrement et fièrement par la mère, qui s'accoudait à la demi-porte de la maison, et qui ne savait auquel envoyer son petit signe de tête amical, car ils la regardaient tous sans trop en avoir l'air. Et elle sentait leur cœur qui ne s'éloignait point avec eux.

Dans ces familles, la vieillesse n'est point abandonnée, pas autant. Une famille nombreuse, c'est une assurance de retraite, et qui n'est pas seulement en argent, et c'est une dignité. Celui et celle qui laisseront après eux des enfants n'ont pas trompé la communauté où ils vivent; ils en ont assuré l'avenir; ils ont diminué la charge de leurs concitoyens en multipliant le nombre des vivants. Après eux et par eux, le

monde sera plus riche d'énergie, d'intelligence, et mieux défendu. Le père, en effet, s'il n'a pas eu l'occasion de se battre personnellement pour son pays, a fait des soldats : deux, trois, quatre fils le représentent dans l'armée aux jours du danger, et il est présent dans le sang de leurs veines et dans le courage qui se transmet aussi et s'éduque. Si les pères et mères avaient fait leur devoir, l'Allemagne, en 1914, n'eût pas osé déclarer la guerre. Nous aurions été à égalité de nombre, et, pour le reste, les Allemands sentent bien que l'infériorité n'est pas de notre côté. En tout cas, nous leur en avons administré la preuve. De sorte que l'immoralité est la cause première de la présente guerre : elle a empêché de naître ceux qui eussent défendu avec nos fils le pays attaqué, et maintenant, elle est responsable encore de la mort des enfants qui lui avaient échappé une première fois. Deux fois homicide, comme vous le voyez.

Le chef de famille est donc quelqu'un de grand, d'honorable et de précieux pour l'État. Seul même, il est précieux, seul il est vraiment intéressé à la prospérité publique, aux bonnes

lois, aux bonnes finances, aux projets qui ne seront mis en œuvre qu'avec le temps. Seul, il est partie intégrante de l'édifice, pierre agrafée à celles qui sont au-dessous et à celles qui sont au-dessus.

Le danger de la dépopulation a fini par apparaître si grand et imminent que tous les hommes capables de réfléchir se sont mis à en chercher les causes. On les a découvertes, et d'abord les moindres, les petites. Il a fallu cinquante ans d'économie politique, et de rapports, et de discours, et de livres, pour que la cause principale, qui est la stérilité volontaire, fût généralement avouée, et cela vient de ce que la morale est une puissance royale, qu'on ne peut appeler sans reconnaître son autorité, qui ne se plie point à nos caprices et à nos erreurs, et qui est, pour tout dire, parmi nous, l'ombre vivante de Dieu. On la nomme à présent, on tâche de dissimuler cette cause parmi les autres et de l'accabler sous leur nombre, mais enfin, on ne peut plus l'ignorer. Nous en sommes là.

Un savant des plus connus de notre France, M. Armand Gautier, membre de l'Académie

des sciences et de l'Académie de médecine, vient d'écrire une brochure, également belle par la forme et par la raison, sous ce titre : *Pour la fécondité des familles françaises*. Je lui emprunte ce passage :

« Certes, la morale naturelle gît au fond du cœur de tout honnête homme, qu'il soit ou ne soit pas religieux. Mais n'est-il pas certain que les religions, chez tous les peuples civilisés, ont toujours été une école populaire de dévouement et de haute moralité?... Voyez notre Bretagne, notre Lorraine, notre Vendée, les Flandres, l'Italie, la Pologne, le Canada..., partout où se sont conservées les traditions religieuses la famille est féconde. Le socialiste italien et libre penseur Nitti n'a pu s'empêcher de dire : *En tous pays, la religion pousse à la fécondité.*

» Vous qui voulez ardemment que la Patrie française puisse grandir, défendre ses foyers et son influence bienfaisante dans le monde, respectez donc l'esprit religieux. »

D'autres moyens sont proposés pour ramener à la vie la race menacée. On veut récompenser la paternité et aider les parents. M. Armand

Gautier propose, par exemple, que, dans les élections, le père de famille ait autant de voix qu'il a d'enfants vivants. Ailleurs, il propose de décider que tout père de quatre enfants sera déchargé du service militaire, ce qui n'affaiblirait momentanément l'armée que pour l'augmenter bientôt sans aucune proportion avec le sacrifice consenti. Il demande, avec raison, que la loi élargisse la liberté de tester, et supprime la nécessité du partage en nature. La Chambre de commerce de Nancy, — ne remarquez-vous pas les initiatives nombreuses, presque toujours sensées et pratiques, que prennent en France les Chambres de commerce? Elles semblent appelées à jouer un rôle important dans le relèvement de la France; — donc, la Chambre de commerce de Nancy a rédigé une série de vœux, précédés de considérants bien bâtis et enchaînés, où sont exposés les divers aspects du problème de la population. Elle aussi, elle propose qu'il soit attribué aux chefs de famille un nombre de suffrages en rapport avec le nombre de leurs enfants : que des exemptions particulières d'impôts soient reconnues aux familles nom-

breuses; que des subsides, sous différentes formes, leur soient accordés; que les entreprises de travaux permettant aux villes de faire disparaître les quartiers insalubres soient activées et encouragées par l'État; que les pouvoirs publics prennent des mesures pour rendre efficace la répression de l'avortement, la propagande malthusienne, etc. Certains économistes parlent d'offrir une prime en espèces pour chaque nouveau-né.

Tous ces moyens, et d'autres encore, peuvent être employés. Je n'y contredis point. Ils auront une certaine efficacité, et, contre un mal si terrible, il n'est pas de remède qui ne doive être essayé, qu'il soit inscrit dans le Codex ou qu'il appartienne à la catégorie des remèdes empiriques.

Un homme d'esprit écrivait dernièrement : « Si la communauté veut des enfants, il faut les payer. » Paradoxe où il y a, comme toujours, une part de vérité. Mais le grand moyen de reconstituer la famille est ailleurs. Nous sommes ici dans le domaine de la création et de la conscience. Nous n'y commanderons pas uniquement par des moyens humains. Il sera

toujours vrai, quoi qu'on fasse et qu'on propose, qu'un enfant ça ne s'achète pas : ça se donne. Vous avez affaire à deux libertés : l'une peut être tentée plus ou moins par vos offres, l'autre, non. Il se peut qu'aucune de vos inventions ne combatte, même de loin, l'objection ou la peur qui s'élève dans l'esprit des époux. La femme pourra craindre pour sa beauté, sa santé, sa vie; pour un voyage, pour moins peut-être. L'homme aura peur de la longueur du temps que demande l'éducation. Il faudra toujours faire intervenir d'autres puissances, d'autres sanctions et d'autres attraits. Malgré toutes les promesses législatives il restera toujours qu'une famille nombreuse sera une charge en même temps qu'un honneur, et une responsabilité en même temps qu'une douceur. De plus, ce ne sont pas les cadeaux en argent, les exemptions d'impôts qui empêcheront les esprits de se pervertir, et, quand ceux-ci auront été totalement vidés de la loi naturelle, déshabitués de toute pensée supérieure à l'humaine, ils se refuseront par orgueil, et même par un certain besoin de nuire et de se révolter contre l'ordre, à se soumettre aux directions de la loi.

On ne repeuplera la France qu'en rétablissant tout d'abord les notions faussées de la conscience, en développant par l'enseignement, et pour tous, les vérités naturelles, et, si l'on veut assurer complètement cette renaissance et qu'elle soit à la fois rapide et pleine, il faudra, de toute nécessité, développer en France l'enseignement de vérités encore plus hautes. Le salut est là.

Dernièrement, je recevais communication de la lettre écrite par une jeune fille de la campagne beauceronne à une de ses parentes. Elle disait :

« Je serai heureuse de peupler le ciel en élevant une nombreuse famille. Je ne veux pas être une mère inutile. Je me vois au milieu de tous mes petits anges, leur donnant à manger, raccommodant, nettoyant. J'aime beaucoup la vie de la ferme. J'aurais beaucoup de peine s'il fallait un jour quitter nos grandes plaines de Beauce. »

Oui, la Beauce, une Beauceronne !

Élevez les enfants comme fut élevée cette petite. Aidez les familles où il y a beaucoup d'enfants; accordez-leur des exemptions d'im-

pôts, des primes, des honneurs ; c'est un devoir auquel la France a manqué ; on y revient, tant mieux ! Mais, avant tout, faites des consciences, et instruisez-les. Qu'elles connaissent la loi morale impérative. Notre race a été féconde, tant qu'elle fut ainsi guidée. Elle le redeviendra. Et il y aura des femmes, et des hommes, et plus que vous ne croyez, pour comprendre ces mots, familiers à tout peuple chrétien : « Multiplier les saints, ajouter des témoins à la gloire de Dieu ».

C'est là une pensée sublime qui, plus sûrement que toutes les récompenses humaines, peut refaire les familles nombreuses. Le passé en témoigne, et même le présent.

TABLE

287-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 7-16.